

Sédir



# INITIATIONS

Amitiés  
Spirituelles

## TABLE DES MATIÈRES

1) Etat d'âme .....	2
2) Andréas .....	4
3) Orientalismes .....	7
4) L'Enfant rachitique .....	9
5) Prolétaires .....	11
6) Examen du Védanta .....	12
7) Le Brahmane .....	17
8) Le Douracapalam .....	22
9) L'Evocation brahmanique .....	30
10) Réconforts .....	33
11) Le Spiritualiste .....	36
12) Le Magnétiseur .....	41
13) L'Union des Spiritualistes .....	44
14) Incertitude .....	47
15) La Vision du mental .....	50
16) A Plaisance .....	53
17) L'Homme attaché à la terre .....	56
18) La Momie .....	60
19) Le Premier Mai .....	63
20) Les Invisibles .....	66
21) La Vigne .....	70
22) Avalanche dans l'Himalaya .....	74
23) La Probation .....	79
24) Le Tigre .....	83
25) La Prière .....	87
26) Le Phap .....	89
27) L'Aviation .....	91
28) A la Cour .....	95
29) Vers l'Initiation christique .....	98
30) La Babel spiritualiste .....	101
31) Théopane .....	105
32) Les Comètes .....	108
33) L'Inondation .....	113
34) Le Chinois .....	116
35) La Pyramide .....	122
36) L'Ave Maria .....	125
37) La Vierge .....	136
38) Paraboles .....	139
39) L'Humilité .....	143
40) Le Louvre .....	147
41) A Compiègne .....	149
42) Noël .....	155
43) Antibes .....	158
44) La Bataille .....	161
45) Résurrection .....	165

*Parmi ceux qui étaient venus pour adorer Dieu pendant la fête se trouvaient quelques Grecs. Ils abordèrent Philippe, qui était de Bethsaïda, en Galilée, et lui firent cette demande : " Seigneur, nous désirons voir Jésus ". Philippe alla en parler à André ; et tous deux ensemble allèrent le dire à Jésus. Celui-ci leur adressa alors ces paroles : " L'heure est venue où le Fils de l'homme -doit être glorifié. En vérité, en vérité je vous le dis, si le grain de froment tombant en terre ne passe pas par la mort, il demeure seul ; mais qu'il vienne à mourir, il porte beaucoup de fruits. Qui aime sa vie la perdra ; et qui hait sa vie en ce monde, la conservera pour la vie éternelle. Qu'il me suive, celui qui veut me servir ! Et là où je suis, mon serviteur sera aussi. Si quelqu'un me sert, mon Père l'honorera. Maintenant mon âme est troublée ; et que dirai-je ? Dirai-je : Père, délivre-moi de cette heure ? Mais c'est pour cette heure-là que je suis venu ! Père ! glorifie ton nom !" Du ciel il vint alors une voix : " je l'ai glorifié et je le glorifierai encore !" " C'est le tonnerre ", dit la foule qui était présente et qui entendait. Il y en avait qui disaient : " C'est un ange qui lui a parlé ".*

*Jésus reprit ainsi : " Ce n'est pas pour moi, mais pour vous que cette voix s'est fait entendre. C'est maintenant que se fait le jugement de ce monde ; c'est maintenant que le prince de ce monde va être jeté dehors ; et moi, quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi ". Il disait cela pour indiquer de quelle mort il allait mourir.*

*La foule lui répondit : " La Loi nous apprend que le Christ doit demeurer éternellement ; pourquoi donc dis-tu : Il faut que le Fils de l'homme soit élevé de terre ? Quel est ce Fils de l'homme ? " Jésus leur répondit : " Pour un peu de temps encore la Lumière est avec vous. Marchez pendant que vous avez la Lumière, de peur que les ténèbres ne vous surprennent. Celui qui marche dans les ténèbres ne sait où il va. Pendant que vous avez la Lumière, croyez en la Lumière, afin de devenir des enfants de Lumière ". Ainsi parla Jésus, puis il s'éloigna et se cacha d'eux.*

*(JEAN XII, 20-36).*

## ETAT D'ÂME

Je venais d'atteindre la quarantaine. L'existence affairé du médecin de banlieue n'avait pas éteint les rêves de ma jeunesse, beau temps où j'étais libre de tout quitter pour un livre rare ou pour la conversation d'un mystique. Mes réminiscences revenaient toujours à mon vieil ami Désidérius, mort depuis près de vingt ans, et aux inconnus que j'avais rencontrés à ses funérailles. Et, tous les soirs où la fatigue ne me l'interdisait pas, je prolongeais ma veille en feuilletant le livres qu'il m'avait légués, surtout un petit carnet noir où mes regards s'arrêtaient toujours, sans motif raisonnable d'ailleurs, sur les noms d'Andréas et de Théophile.

Un incident banal vint rompre la monotonie de mes jour. Ma domestique maladroite fit une déchirure à une magnifique soie brodée, qu'un colonial de mes parents m'avait offerte.

Ce splendide panneau représentait un bouquet de branches de pêcher à fleurs roses, se mêlant à des rameaux de cerisier tout vêtus de blanc. Le relief du bois, des feuilles, des pétales vaporeux sortait du fond de la toile comme une ronde bosse polychrome ; les demi-teintes, les ombres transparentes, les mariages de couleurs exquises, tout était rendu avec la délicatesse aisée d'un pastel de La Tour. Trois fleurs avaient été atteintes par l'accident ; et, depuis quinze jours, je cherchai pour le réparer, une brodeuse émérite. Du Marais on m'envoya aux Epinettes ; des Epinettes à l'école professionnel de Plaisance. Là on me dit que, près du lac Saint-Fargeau je trouverai une sorte d'antiquaire, vendeur de toutes sort d'objets curieux ; la femme de cet artiste devait pouvoir restaurer mon chef-d'oeuvre.

Je partis donc un matin de Billancourt, où j'habitais, pour les hauteurs de Ménilmontant. Je connaissais ce quartier de longue date. J'y avais autrefois rendu de fréquentes visites à un savetier alchimiste. Néanmoins je fus long à découvrir la rue que je cherchais. Mais la promenade était agréable, sous le frais soleil d'avril. On se serait cru dans le faubourg de quelque sous-préfecture. Les lilas des petits jardins gonflaient leurs bourgeons ; les feuilles nouvelles des acacias dépassaient les grilles des maisons désuètes, à la Paul de Kock, sur les pavés herbus des bandes d'enfants couraient ; l'orgue de Barbarie, cher au coeur du vieux Parisien, répandait ses mélodies vieillottes. A mesure que la rue montait vers la porte du Pré, les buissons remplaçaient les murs ; les guinguettes, les baraques couvertes en carton bitumé, les jeux de boules se multipliaient.

En entrant dans la rue où habitait mon antiquaire, j'aperçus un coupé de maître arrêté devant une maison à enseigne. C'était une large, antique et confortable voiture ; et ma surprise fut extrême, en jetant un coup d'oeil par la portière, de reconnaître l'installation ambulante que mon vénéré professeur d'histologie, le Dr B.... s'était aménagée pour ne pas perdre le temps de ses courses. Les papiers, les tirages à part de la Société de Médecine, la lampe électrique, la petite machine à écrire, tout y était.

Ne voulant pas avoir à expliquer ma présence, au cas où le professeur serait

apparu, je continuai mon chemin. La voiture stationnait juste devant le numéro où je me rendais. je décidai de revenir un quart d'heure plus tard. La rue menait aux fortifications. Un troupeau de moutons défilait juste à ce moment, mené par un homme et deux chiens superbes, de la race perdue des vieux beaucerons. Quelqu'un s'arrêta près de moi pour regarder aussi le travail des bonnes bêtes. C'était un de ces individus avec lesquels, au premier coup d'oeil, on se sent à l'aise et confiant ; de haute taille, de grande allure, parfaitement mis, chose assez étonnante dans ce quartier et à pareille heure, son abord restait distant, quoique de la meilleure grâce. Il me dit : Vous aimez aussi les chiens de berger ? - Oui, répondis-je, j'en raffole ; surtout des briards. - C'est comme moi ; nous sommes sans doute de vieux pasteurs, tous les deux. Et il ajouta en souriant : Vous ne me reconnaissez pas, docteur ? n'importe, nous nous reverrons. - Il me salua et disparut vers la barrière sans que je songeasse à le retenir.

Ce visage ne m'était pas inconnu, ni ce port de tête, ni surtout ce regard. Mais où l'avais-je rencontré? Et quelles paroles énigmatiques ! Quand il avait prononcé le mot : pasteur, j'avais ressenti un léger choc dans ma poitrine et, maintenant, une onde de force me pénétrait tout entier. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Tout songeur, je rebroussai chemin. La voiture était partie. Une nouvelle surprise m'arrêta. Sur l'enseigne je lus ces mots

ANDRÉAS  
*Rhabilleur-Antiquaire*  
*Réparations en tous genres*

Andréas, le mystérieux signataire des Lettres, le dandy aperçu à l'enterrement de Désidérius ? Mais alors, mon passant de tout à l'heure, c'est ce matin-là que je l'avais vu ; c'était lui, le chef des héritiers inconnus ; oui, ses yeux, sa stature ; c'était lui, ou bien ce nom n'était qu'une coïncidence !

Je fis effort pour retrouver mon sang-froid. J'examinai la maisonnette en briques. Tout le rez-de-chaussée était en effet une boutique de bric-à-brac. Un jardin s'étendait derrière jusqu'au boulevard où avaient passé les moutons. Il était planté de légumes en bonne place, quelques fleurs, et des arbustes exotiques dans une courette, des poules, une niche, un puits. Le plafond de la boutique servait de terrasse à l'unique étage, bâti en retrait. A travers les barreaux de la balustrade, un chien fauve et argent passait sa grosse tête sourcilleuse et moustachue et me surveillait. Sur le toit, un cabanon s'élevait comme une sorte d'observatoire. Je me rapprochai de la devanture. A l'intérieur je vis des étaux fixes ; un établi de bijoutier, abondamment fourni de précelles, de limes, de poinçons ; un autre établi de menuisier : dans un coin, les outils du repousseur -, à des lattes pendaient toutes les variétés de ciseaux et de gouges du sculpteur sur bois ; sur des tablettes, des pots, des flacons, des bassins. Le fouillis le plus hétéroclite que Balzac ait pu rêver pour servir de cadre à un type de vieil artisan.

## ANDRÉAS

Comme je m'attardais à mon examen, un homme vint sur le pas de la porte, vêtu du maillot sans manches des frappeurs de bout. Son encolure, l'épaisseur de son torse, la grosseur de ses bras indiquaient une vigueur extraordinaire les muscles étaient enveloppés, comme chez les Tartares cependant son visage était celui d'un honnête Français, un peu rude, comme d'un vieux soldat. Ce n'est que plus tard que je pus y lire, en même temps que la bonté, la finesse et l'intelligence, et beaucoup d'autres choses.

J'étais tellement certain de n'avoir affaire qu'à un ouvrier, que je lui demandai : Est-ce que monsieur Andréas est là?

– C'est moi, me répondit-il, me causant ainsi une surprise de plus, et aussi une déception ; car il ne ressemblait en rien à l'élégant jeune homme que j'avais aperçu autrefois.

– Voici ce que c'est, dis-je. J'ai eu chez moi cette broderie déchirée ; et on m'a envoyé à vous, parce que, paraît-il, votre femme est la seule artiste capable de réparer le malheur.

– Bien, monsieur ; entrez. Si vous avez un peu de temps, voulez-vous feuilleter ces porte-feuilles d'estampes ; j'ai quelque chose d'urgent à finir ; je reviens dans cinq minutes. Et l'homme retourna vers sa forge, après m'avoir asséné un vif regard profond, assez inattendu.

Je crus être tombé sur un original féru de quelque marotte. Dans ce magasin-atelier j'avais aperçu de très belles gravures, des poteries exquises, de vraies raretés. Je résolus de gagner la confiance de cet Andréas. Je le rejoignis dans sa cour, sous prétexte que je préférais être à l'air, par ce beau soleil. Le grand chien descendit, tourna et s'assit entre son maître et moi.

– Reste tranquille, lui dit le forgeron, c'est un ami. Présentez-lui votre main, monsieur, ces chiens-là aiment à être traités comme des personnes, ajouta-t-il en souriant.

Et, en effet, le chien s'approcha, flaira ma main en appuyant son gros nez frais, et remonta sur la terrasse.

Le hangar où j'avais rejoint le maître de céans était installé pour le travail du fer. Dans le coin le plus pittoresque de l'enclos, le robuste rhabilleur allait et venait, disposant ses bigornes et activant son feu. Un chat nous épiait de dessus le bûcher, des moineaux et des rouges-gorges piaillaient dans les arbustes ; à l'étage, une voix de contralto chantait en sourdine un vieil air noble ; des cris d'enfants joueurs arrivaient des terrains vagues voisins ; toute une atmosphère paisible, joyeuse et active.

– Je pense, me dit l'homme, d'une voix profonde quoiqu'un peu sourde, je pense que toutes ces vieilleries vous intéressent? J'en ai beaucoup encore. Regardez ceci - c'était une lame damasquinée - ; le secret de cette, trempe est perdu ; regardez, est-ce du bel ouvrage? - Et il pliait la lame en cercle puis, la laissant se détendre, elle reprenait sa rectitude. Je crois que cette trempe, c'est du suif de bouc bouillant.

– Ce sont des recettes de bonne femme, dis-je.

– Pardonnez-moi, monsieur ; la graisse de bouc n'est pas de même formule chimique que la graisse de mouton ; leurs propriétés sont différentes.

Il causait ainsi à bâtons rompus, tout en martelant une petite ferronnière. Quand il eut terminé, il examina ma soierie.

– C'est une très belle pièce, prononça-t-il ; cela vient du Quang-Si, et cela sent l'influence japonaise ; mais n'importe, j'en ai rarement vu d'aussi bien. Vous savez comment il faut l'accrocher pour qu'elle donne tout son effet? Non? Eh bien ! voyez : l'ombre de ce camélia est grise quand le jour tombe en plein dessus, et rose comme ceci, en jour frisant ; l'ombre de cette brindille horizontale est horizontale ; la chose est donc faite pour être vue au soleil couchant, pendue à un mur d'est, et le spectateur assis sur le plancher.

Surpris de ces remarques ingénieuses, je lui poussai aussitôt quelques " colles " en matière de broderie et de céramique extrême-orientales. Il me donna les noms que je faisais semblant de chercher et, souriant, il ajouta :

– Mon cher monsieur, vous vous défiez de moi ; il est vrai que vous croyez ne me connaître que depuis peu, mais nous nous entendrons. Ma femme ne pourra pas faire la réparation à moins de deux cents francs, et il lui faudra trois semaines. Je vais vous faire un reçu donnant à votre panneau sa valeur, et vous garantissant les risques. D'ailleurs, voici l'ouvrière.

Une femme déjà sur le revers de l'âge descendait lentement l'escalier. Elle était de taille moyenne, bien prise, la mise très simple mais très propre ; de beaux cheveux gris encadraient son visage rayonnant quoique fané ; un regard charmeur lui conquérait tout de suite la sympathie. Ses airs de tête, sa démarche, l'élégance de ses mains me frappèrent ; elle paraissait par instants une tout à fait grande dame.

– Stella, dit le forgeron... et aussitôt quelque chose de souverainement doux vint dans l'air me saisir à la gorge ; jamais entre deux amants je n'avais aperçu l'amour jaillir comme entre ces vieux époux. La vibration de sa voix profonde, le sourire de ses yeux, tous les plis d'un visage tanné, comme s'il avait subi les aquilons et les tempêtes de la terre entière, toute l'attitude de son corps, exprimaient la tendresse indicible et l'immuable gravité des sentiments plus qu'humains.

Mon émotion fut soudaine. Il n'y avait plus de doute j'avais devant moi l'Andréas et la Stella de Désidérius. Etait-ce possible? La seconde suivante, ma défiance était revenue. je dissimulai mon trouble ; je décidai d'attendre ; car, en somme, quelles preuves précises avais-je de l'identité de ces personnages?

– Stella, disait donc le forgeron, voici de l'ouvrage qui te concerne ; j'ai fixé deux cents francs et trois semaines?

Et la femme, souriante, acquiesça en quelques mots. Je la regardai mieux. Ses traits, pris un à un, exprimaient des qualités opposées : la bouche était prudente et bonne ; le nez, impérieux ; le menton ; volontaire, le contour des pommettes, énergique jusqu'à la violence ; la courbe des paupières, de la plus noble mélancolie ; les méplats du front et des tempes très doux ; dans le regard, la lumière heureuse qui brille aux innocentes prunelles des enfants. En somme, deux êtres énigmatiques.

Comme Andréas refusait les arrhes que je voulais déposer, j'insistai :

– Vous ne me connaissez pas, dis-je.

– Croyez-vous? répondit-il avec un sourire. Et puis, " le daim appelle le tigre ", ajouta-t-il, citant ce proverbe du Laos.

– Mais enfin, m'écriai-je, ma méfiance vaincue, qui êtes-vous ? Où avez-vous appris tout ce que l'on voit que vous savez ? Vous avez longuement vécu dans ces contrées orientales, pour en connaître tant de petits détails ?

– J'ai voyagé en effet par là ; j'en ai rapporté surtout des souvenirs, des erreurs aussi, et des vérités. Ainsi, par exemple, le signe que je vois là, dans votre paume droite, veut dire, d'après les devins jaunes, que vous vous adonnez aux sciences occultes, non sans succès. Mais une autre marque m'indique que vous possédez, sur la plupart des amateurs, un avantage très rare...

– Qui est... ?

– Si je vous le disais, vous le perdriez, répondit-il gravement. Vous avez beaucoup cherché ; souvenez-vous que la vraie Lumière vient de Dieu seul.

Je compris alors que cet homme savait, et que je touchais au but de toute ma vie. J'avais tout sacrifié à la poursuite de l'occulte : la famille, les plaisirs, la position lucrative. Vingt ans de recherches m'avaient mené devant une muraille. Parmi ceux que j'avais pris pour des maîtres, les uns m'avaient promis plus qu'ils ne pouvaient tenir ; les autres, m'avaient rebuté par leur intolérance de race ou de religion ; d'autres encore m'avaient abandonné impitoyablement ; ou bien, ils auraient voulu que je parte chercher leur vérité dans un pays lointain. La Vérité n'est-elle pas partout ? Tant d'échecs m'avaient lassé. Et cet homme-ci, était-il mon Andréas ? Et cette femme ? Et le passant de tout à l'heure ? Étais-je sur la bonne piste ?

Mon interlocuteur continuait de parler.

– Le phénomène miraculeux ne prouve pas le Vrai, car comment discerner si la force qui le produit vient d'en bas ou d'en haut ? La science n'est pas non plus une preuve ; quel cerveau contiendra tous les arcanes de l'immense Nature ? Comment juger quelle dose de savoir convient à l'état spirituel, intellectuel, physique du disciple, à son passé, à son avenir, à son milieu, aux êtres dont il est le chef de file, à ceux qu'il suit ? Ne croyez donc pas, monsieur, que je sois quelque chose. Je ne sais rien. Je ne connais même pas la profondeur de mon ignorance.

– Cependant, que faire pour avancer ? demandai-je, en cherchant mes mots, car tout mon vocabulaire technique et solennel me semblait hors de mise avec cet homme si simple. Moi, initié à un grand nombre de degrés, affilié à toutes les sectes européennes qui touchent de près ou de loin à l'illumination, cheville ouvrière de pas mal d'entre elles ; moi, qui avais écrit tant de brochures savantes ; que mes correspondants étrangers appelaient : Maître très docte, et qui avais fini par le croire à force de l'entendre dire ; moi, qui avais célébré les rites magiques et renouvelé les guérisons paracelsiques ; qui avais " donné la Lumière " à un grand nombre d'hommes et de femmes respectueusement attentifs ; moi, qui me croyais impavide et impassible, je sentais ma tour d'ivoire vaciller sur sa base ; j'étais désorienté ; et je me serais reproché de prendre avec cet inconnu une attitude autre que la plus sincère : le désir ardent de parvenir à une synthèse, à quelque repos.

– Je vous répondrai, dit Andréas, quand vous nous ferez l'amitié de venir déjeuner avec nous. Fixons une date, voulez-vous ?

J'acceptai sans façon, et je pris congé. Mes occupations professionnelles m'empêchèrent de réfléchir sur tous ces incidents ; et, lorsque je retournai chez Andréas, j'étais plus indécis que jamais. L'habitude de l'analyse avait oblitéré en moi l'intuition. Je devais m'apercevoir dans la suite combien je m'étais retardé en ne

devinant pas l'inconnu du boulevard Sérurier.

## ORIENTALISMES

Stella avait mis le couvert sous la tonnelle. En attendant le déjeuner, Andréas me fit boire de l'eau-de-vie blanche allongée d'eau. m'expliquant que le marc fabriqué avec du raisin cueilli la nuit n'est pas nocif, surtout s'il est distillé plusieurs fois, et qu'il ne détruit pas les cellules graisseuses dont les tempéraments comme le mien ne sont, paraît-il, pas assez pourvus. Tout en fumant, mon hôte me questionnait.

— Voici mes points d'interrogation, lui dis-je : je vais faire de mon mieux pour abréger. Commençons par la philosophie bouddhique. Elle proclame la matière indestructible et éternelle ; pourquoi? D'où vient le mouvement qui anime le monde? Faut-il le suivre, ou s'en arracher? Ce désir de vivre que nous portons en nous-mêmes, qui nous l'a instillé? Et qui inspire à quelques-uns le désir contraire? Tels que nous sommes, nous avons à lutter contre la puissante magie des sens au moyen d'un mental qui est lui-même fonction de ces forces que nous voudrions détruire. D'autre part, les arhats imposent au méditant une marche expérimentale, positive, analytique. Si donc l'extinction de l'ignorance annihile la force sensorielle, il faudra que le disciple, pour échapper au karma, pour ne plus renaître, conserve sa conscience après la mort, en d'autres termes qu'il ait découvert au préalable, par l'intuition, l'existence d'un univers invisible que ses méditations rationnelles ne peuvent lui démontrer. Le Mahayana énumère les huit branches de la voie. J'admets que, par la première, la science, on constate le vide du physique ; que la seconde, les cinq interdictions, et la troisième, l'abstention des dix péchés, soient de morale évidente ; mais la pratique des six vertus transcendantes, ou quatrième sentier, me semble impossible. Car, si je me suis fait moine, si je ne possède plus rien, comment exercerai-je l'aumône? Tout rempli d'égoïsme, de vanité, de dédain, puisque je me crois meilleur que les autres, comment. pratiquerai-je " l'amour de tout ce qui existe "? Les bouddhismes cinghalais, tibétains, japonais, chinois, tartares ne présentent à qui veut les suivre qu'une longue succession de synthèses provisoires, de compromis entre l'état du disciple et l'idéal vers lequel il s'efforce. Évidemment, la douleur est inséparable de l'existence ; mais personne ne peut prouver que l'existence soit produite par l'ignorance. Si un plaisir me laisse insensible, cela n'est plus un plaisir pour moi, mais cela n'en continue pas moins d'exister. Par conséquent, il reste toujours possible que, dans l'avenir, je sois de nouveau entraîné par ce charme. Si j'y résiste, j'aurai privé quelques cellules de leur épanouissement ; et moi, bouddhiste, scrupuleux de toute existence, j'aurai tué des énergies. Je ne prétends pas insinuer que je doive satisfaire mes passions ; j'expose simplement une antinomie de deux des règles bouddhistes.

Et puis, où trouverai-je aujourd'hui, non pas un maître, mais une doctrine? Comment choisir dans la douzaine de sectes japonaises? Les bonzes chinois ne savent plus grand-chose ; au Tibet, comment démêler ce qui vient du culte Bompa, de l'école Yogatcharya, ou du tantrisme de KalaTchakra? Reste le bouddhisme siamois, sur lequel je n'ai pas de documents.

— Tout ceci me semble assez juste.

– Prenons maintenant les mystères provenus en ligne droite du brahmanisme. J'admets que le Yoga ait été construit pour permettre à l'esprit humain de recevoir les germes du plus grand nombre possible de forces, et de les évertuer. Les codes spéciaux pour contrôler le son, la musique, l'optique, le magnétisme, la forme musculaire, la passion ne m'intéressent pas, car il me semble que, si l'on parvenait à saisir le centre de tout cela, on en conquerrait toutes les dépendances. Je n'ai donc étudié que le Radja Yoga. Pardonnez tous ces détails ; je voudrais vous fournir les éléments d'un diagnostic certain.

## L'ENFANT RACHITIQUE

Quelqu'un appela de la rue. Andréas alla voir, et revint me chercher. C'était une femme du peuple portant sur son bras un bébé souffreteux.

– Voyez donc, docteur, me dit Andréas, ce qu'a ce petit.

Je conclus, après examen, à du rachitisme par hérédité alcoolique.

– Je ne crois pas, répartit Andréas ; ce doit être simplement l'appendice xiphoïde...

Et, en effet, la pointe du sternum se recourbait en dedans, toute molle.

– J'ai bien là quelque chose pour les os, continua-t-il mais je ne suis pas médecin, je n'ai pas le droit de prescrire des médicaments.

– Je vais tout de suite signer l'ordonnance, si vous voulez.

– Je vous remercie, docteur ; je ne veux pas vous engager.

Voici quelque chose de plus simple que la maman pourra faire aussi souvent qu'elle voudra . Il coucha le bébé dans un fauteuil, et il pria la mère de promener l'index tout le long du petit sternum.

– Ressentez-vous quelque chose ? demanda-t-il.

– Oui, monsieur, répondit la femme ; c'est comme si de l'eau froide me coulait dans le milieu du doigt.

– C'est bien cela ; voyez-vous la petite pointe qui bouge

En effet, le cartilage semblait revenir en avant par petites secousses.

– Oh ! monsieur, je vous remercie, larmoyait la pauvre femme.

– Mais non, mais non, disait Andréas en faisant des grimaces pour égayer le petit. Quand une mère aime son enfant, le bon Dieu l'aide. C'est lui qu'il faut remercier, c'est à lui seul qu'il faut demander... au lieu de tailler des bavettes avec les voisines. Faites la même chose toutes les fois que le petit s'endort. Allons, au revoir ; et, si ça ne va pas, mon ami le docteur est là.

Et quand nous fumes seuls

– Vous aviez raison, me dit-il ; c'est bien de l'alcoolisme, seulement il vaut mieux que cette femme ne méprise pas son mari. Allons à table.

## PROLÉTAIRES

Nous ne fumes pas trois minutes tranquilles pendant ce déjeuner. Une file de visiteurs nous interrompit constamment. Tous des ouvriers ou des ouvrières qui accouraient demander un conseil avant que le sifflet de l'usine les rappelât.

Je devais bientôt m'apercevoir que si, dans l'élite intellectuelle ou sociale, Andréas ne comptait que de rares admirateurs, il possédait, parmi les gens du peuple, des amis nombreux et fervents. Souvent le hangar était encombré.

C'était un mauvais rhume, une blessure, une querelle avec le contremaître, une dispute avec le patron, avec le syndicat. Andréas paraissait au courant de tout. Il connaissait les usines et les ingénieurs, les petits industriels, les mutualistes, les secrétaires de comités ; il parlait tous les argots, comprenait le maçon, le mécanicien ou le monteur, comme s'il avait été de la partie. Les idées de tout ce milieu lui étaient familières ; il savait comment toucher les coeurs et adoucir les mauvaises têtes ; il déjouait les plans des ambitieux ; il parlait avec à propos de la bourgeoisie et des petits et des parties de campagne. Plus d'une maisonnée lui devait de voir rentrer le père, le samedi soir, d'aplomb sur ses jambes et la paie à peu près intacte.

– Comment faites-vous, lui demandais-je, pour que tous ces gens-là vous écoutent ? Moi, quand j'étais à l'hôpital, j'avais toutes les peines du monde à les contenter ou, plutôt, à ne pas les froisser. Et c'étaient les meilleurs les moins maniables ; les petits voyous, on en faisait tout ce qu'on voulait.

– Eh ! c'est bien simple ; j'ai vécu avec eux. Vous êtes un bourgeois ; mille nuances vous distinguent ; vous ne les sentez pas, ce qui vous empêche de les comprendre. C'est d'ailleurs le même obstacle qui nous ferme n'importe quel domaine de la vie : ne pas pouvoir sortir de soi.

– Pourtant, s'assimiler une métaphysique, ce n'est pas la même chose que pénétrer un état d'âme ?

– Peut-être que si ; vous savez, j'ignore et la métaphysique et la psychologie...

Je regardai Andréas, croyant à une épigramme, mais non, il ne souriait pas ; il parlait sérieusement. Il continua :

– Comprendre, connaître, ce n'est pas la même chose que percevoir ou concevoir ; c'est prendre avec, naître avec, organiser, corporiser à l'aide de tous les matériaux intellectuels, esthétiques et même physiques. Si vous voulez savoir ce que c'est que l'ouvrier, il faudrait vous faire ouvrier, et sans esprit de retour ; autrement vous ne seriez encore qu'un déclassé. Ce n'est guère facile. Au moins, allez voir les ouvriers, rendez-vous compte de ce qu'ils pensent, comment ils sentent, sans idées préconçues.

– Oui, ce que les privat-docents appellent : observer objectivement ?

– Si vous voulez.

– Il me semble que l'inventeur réel de la chose est Abailard ?

– N'importe. Retenons seulement que, pour connaître, d'une façon plénière, il faudrait pouvoir abdiquer tout à fait l'équation personnelle, le tempérament, l'individualité. Avec des méditations systématiques on arrive à cela, dans le mental. Les brahmes le disent, et les jésuites y parviennent aussi, à leur façon. Mais, si l'on considère que l'intellect se trouve perpétuellement modifié par les variations

physiologiques, magnétiques, sentimentales, spirituelles, on est conduit à rechercher un autre organe de connaissance, plus central, plus haut. Cet organe, c'est " le coeur ". Aucun objet ne peut être connu si on ne l'aime d'abord. Et celui-là seul obtient la connaissance parfaite qui est un " pauvre en esprit ", simple jusqu'à l'unité, dépouillé jusqu'à la nudité, et humble jusqu'à se tenir pour un zéro.

– L'Évangile renfermerait donc un système de logique ?

– Oui, entre mille autres choses. Mais restons avec nos ouvriers. Ils ont, surtout les parisiens, beaucoup d'amour-propre. Ils ignorent qu'ils sont le terreau si riche d'où jaillissent les arbres vigoureux et les fleurs charmantes ; ils voient seulement qu'ils sont près de terre et que tout le monde les piétine depuis des siècles. Or, tous les terrains de temps en temps réclament la charrue. Les ouvriers savent bien qu'ils n'ont que peu d'instruction, peu d'éducation ; mais ils n'aiment pas qu'on le leur dise, même par un simple regard. Ils ne veulent pas qu'on les traite en parias. Au premier contact avec un monsieur, ils se mettent d'abord en boule. Ils croient dur comme fer qu'on les méprise parce qu'ils n'ont pas de faux col, ou parce qu'ils s'expriment incorrectement. C'est comme leur horreur de l'hôpital ; ils se figurent que, parce qu'ils ne paient pas, on fait sur eux des expériences ; ils préféreraient donner leur argent au premier médecin venu, dont ils n'exécuteront d'ailleurs pas les ordonnances. Le contremaître est toujours la bête noire de l'atelier parce qu'il est officiellement un ouvrier plus fort que les autres ; en outre, il admire le patron, il l'excite dans ses mauvaises tendances, surtout dans le goût de faire des économies.

– Comment, interrompis-je, vous semblez blâmer l'épargne ?

– Thésauriser n'est pas inscrit dans les lois du Ciel. D'autre part, le patron a aussi bien des torts ; il est trop souvent âpre au gain, sans pitié, il considère un peu ses ouvriers comme des machines. Le petit patron oublie qu'il fut lui aussi un de ces ouvriers après lesquels il peste tous les jours ; un coffre-fort s'est installé dans son coeur, et il joue les tyrans au petit pied. Ainsi une méfiance invincible sépare les deux castes. Chacune est persuadée que l'autre l'exploite. Les soucis de la direction aigrissent les chefs ; les discordes syndicales entretiennent la mauvaise humeur du prolétaire. Le syndicalisme ne rend pas de réels services parce qu'il est la caricature de la fraternité. Basé sur la matière, l'esprit de division et d'intrigue l'anime ; les passe-droits y pullulent. Pour que ces groupements donnent les fruits sociaux qu'on peut en attendre, il faudrait que leurs membres pussent se réunir sur une idée générale, mais combien de siècles seront nécessaires pour répandre dans la masse cette tendance de l'individu à s'oublier au profit de la collectivité !

– De sorte que, pour le moment?...

– Qu'on agisse pour le mieux, chacun dans sa petite zone. Il est excellent d'aller vers le peuple, sans phrases, en camarade, D'ailleurs, si l'on veut que nos supérieurs viennent nous voir, il faut que nous descendions nous-mêmes d'abord vers nos inférieurs. Et vous pouvez être certain que si, dans une discussion, on s'abstient de personnalités, si on écarte les idées préconçues, et si on le Lui demande, le Ciel nous inspirera les paroles bonnes, apaisantes et justes.

## EXAMEN DU VEDANTA

Commencé de la sorte, le repas finit fort tard. J'avais des rendez-vous ; je dus partir.

A ma prochaine visite, ce fut Stella qui remit la conversation sur le terrain métaphysique.

– Mon siège est fait là-dessus, dit-elle en souriant ; mais j'aime bien entendre discuter de ces choses, quoique j'en sois fort ignorante... ou parce que... Vous aviez critiqué le bouddhisme, docteur, l'autre jour, le brahmanisme a-t-il trouvé grâce devant vos yeux ?

– Je ne suppose pas que le bouddhisme se porte plus mal de mes critiques, ni le brahmanisme de celles que je vais vous dire. Je vous demande votre appréciation.

Les Védas laissent entendre que l'homme contient, en miniature, des représentations de tout ce qui existe dans l'univers. Chez l'un comme chez l'autre existe un principe central, un pivot, sur lequel s'engrènent, avec des multiplications différentes, les rouages de chacune des deux machines. Ce pivot, dans l'homme, c'est l'Atma, sommet de l'inconscient supérieur, il entraîne le mental. Celui-ci peut, paraît-il, s'approprier les rouages successifs de l'inconscient. Agrandir, approfondir, sublimer ainsi la sphère consciente jusqu'à l'Atma, tel est le but que se proposent les hauts yogis.

– Tout ceci est parfaitement exact, répondit Andréas. Vous savez que la Goupta Vidya possède, entre toutes les sciences, la propriété originale de se compliquer en raison de la complexité de l'intellect qui l'assimile. Ses manuels authentiques, ceux du moins que j'ai lus dans les cryptes, ne sont que des sommaires ; les plus détaillés ne comptent qu'une vingtaine de pages, faites de ces feuilles de palmier rendues incorruptibles par un procédé curieux. Ce sont des aide mémoire ; et l'élève doit inventer lui-même l'adaptation personnelle de chaque règle générale. Mais je vous empêche de poursuivre votre exposé ; pardonnez-moi, j'atteins l'âge où l'on aime avoir un auditeur bénévole.

– Je suis certain de toujours retirer grand fruit des souvenirs que vous voudrez bien me raconter ; mais je poursuis mon explication ; il me semble que j'aurai l'esprit allégé quand je vous aurai dit mes doutes. Voici ce que j'ai cru comprendre du Radja Yoga ; arrêtez-moi si je me trompe. Je saisis une pierre ; la sensation du contact met un temps infinitésimal à se produire ; le mouvement de retour volontaire, par lequel je laisse ou je retire ma main, emploie un temps à peu près égal : environ trente-trois millièmes de seconde, paraît-il. Le yogi cherche à prendre conscience des deux courants et des phénomènes cérébraux qui se déroulent dans le court intervalle que je viens de dire. Quand il sera parvenu à discerner consciemment les nerfs le long desquels courent la sensation et le réflexe, les cellules cérébrales émues et les phases de l'idéation, il aura presque contrôlé son mental, c'est-à-dire que ce mental ne sera plus lié au cerveau ; il pourra être transporté sur n'importe quel point du corps ; le yogi pourra voir avec le bout de ses doigts, entendre avec ses yeux, et ainsi de suite. Il recommencera un entraînement analogue pour les sensations hyperphysiques, pour les pensées, pour les faits de mémoire, pour le principe pensant lui-même et enfin

pour la notion du moi. Parvenu de la sorte à l'abstrait neutre où réside la cime du conscient, il se lancera dans les expériences indescriptibles qui feront de lui un " délivré ".

- Tout à fait exact, interrompit Andréas, du moins selon mes essais personnels.

– Eh bien ! continuai-je, j'ai commencé ces travaux. J'ai obtenu un certain état amorphe du mental, je me suis rapproché du monoïdéisme, que je me suis senti près d'atteindre ; tout à coup, chaque fois, une barrière m'a rejeté dans le tumulte ordinaire. Il y a un mur.

Si vous voulez. Mais ce mur est-il providentiel ?

Dois-je le franchir, ou le démolir ? Est-ce moi qui l'ai bâti antérieurement ? Est-ce un adversaire ? Est-ce un ami ?

– Je ne puis pas vous dire, docteur ; il faut que vous voyez vous-même. Vous pouvez démolir ce mur, le tourner ou sauter par-dessus, ou creuser par-dessous, mais n'essayez rien encore : attendez. Ces exercices ne s'appliquent qu'à quelques-unes de vos facultés. Vous commettez la même erreur qu'un athlète novice qui développe ses pectoraux ou ses biceps, sans songer à s'élargir d'abord le thorax ou à se fortifier le coeur.

– Oui, m'écriai-je, heureux d'avoir entrevu une idée nouvelle. Votre point de vue diffère du brahmanique ; mais connaissez-vous donc un principe plus central que l'intellect et qui n'appartienne pas à l'inconscient ? Les livres hindous placent tous " la lune mentale " au-dessus du " soleil vital ".

– C'est exact, pour le monde où ils passent ; mais nous, nous avons autre chose.

Quoi donc ?

Vous en avez vu le nom mille fois, docteur, et vous étiez encore enfant...

– Mais dans quel livre ?

– Dans l'Évangile, murmura doucement Stella ; Jésus parle sans cesse de notre coeur.

– Notre coeur, le coeur, répliquai-je : c'est un symbole, c'est une figure de rhétorique.

– Non pas, non pas, dit Andréas avec force ; il n'y a dans l'Évangile de symboles que pour ceux qui vivent dans le royaume des allégories. Que signifie un mot en face d'un acte ? Qu'est-ce qu'un système devant les faits ? Qu'est-ce que le savoir en face du pouvoir ? Connaître un phénomène à fond exige qu'on l'ait d'abord mille fois expérimenté.

– Mais c'est la faillite de la Science que vous prononcez là ! Avez-vous donc épuisé tant de sciences ? Avez-vous donc en main d'insoupçonnés pouvoirs d'action ? Si vous dites vrai, tous mes rêves s'écroulent, je n'ai plus qu'à oublier mes livres, mes hiéroglyphes, mes chiffres, mes schémas ; J'ai perdu ces vingt ans d'études ; je suis une épave ! ...

– Docteur, j'ai subi des doutes, moi aussi, répliqua Andréas d'un ton affectueux ; j'ai désespéré, jusqu'à ne plus avoir de larmes ; et, cependant, j'aurais dû être soutenu par l'orgueil, par un grand orgueil, par l'orgueil d'avoir gravi une pente sur laquelle, depuis des siècles, nul Européen ne s'était aventuré. Aujourd'hui, je sais que ce n'est pas par mes propres forces que j'ai accompli cette ascension. Mais, en ce temps-là, je ne croyais qu'en moi-même. Les malheurs s'étaient abattus sur ma tête

sans la faire courber ; jamais je n'avais cessé d'avancer ; tous mes condisciples, je les avais dépassés ; et. tout à coup, je me suis senti seul. Mes maîtres étaient impitoyables ; s'il tombe, pensaient-ils, c'est qu'il est trop faible pour monter davantage, et nous perdrons nos forces à le soutenir. J'avais tant appris, tant vu, tant lutté, résolu tant d'énigmes contraires que le bien, devant mes yeux, ne se distinguait plus d'avec le mal, ni la droite d'avec la gauche. Y a-t-il un Dieu, y a-t-il un diable ? La création est-elle ordonnée, est-elle un chaos ? Moi-même, que suis-je ? Esclave ou libre ? Que deviendrai-je ? Succomberai-je ? Est-ce le néant qui me guette ? Est-ce une éternité glorieuse qui se prépare ? Ressassant ainsi mes travaux, mes voyages, mes réflexions, je passais sans répit de la crainte à la lassitude. Ces philosophies, ces dialectiques, ces théologies, les mystères pratiques que j'avais expérimentés, les poisons, les présences horribles et macabres, les désespérantes sentences de ceux revenus de toute illusion, tout cela, qu'en conclure ? J'avais aperçu, dans les extases initiatiques, la forme des dieux de la Nature et de la Science. Comme le bâtisseur de ponts de Kipling, ivre de l'opium occulte, j'avais parfois surpris les colloques secrets de ces êtres formidables. De tout cela me restait seule une fatigue infinie. Que devenir ? Comme les adeptes de Bénarès, me faudrait-il redemander à la Matière, malgré tout victorieuse, les philtres de l'oubli ?

Conquis par l'accent vécu de ces confidences, j'écoutais de toutes mes forces. Enfin j'avais donc trouvé un homme qui ne parlait pas par oui-dire ; j'avais trouvé un véritable expérimentateur ! J'entrevois le terme de mes longs tâtonnements ; je goûtais l'espérance, la claire espérance, l'aube enfin, Et Andréas, paisible, fumant avec bonhomie sa longue pipe flamande, brune et lisse comme un bambou à opium, continua en ces termes :

– Durant cette crise intérieure, j'avais, en outre, lieu de craindre pour ma sûreté personnelle, malgré que tout semblait tranquille autour de moi. Je savais les rancunes orientales terriblement patientes et savamment machinées ; et j'avais éveillé certaines méfiances. Voici de quelle façon. Mon étoile voulut que je fusse admis dans presque toutes les associations ésotériques musulmanes, hindoues et chinoises ; tantriks sivaïtes, sorciers javanais, Bonnets-rouges du Bhoutan, montagnards du Nan-Chan m'avaient initié à leurs magies. Je connaissais les idiomes perdus, les rites qu'on se murmure de bouche à oreilles, les objets horribles qu'on ne se procure que par des crimes, les pierres ou les herbes rares dont la recherche demande des mois de pérégrinations ; j'avais habité des retraites perdues au fond des forêts ; j'avais vu préparer les Poisons subtils, les philtres irrésistibles ; j'avais accompagné les chasseurs intrépides qui osent arracher aux fauves l'ongle, la dent ou les poils que le rituel refuse s'ils proviennent d'un animal mort. Dans la fumée des holocaustes, dans la buée du sang répandu, bien des fois m'apparurent les formes monstrueuses des dieux de l'En-Deça ; mes songes souvent furent troublés par le méchant regard ironique de ces êtres, auprès desquels les plus forts et les plus sagaces des humains ne sont que pygmées. Les évocateurs habiles qui, grâce aux calculs d'adroites correspondances, arrêtent une seconde ces titans et leur arrachent une réponse, leur sont un objet de risée et souvent leur servent de jouets.

Je pus progressivement me convaincre que la théorie seule de la magie est science exacte ; sa pratique abonde en chances d'erreurs ; trop de données en restent imprécises. Qui veut arracher à la Nature, par la force, quelque pouvoir inédit, se

jette sous l'étreinte du Destin ; et ses débats, même s'ils en desserrent un moment Fétau, n'aboutissent qu'à le rendre plus inexorable et plus douloureux. Il faut à toute maturation le temps fixé dès l'origine. Si l'homme porte le désir de tous les pouvoirs, c'est qu'il en possède les germes. Mais, trop impatient, il les fait lever par des artifices, et il n'obtient que des plantes frêles, destinées à périr aux premières rafales de l'ouragan... Ces conclusions condamnaient donc les travaux de ma jeunesse, il me fallait, ou bien fermer les yeux à l'évidence, ou bien tout recommencer.

– Je suis stupéfait, dis-je, de voir comme vous m'éclairez à moi-même ma propre situation. Que je me suis donné de souci pour chercher au loin et à l'obscur une vérité simple, éclatante et toute proche !

– Tout le monde en fait autant, docteur ; consolez-vous. Il doit être bien difficile d'échapper à cette séduction du mystère. Car je me souviens que, dès le début de mon séjour aux Indes, les adeptes à qui je m'étais adressé me prévinrent loyalement. Ils m'expliquèrent que j'avais tort de chercher au loin des symboles étrangers, tandis que ma religion natale m'en fournit d'admirables ; ils m'affirmèrent que notre Maître perpétuel, à nous Européens, c'est Jésus, et que l'attente de ceux qui se confient en lui ne saurait être déçue. Or, je gardai ces paroles durant des années dans ma mémoire, sans les " entendre " ! Comme on a tort de ne pas essayer de vivre en s'oubliant, et au moral et à l'intellectuel ! Quand ces brahmanes me parlèrent de la sorte, si j'avais mis de côté l'idée préconçue qu'ils voulaient m'éconduire, ces deux minutes de présence d'esprit m'auraient fait gagner des années qui ne reviendront plus. Oui, j'ai eu la faiblesse de regretter quelquefois cette perte.

La faiblesse ? questionnai-je, un peu surpris.

Eh oui, c'est une faiblesse de croire que quelque chose a été inutile.

– Et maintenant, que pensez-vous des avertissements brahmaniques ?

– je les trouve justes.

– Alors, il faut suivre sa religion ; il faut aller à l'église, et à l'Eglise ?

– Il faut se conduire selon sa conscience, après l'avoir éclairée le mieux possible.

– En effet, l'homme avait une conscience avant que soit toute organisation ecclésiastique...

Ici, Andréas lut sans doute dans ma pensée, car il m'interrompit avec un sourire :

– Docteur, ne nous égarons pas, nous ne sommes évêques, ni vous, ni moi ; nous n'avons pas à juger les prêtres, ni leur théologie, ni leur casuistique. Si vous croyez le Christ toujours vivant, suivez sa parole ; elle suffit à tout.

L'accent avec lequel Andréas prononça ces derniers mots me sembla singulier. Une inquiétude me prit. Je répétais presque involontairement .

– Le Christ toujours vivant ?

Et j'aperçus soudain, avec quelque effroi, les conséquences extraordinaires que pourrait avoir une telle hypothèse. Car la parole d'Andréas impressionnait par son accent définitif. Ce n'était pas qu'il fût orateur ; il s'exprimait de la façon la plus simple ; mais, derrière ses discours familiers, sans même que le geste ni le regard ne les soulignent, je percevais de plus en plus la lueur mystérieuse, très douce mais très forte, annonciatrice véridique des Présences surnaturelles. Cette dualité me déconcertait. Je n'osais pas lui poser de questions précises sur ses rapports possibles

avec Désidérius ou avec Théophile ; je me serais montré naïf, s'il avait voulu me tromper ; ou méfiant, s'il était sincère. J'attendais du temps la délivrance de ces incertitudes. Elles m'étaient douloureuses, car tout l'intérêt de ma vie se jouait durant ces jours.

Après une pause, mon interlocuteur reprit, comme se parlant à lui-même.

– Oui, sous quelque jour que je considère les actes et les paroles de cet être divin, je ne puis que prendre en pitié les imaginations indécentes et les sottises qu'on a écrites sur lui. Les brahmanes eux-mêmes ont haussé les épaules quand je leur ai dit que beaucoup de spiritualistes occidentaux croient à l'initiation de Jésus chez les Esséniens, les Egyptiens ou les Lamas ; que les spirites le représentent comme un médium, les magnétiseurs comme un du Potet avant la lettre, et les occultistes comme un mage ; qu'ils prétendent tous arriver à sa hauteur, sans-compter ceux qui se mettent au-dessus de lui, parce qu'ils sont venus deux mille ans plus tard ! ...

– Ah oui ! interrompis-je, j'ai entendu proférer cette bourde au fameux...

– Ne citez pas de nom, docteur ; ne jugeons pas ; comparons seulement, me répliqua-t-il en se levant. Et, voyez-vous, apprenons de ce Christ la profonde indulgence : " Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ".

## LE BRAHMANE

Déjà deux mois s'étaient passés depuis ma première visite. Dès les premières semaines, Andréas m'avait envoyé des clients de son quartier. Bien que ce fût un véritable voyage, je m'occupais volontiers de ses malades ; cela me donnait un prétexte pour lui rendre visite.

Un matin donc, après ma tournée, je montai chez lui. En tournant le coin de sa rue, je m'arrêtai à une blanchisserie dont j'avais eu la patronne à soigner. Naturellement, je connaissais toute la tribu d'ouvrières, courageuses fillettes, qui anémiaient leur jeunesse dans les vapeurs fades du linge et la chaleur écoeurante du poêle de fonte. Ce petit monde babillard, espiègle, mais franc du collier m'avait accueilli cordialement. J'avais le droit de faire un bout de causette et de payer quatre sous de marrons, de temps à autre. La semaine précédente, on m'avait prévenu que la fête de l'apprentie allait arriver.

En montant le faubourg du Temple, ce matin-là, j'avais donc fait emplette d'une magnifique bague marquise - rubis en verre et doublé -, dont un camelot avait bien voulu se dessaisir en ma faveur, pour la modique somme de quarante-neuf sous, "au lieu de vingt-sept francs cinquante " !

J'entrai donc chez les blanchisseuses, et j'offris la bague d'abord, puis, avec la permission de la patronne, le vin blanc. On m'assaillit de consultations pour de multiples bobos ; et, dans l'intervalle, j'appris des choses sur la femme du sergent de ville, le garçon de bureau de la mairie, le balayeur...

– Et puis, vous savez, m'sieu, votre ami m'sieu Andréas. il a un Chinois chez lui. Il est arrivé hier soir ; même qu'il m'a fait peur ; il est entré demander son chemin ; j'avais pas encore allumé ; il ne parle pas bien français, mais c'est un bel homme...

– C'est pas un Chinois, puisqu'il a pas de queue. - Mais si, il a la figure jaune. Et ainsi de suite.

Je m'échappai aussitôt que je pus ; et, pour ne pas tomber en intrus chez Andréas, j'allai déjeuner chez le marchand de vin. Puis, vers deux heures, je me présentai chez Andréas.

Son " Chinois " était un superbe Hindou enturbanné, barbu, droit comme une colonne, visiblement un haute-caste du Kourou. Après due présentation, il voulut bien laisser de côté un peu de son triple orgueil d'aryen, d'aristocrate et de prêtre ; et nous causâmes assez librement, à bâtons rompus. La culture anglaise, l'archéologie, la médecine, l'astrologie, l'épigraphie, l'agnosticisme, le monisme nous furent des prétextes à nous donner l'un de l'autre une excellente opinion. Par intervalles Andréas plaçait une remarque. Enfin l'Hindou se mit à faire l'éloge de la Science des sciences, du Radja Yoga. C'était d'ailleurs un plaisir de l'entendre ; il était disert plutôt qu'éloquent, mais avec une telle aisance, de telles trouvailles de mots, de si heureuses combinaisons d'idées, qu'on ne se serait jamais lassé, semblait-il, de suivre ses développements. Les faits, les théories, les tableaux s'enchaînaient, s'opposaient, se réunissaient, sans fin ; c'était une trame brillante, une composition touffue comme, sur les murs des temples, les frises sculptées enchevêtraient les guerriers. les monstres, les génies, les dieux, les bayadères, avec une telle luxuriance surabondante que le cerveau du visiteur s'engourdit dans une sorte de rêverie à périodes. du sein de laquelle tout paraît possible et facile, tous les mystères explicables, et toutes les utopies raisonnables.

Ainsi j'écoutais le brahmane, lorsque Andréas l'interrompit disant .

– Je me permettrai d'arrêter ici mon hôte, pour lui poser une question, puis une autre encore.

L'Oriental ayant acquiescé, Andréas continua

– Si ma mémoire est fidèle, vos livres commandent de ne jamais entreprendre aucune pratique de yoga avant d'avoir suivi avec succès deux systèmes d'entraînements moraux , sans quoi les exercices pratiques deviendraient pernicious et peut-être mortels à l'élève imprudent ?

– Ce que vous dites est juste, accorda le prêtre.

– Eh bien ! Voudriez-vous avoir l'obligeance de nous donner les détails de ces préparations ?

– Je ne vous apprendrai rien, monsieur, non plus qu'à votre honorable ami, en vous disant qu'il s'agit des dix observances et des dix purifications.

Voici les premières :

*Ahimsa*, qui est ne causer aucune douleur ni par la pensée, ni par la parole, ni par l'acte, à aucun être vivant.

*Satya*, qui est dire toujours la vérité par l'intelligence, par la parole et par les gestes.

*Asteya*, qui est l'indifférence à la possession de quoi que ce soit, par l'intelligence, par la pensée, par la parole ou par l'acte.

*Brahmacharya*, qui est la chasteté de corps, de paroles , et de pensées.

*Daya*, qui est l'exercice de la bonté envers toutes les créatures, même envers les démons.

*Aidjava*, qui est l'égalité. d'humeur dans l'accomplissement de tous les actes ordonnés, et dans l'abstention de tous les actes défendus.

*Kshama*, qui est la vertu de souffrir avec patience toutes choses plaisantes ou déplaisantes.

*Dhriti*, qui est la conservation de la fermeté inébranlable pendant le malheur comme dans le bonheur.

*Mithaara*, qui consiste à se nourrir sainement, d'un volume d'aliments égal au quart de la capacité stomacale.

Et enfin *Sancha*, qui est la purification du corps par les rites religieux, et la purification du coeur par la distinction de l'absolu et du relatif.

– Dites-moi aussi, je vous prie, demanda Andréas, les dix formules de la seconde série.

– Les voici, continua l'Hindou.

D'abord *Tapas*, la pénitence corporelle modérée.

*Santhosha*, qui consiste à se tenir pour satisfait de tout et à avoir pour tout de la reconnaissance envers Dieu.

*Astikeya*, qui est l'adoption de la doctrine védique sur le mérite ou le démérite.

*Dhana*, la charité faite aux personnes méritantes.

*Iswara-Pouja*, le culte dû au Seigneur, selon les rites.

*Siddhanta-Sravana*, la connaissance de la philosophie religieuse.

*Kriti*, avoir honte des fautes religieuses ou civiles que l'on a commises.

*Mathi*, suivre les prescriptions des livres sacrés avec foi et amour.

*Djapa*, réciter les prières quotidiennes.

Et enfin Vrata, s'abstenir des actes défendus par les règles du religieux.

– Ainsi donc, interrogea Andréas, c'est bien seulement quand un disciple est devenu incapable de manquer à aucune de ces ordonnances qu'il est apte aux travaux pratiques du Yoga ?

– Oui, monsieur, répondit Nagendra-Nath (c'était le nom de l'Oriental). Telle est la doctrine pure des anciens rishis mais les novateurs modernes l'oublient ou la mutilent.

– Je le sais, ô brahmane, dit Andréas ; pardonnez-moi de vous avoir fait donner tous ces détails ; ils étaient utiles à connaître pour notre ami, le docteur. Et il appuya sur le mot : notre. - Quant à moi, j'en ai déchiffré le texte vénérable dans ma jeunesse... Juste avant d'avoir atteint ma seizième année.. ; et cette lecture m'absorba complètement, vingt et un jours et vingt et une nuits.

Le regard du prêtre brasilla une seconde entre ses longues paupières meurtries ; mais ce fut avec le simple accent de la politesse mondaine qu'il demanda :

– Vous êtes donc venu dans ma patrie, monsieur ? Quels Etats y avez-vous visités ?

– Plusieurs, répondit doucement Andréas ; car je cherchais la pierre qui se trouve dans la tête du cerf.

Je dois dire ici que le peuple, dans l'Inde, attribue à cette pierre hypothétique une vertu souveraine contre la morsure des serpents ; et une fraternité occulte importante, donnant à cette croyance une acception symbolique, a fait son mot de passe de la phrase qu'Andréas venait de prononcer.

– En vérité ! répondit le brahmane, du même air de courtoisie indifférente ; j'ai chez moi une telle pierre ; j'ai aussi une flûte à sept trous pour charmer les cobras.

– Votre pays est riche en curiosités, dit Andréas. Et, s'étant levé pour prendre sa pipe, il resta debout en croissant sa jambe droite sur la gauche et il ajouta :

– Ainsi, un de vos compatriotes, un vieillard qui marchait en s'appuyant sur un bambou, m'a donné une vina (une lyre) dont les sons charment même les vipères grises. C'était, si je me souviens bien, dans le royaume d'Oudh, près de Roudrapoura.

Ici Nagendra parut perdre son impassibilité ; car cette réplique d'Andréas n'était autre que la phrase par laquelle les agents errants de l'Agartta se font connaître à leurs inférieurs. Toutefois, en raison de ma présence, le prêtre se contenta de se lever aussi en faisant un salut.

– Je vous prie, fit Andréas en reprenant sa chaise, restez assis. Revenons à nos entraînements. Je me permettrai quelques remarques, que vous comprendrez immédiatement, si vous voulez bien oublier quelques minutes qui vous êtes et quels furent vos instructeurs. Voici. D'abord, où est l'homme qui peut vivre, ici-bas, sans causer de douleur à aucune créature ? Cette allumette souffre quand je la fais flamber ; et elle souffrira quand je l'éteindrai. Et ma seule respiration sacrifie des milliers de petits êtres. Exprimer la vérité suppose qu'on la connaît. Si je connais la vérité, à quoi bon le Yoga ? Etre indifférent à tout, c'est de l'impolitesse envers Dieu tout ce qu'il nous donne est précieux, puisque ce n'est que par le meilleur usage de ses dons que nous lui rendons possibles, si j'ose dire, de nouvelles et plus généreuses munificences. Etre chaste ? Mais si mes parents l'avaient été, mon esprit heurterait

encore en vain aux portes de la terre et cette inaction forcée serait pour lui un supplice infernal. Etre bon pour toutes les créatures ? D'abord Un seul est bon ; ensuite, si je suis bon, c'est que j'ai atteint le but . dès lors, plus besoin de Yoga. L'humeur inaltérable ? Il faudrait pour cela avoir subi toutes les expériences ; l'initiation serait inutile ; personne ne mais peut être impassible devant une douleur s'il ne l'a déjà subie " autrefois > ; encore pétition de principes. Etre reconnaissant à Dieu de tout ce qu'il nous envoie, même des pires souffrances, l'homme libre seul est capable de cela, mais non point l'élève yogi. Quant aux observances rituelles, je vous les abandonne, puisque par le seul fait que vous naquîtes sur la terre bénie de Bharat, les Védas contiennent pour vous toute la vérité.

L'Hindou salua et dit :

– Vous me découvrez un horizon comme de la cime du Mérou.

Andréas continua

– Oui, vous, brahmane vénérable, vous avez votre route le jaune a la sienne, le musulman aussi, et le chrétien. Nous marchons par les artifices de la déesse Illusion. Gardons chacun notre voie. Vous revenez d'Amérique et de Londres. On vous a comblé d'honneurs, de décorations, de thés et de discours. Une fois rentré dans votre ermitage, quand vous aurez fait les sacrifices et payé au temple les amendes extraordinaires dont vous êtes passible pour avoir, vous, prêtre, quitté la terre sacrée et vécu chez les Mlecchas, puants mangeurs de vache, vous verrez si le dernier des chefs de police en complet kaki sur son cheval australien ne vous fera pas courir de haut en bas du pays, s'il en a le caprice, en vous appelant : nègre et idiot idolâtre. L'Anglo-Saxon parle de fraternité, mais il ne la pratique pas. Vous n'avez donc pas vu comment les Yankees " civilisés " se comportent avec les gentlemen de couleur? Vous vous êtes laissé ahurir, oui, ahurir, bien que personne n'ait pu s'en douter une minute, par les belles écouteuses de New-York. de Boston ou de Philadelphie, par les belles dîneuses du Carlton ; vous avez cru qu'elles comprenaient quelque chose à votre métaphysique 1 Vous êtes séparé des Occidentaux par un mur. Pardonnez-moi de vous dire ces choses si brusquement ; mais il faut que vous soyez averti.

Et comme l'Hindou, un peu froissé, jetait un regard vers moi.

– Mon ami ? dit Andréas, cela ne fait rien ; il s'appuie sur une béquille de mendiant.

– Oh ! dit Nagendra soulagé, je sais fort bien que la prudence la plus sage guide toutes vos actions -, je n'ai pas le moindre doute sur celle du gentleman.

Et il me fit un grand salut, et un autre à Andréas. Puis il commença un long discours en hindi. le n'y compris pas grand-chose. Les soirées suivantes, sur l'invitation expresse de notre hôte, je revins écouter de nouveaux entretiens. Lui et Nagendra parlaient français, anglais, " vernaculaires ". De temps à autre, je saisis un nom de mullah, ou de général russe, ou de chef musulman ; et j'appris de la sorte, entre ces deux hommes, beaucoup plus de choses qu'il n'est avouable d'en savoir sur le monde asiatique. Un voyage du tsar, une mission ethnographique japonaise, les apostolats lazariens, la construction d'un chemin de fer, un coup de bourse à la City, d'autres événements aussi anodins furent disséqués ; on m'en démontra les ressorts ; et je vérifiai une fois de plus le vieil adage hermétique :

"Tout est dans tout ". L'ésotérisme se rencontrait en des occurrences bien imprévues ; et que de sagesse chez ces hommes ! Quelle profondeur de vues, quelle

habileté ! Décidément, Andréas devait être en effet le héros de mon petit cahier noir. Il avait fait du chemin depuis, me disais-je ; il avait réussi ; il semblait parvenu aux derniers degrés de l'initiation.

Mes visites ultérieures me replongèrent dans mes perplexités.

## LE DOURACAPALAM

Ce n'étaient pas de nouveaux points d'interrogation qui me troublaient ; toujours les vieilles énigmes, toujours les vieilles antinomies. Je les redisais à Andréas avec une ténacité malade. Lui m'écoutait patiemment, et me racontait, en manière de réponse, quelqu'un des épisodes de sa vie mouvementée.

Or, en général, ses récits contenaient toujours un mot qui, ayant l'air d'être prononcé tout à fait au hasard, éclairait l'un des problèmes aux angles duquel se brisaient mes courtes logiques.

Voici l'une des plus complètes de ces histoires merveilleuses. C'est Andréas qui parle. Il me la conta en plusieurs visites.

– J'avais noué à Paris, avant de partir, des intelligences avec les correspondants de certains Hindous et tout avait été prévu pour que, là-bas, je trouve immédiatement à qui m'adresser.

Débarqué dans un petit port malabare, je devais me promener dans la ville, vêtu en prêtre sivaïte, avec une certaine amulette au poignet. J'avais à peine parcouru le quartier hindou qu'un homme de basse caste vint à moi et se fit reconnaître. Il m'emmena dans la campagne. Là, une carriole légère nous transporta jusqu'aux Ghattes, dont nous commençâmes l'ascension vers le soir. La difficulté du chemin ne me permit pas de jouir de la fraîcheur nocturne, ni de la sérénité du paysage. Les ronces, les cailloux, quelque crainte aussi des fauves et des vermines venimeuses absorbèrent toute mon attention. Un peu avant l'aurore, nous arrivâmes sur une sorte de plateau granitique, couvert d'une herbe dure et brûlée, et que bossuaient de loin en loin quelques tas de cailloux disposés en cercle. Mon guide se dirigea vers une masse rocheuse, qui ressemblait assez aux pierres levées de Cornouailles. A peine eus-je le temps de jeter un coup d'oeil sur le magnifique lever du soleil sur la mer à ma droite, que je dus m'engager en rampant sous une voûte que formaient ces pierres. Au bout, je trouvai une espèce de trou où je suivis mon guide ; puis un couloir en pente nous conduisit à une sorte d'oubliette où des reptiles se traînaient parmi des ossements blanchis. L'Hindou siffla pour écarter les serpents et, après quelques pas, nous débouchâmes dans un ravin étroit. La vue d'une bande de ciel bleu me fit plaisir, je l'avoue.

Nous rentrâmes dans un nouveau tunnel assez court. Et enfin nous fûmes à l'air libre avec, devant nous, le spectacle émouvant d'une ville en ruines. Les pandits affirment que le Dekkan contient beaucoup de cités mortes, détruites par les cataclysmes ou les guerres. J'appris plus tard que celle-ci fut comme isolée par un tremblement de terre qui, écartant les roches, creusa tout autour un cirque de falaises, dont les murailles lisses empêchaient toute tentative de descente. La position de cette cité, en contrebas du plateau que nous avons gravi, et la nature crayeuse du sol, emmagasinaient les eaux de pluie. C'est pourquoi ces ruines étaient revêtues d'une végétation luxuriante, où nichait un peuple de singes et d'oiseaux. C'était un paysage fantastique. De larges voies, aux dalles fendues par les siècles, étaient bordées de palais écroulés. Çà et là, quelques colonnes de marbre rose, de

petits étangs, autrefois des bains, retentissant du concert que la poussée des plantes démolissait lentement, des escaliers monumentaux. avec leurs longs degrés disjoints ; tout cela envahi de verdure et de fleurs, retentissant du concert des oiseaux et du jacassement des singes. Orchestre extraordinaire, aux ensembles étourdissants, aux silences majestueux et pleins de secrets. Partout de très grands arbres, dont les frondaisons magnifiques devaient empêcher le curieux, qui se serait aventuré en haut des falaises environnantes, de rien apercevoir au travers.

Mon guide se hâtait parmi les terrasses, les colonnades branlantes et les carrefours devenus des clairières. L'immense fronton sculpté d'une pagode se dressa tout à coup devant nous. Nous étions arrivés. Un brahme apparut, qui me salua en anglais. Il m'installa au balcon d'une galerie à l'ombre, fit apporter des fruits et des boissons fraîches et m'invita à prendre quelques heures de repos sur un lit de camp. Mais la surprise, l'attente des spectacles inconnus m'empêchèrent de dormir.

J'examinai le temple. La beauté de sa masse. la richesse des détails, la mesure des proportions en faisaient l'égal des plus fameux monuments de Bénarès et d'Ellora. Autant que mes souvenirs de lectures tantriques me permettaient de le conjecturer, cet édifice avait dû être bâti en l'honneur de Ganeça, le dieu éléphant. Il se composait d'une immense enceinte ou galerie circulaire, contenant cinq autres enceintes étagées et concentriques, semées de portails. La galerie centrale, la plus élevée, était remplie par le temple proprement dit. Je vis plus tard qu'il contenait trois autels, sous une voûte soutenue par des colonnes massives et très décorées. Chaque autel, constitué par une masse cubique de trois mètres de côté, servait de base à une pyramide tronquée à cinq faces, un peu plus haute. Le toit était une terrasse ellipsoïde, aux deux foyers de laquelle se dressait un quatrième et un cinquième autels. Le centre de cette terrasse, entre ces deux derniers autels, s'ouvrait sur la nef inférieure pour donner passage à une énorme statue du dieu, dont l'auréole dépassait tout l'assemblage.

L'ensemble des bas-reliefs et des frises représentait la légende de Mahadeva, telle à peu près que la décrit le Skanda-Pourana. La pierre était seule employée ; ni bois, ni métal.

Parama-Siva et ses vingt-cinq mourthis se voyaient sur le premier autel. Sur le second, Daksha, au milieu des Pradjapatis, faisait pénitence à Siva, puis engendrait ses fils : le premier mille, les Haryasouas ; le second mille, les Sabalassouas, qui gouvernent les essences subtiles de l'univers, ou Tattvas ; puis ses soixante filles, entre lesquelles resplendit Oumà, l'épouse de Siva. Et la longue théorie de toutes ces figures, mimant chacune le symbole d'une force cosmique particulière, se déroulait sur les quatre faces de l'autel, sur les cinq pans des colonnes de soutien, sur les cinq plans de la pyramide terminale.

Le troisième autel me montrait la chute de Daksha, et la transformation de sa fille Oumà en Parvâti, sur le mont Himavân, tandis que Siva, sous l'aspect de Dakshinamourti, essaie en vain d'initier les mounis à l'ombre du banian, puis recommence au sommet du Kailâça. Pendant cette initiation, les Asouras se répandent sur la terre et y commettent mille atrocités. Alors le Mahadeva émane Houmarâ, ou Subramanya, le guerrier spirituel.

A la terrasse supérieure, le quatrième autel retraçait les incidents de la naissance de l'autre fils de Siva, Ganeça le pacifique. Enfin le cinquième autel, selon

le mythe du Linga Pourana, représentait le quintuple Siva et ses vingt enfants. C'est Sadhodjyata, par qui la vie est résorbée, Vamàdeva, qui accomplit la loi et le rituel ; Tatpourousha, qui fixe les créatures dans la science suprême ; Aghora le terrible, qui enseigne le Yoga ; enfin Isanà, la forme de toutes les formes, synthétisant l'Union, la Raison, la Pénitence, le Savoir, l'Observance religieuse et les vingt-sept autres qualités de l'âme qui a conquis la délivrance.

Le long du péristyle extérieur rampaient les serpents de l'éternité, avec leurs sept têtes. Les gardiens symboliques des mystères se dressaient à intervalles réguliers. Les éléphants sacrés, porteurs du savoir occulte et portiers du temple, abaissaient vers le visiteur leurs trompes et leurs défenses de granit. Le soutènement disparaissait sous le chaos sculpté des formes démoniaques, confinées, selon les Livres, aux mondes inférieurs de l'Invisible. Derrière les buissons des cactus, des euphorbes et des figuiers épineux se devinaient, dans l'ombre, les faces lippues, les canines bestiales des vampires, des Pisatchas, des Katapoutanas et des Ulkamoukhas Pretas. Les colonnes supportaient de longs bas-reliefs où dansent les Gandharvah musiciens. Au nord étaient les images de Soma et d'Indra ; à l'est, celles des Yakshas, gardiens des trésors, présidés par Koubera et Yakshini, son épouse : à l'ouest, l'armée terrible des Rakhshasas commandée par Khadgha-Râvana, le dispensateur des victoires. Le sud formait l'entrée principale.

Le brahme qui m'avait accueilli, maigre et mince, long visage racé, beaux yeux circonspects de prélat romain vint me rejoindre sur le déclin du jour. Il m'exposa que tout ce vieux temple, transformé en laboratoire, était à ma disposition, et que tous ses hôtes, à cause de la haute personnalité qui m'avait introduit auprès d'eux, se considéraient comme mes serviteurs. Je remerciai selon les hyperboliques formules du savoir-vivre oriental. et nous commençâmes le tour du propriétaire.

" Il y a une attitude mentale dans laquelle je vous supplie de vous établir tout d'abord, me dit mon cicerone. C'est de ne pas vous presser, de considérer que vous avez beaucoup de temps devant vous, et que vous allez être mis en face de nouveautés complètes. L'impatience, la hâte même vous seraient donc des obstacles, et non pas des aides ". Je promis de faire tous mes efforts pour réaliser ce calme que je savais être le signe distinctif des sages dont j'allais être l'élève ; je demandai qu'on me fasse quelque crédit , et m'apprêtai à recevoir ma première leçon.

Ce temple appartenait au genre des laboratoires et à la classe des ateliers. Je n'y trouvai donc ni minéraux rares, ni essences précieuses, ni appareils de magie psychologique. Les savants qui y travaillent n'étudient que ce que les Européens appellent les forces physiques, et cela, au moyen d'instruments très sensibles. Ceux-ci doivent être isolés des courants magnétiques du sol et de l'atmosphère. On obtient cet isolement par des procédés de fabrication manuels. Jamais de machines ; les pièces métalliques, les fils, tout est martelé, forgé, laminé, embouti à la main, avec une patience incroyable. J'ai vu un de ces ouvriers tapoter sans arrêt une pièce de cuivre depuis le lever du soleil jusqu'au coucher avec un marteau d'horloger ; pendant la nuit, un autre le remplaçait ; et ce travail durait, m'a-t-on dit, depuis des mois.

je vous ferai grâce de la description de tous les appareils dont mon guide me démontra les mécanismes. Il en est un cependant, dont l'usage invraisemblable dépasse les plus extraordinaires imaginations des romans scientifiques.

En me promenant à travers ce musée de machines, Sankhyananda - tel

était le nom de mon guide - me fit remarquer une sorte de grande caisse cubique faite d'une substance jaune comme l'or et transparente comme le verre. " Ceci, me dit-il, est un Douracapalam, ce que vous pourriez traduire dans votre langue par télémobile. Nous nous servons de cela pour voyager dans les planètes de notre univers matériel ".

J'ouvris de grands yeux , mais mon interlocuteur continua : " Vous voyez ici une application du système des Tattvas, dont vos philosophes monistes ont redécouvert une partie dans la théorie de la quatrième dimension. Voici la chaîne de raisonnements dont nous nous sommes servis ".

De toute la minutieuse physique sankhya que j'entendis alors exposer je ne vous résumerai que l'indispensable. Voici.

" Il y a une substance universelle unique dont tous les objets ne sont que des formes. Ces formes, nous les percevons par les cinq sens seulement ; donc elles peuvent être classées sous le titre du sens qui les enregistre. Chaque sens est sensible à tel mode du mouvement atomique ; ouïe, vue, tact, goût, odorat appartiennent respectivement à des vibrations de l'éther, de la lumière, de l'air, de l'eau ou de la terre, qui sont autant de mouvements des atomes ; l'éther. mouvement en tous sens , la lumière : rayonnements rectilignes ; l'air : tourbillons ; l'eau : mouvement équilibrant ; la terre : mouvement d'arrêt.

" En outre, chacun de ces éléments possède, en sous-oeuvre, les qualités des autres -, l'éther, en outre du son. contient une couleur, une forme, une saveur, une odeur. Vous voyez vous-même les autres applications.

" Enfin, chacune de ces formes cinétiques se trouve représentée dans le mental humain, Tout peut donc se répondre, sous certaines conditions ".

Mais c'est surtout le fluide acoustique dont Sankhyananda me décrivit les propriétés.

Le son, dit-il, entre autres qualités, possède la mobilité, la fluidité, le moelleux. Nous nommons ceci Sneha. En outre, nous savions bien avant vos physiciens qu'il dégage du calorique. Enfin, il incite au mouvement par un pouvoir d'impulsion que nous nommons Pranamitva. Les instruments de musique à cordes, les mélodies rythmées, le fracas du tonnerre démontrent l'existence de ces diverses propriétés. En résumé, la forme de la substance universelle que nous nommons l'Akàsa possède, comme qualité spécifique, le son et, comme qualités génériques, la forme, le mouvement, la chaleur.

" De longues et nombreuses expériences nous ont appris que telles classes de sons contiennent les formes les plus parfaites, d'autres sont plus riches en calorique, d'autres dégagent un plus fort mouvement. Nous savons distinguer ces classes, produire ces sons, et même en augmenter l'intensité, par diverses recettes psycho-physiologiques. Ainsi, par exemple, un fakir peut s'élever en l'air et demeurer suspendu un certain temps par l'emploi d'un certain son sous une certaine tension nerveuse ; en d'autres termes, de la force nerveuse peut agir sur de la matière par le moyen du son. Voilà un point acquis.

" En voici un autre :

" Le concept de l'espace est un des plus difficiles à fixer. Vous autres Européens, vous ne concevez que l'espace physique. Vous le nommez espace réel.

Pour nous, il est l'illusoire ; tandis que notre espace réel est celui que quelques-uns de vos géomètres et de vos mathématiciens ont appelé l'hyperespace. L'espace physique est fini puisque, s'il était infini, un nombre infini seul pourrait le mesurer ; or, il ne peut y avoir de nombre infini concret. La tradition est d'accord sur ce point avec le raisonnement, et l'expérience vous le démontrera, je l'espère.

" Si l'espace est fini, il a une forme et cette forme est sphérique, parce qu'il n'y a pas de raison qu'il s'étende dans un sens plutôt que dans un autre. L'espace est le lieu de toutes les créatures et les souvenirs vous reviennent certainement des personnages cosmogoniques qui le symbolisent.

Ces habitants sont soumis à la loi inéluctable de la transformation. Voilà des vérités élémentaires. Elles vont suffire à dégager le principe de la télémobile.

" Cette machine doit pouvoir se transporter sur tous les plans de l'espace et y subsister. Il lui faut donc l'inaltérabilité de sa matière, et une force motrice indépendante des forces physico-chimiques et fluidiques, c'est-à-dire d'essence supérieure. Il est entendu que nous ne sortons pas de l'univers visible.

" Ces conditions semblent irréalisables ; et cependant on les a réalisées. Voici comment. Les chimistes de nos cryptes peuvent fabriquer des métaux inattaquables à tous les agents physiques ; mais, pour obtenir des métaux inattaquables aux forces d'une autre planète, il faudrait connaître ce monde que l'on cherche justement à explorer.

" Comment sortir de ce cercle vicieux ?

" Nos observations du firmament, au point de vue mécanique, mathématique et biologique - ce qu'on pourrait appeler l'astronomie et l'astrologie, se trouvent conservées depuis plus de deux cents siècles. Aujourd'hui encore, chaque nuit, des fiches sont dressées. On les centralise, on les classe. on les synthétise. Et nous établissons ainsi pour chaque corps céleste un tableau hypothétique de toutes ses propriétés physiques, chimiques et naturelles. Ce ne sont que des probabilités que nous dégageons ainsi, mais le calcul démontre que les chances d'erreur sont infimes.

" Si donc un observateur se transportait en télémobile au plus près de la planète la plus voisine, il pourrait rectifier le tableau dressé pour cette planète. Ensuite nos chimistes et nos ingénieurs pourraient inventer une seconde machine, pour l'examen de la planète suivante.

" L'antique et vénérable Magie qui, chaque siècle, se manifeste sous des formes de circonstance, n'est pas un tissu de divagations ; c'est une science exacte et positive. Les vrais magiciens ne sont pas des demi-savants exaltés, mais des ingénieurs, des physiciens, des chimistes de l'Invisible. Les naïfs qui s'hypnotisent sur des pentacles ou des mantrams pour obtenir un pouvoir ne savent pas que ces dessins sont les schémas d'une cinématique inconnue, dont les domaines sont les mystérieux espaces à quatre ; cinq, six et sept dimensions. Imaginer cela semblerait déjà une pure folie à vos philosophes. Il existe cependant des entités actives, dans ces espaces ; des intelligences y pensent, des organismes corporels y travaillent, y fabriquent des machines. y enfantent des oeuvres d'art. Les pentacles, ce sont les lignes de forces de ces machines, les charpentes de ces statues invisibles, de ces symphonies inaudibles, de toutes ces créations inconnaissables. fécondatrices cependant des coeurs nobles et des esprits profondément humains.

" Que vous considérez, avec Descartes, toute matière comme étendue, et

toute étendue comme matière, c'est-à-dire l'espace plein,

" Oui, l'étendue est substantielle ; oui, les forces simples qui la fécondent existent indépendamment.

" S'emparer de l'une et des autres, tel est le double problème que notre télémobile prétend \* résoudre.

" Nous possédons déjà l'énergie acoustique spéciale dont je vous ai parlé en commençant. Cherchons-lui un point d'appui, un centre de fixation, enfin un appareil de direction.

" Or, les éléments simples de la matière, les atomes, ne peuvent agir les uns sur les autres, puisqu'ils ne se touchent pas ; sinon, à cause de leur infinie petitesse, ils se toucheraient par toute leur surface, et la matière, étant un bloc plein, resterait immobile. Il faut donc les supposer baignant dans un milieu plus fluide, constitué par d'autres atomes bien plus petits, animés de vitesses vertigineuses, choquant sans cesse les atomes d'éther, et leur imprimant ainsi des mouvements vibratoires. Cette hypothèse s'appuie sur le calcul différentiel. Nous l'avons vérifiée par de nombreuses expériences faites au moyen d'appareils d'optique bien plus puissants que vos microscopes, et dont les miroirs magiques des légendes populaires sont une ébauche.

" Comment la matière s'organise-t-elle ? La réponse à cette question va peut-être nous fournir la donnée qui nous manque.

" On a établi les volumes atomiques des soi-disant corps simples. Malgré l'incertitude de ces calculs, il reste acquis que les volumes atomiques des corps d'une même famille sont en rapports simples. Inutile de vous rappeler Dumas et Wurtz. Qu'un heureux hasard donc mette entre les mains du chimiste un agent capable de modifier les positions des atomes dans un corps, il deviendra possible de transmuier le chlore en iode, ou le carbone en rubidium.

" Or, cet agent existe ; nos sages le connaissent ; nos livres le nomment. C'est le Vyoma-Panchaka- Akasa.

Le MandalaBrahmana entre autres décrit ses cinq formes. La quatrième, le Sourya Akasa, se caractérise par une propriété spéciale de condensation. Et nous avons trouvé un corps qui peut recevoir une charge considérable de ces molécules spiritueuses, auxquelles toutes les formes matérielles à trois dimensions restent perméables. Notre accumulateur a l'aspect d'un bloc - un gros in-quarto - composé de cinq ou six cents minces feuilles de cristal. Vous savez que le cristal, en style d'alchimiste, est un ciel de Saturne. Ces feuilles sont découpées suivant une forme qui rappelle les surfaces catacaustiques. Quand il s'agit de charger l'appareil, un de nos sannyâsis s'entraîne pour atteindre une certaine tension nerveuse. Alors il s'enferme pour répéter sur le livre de cristal un certain mantram, une centaine de milliers de fois environ. Il faut que, des laboratoires situés à la surface du sol, on puisse entendre la vibration harmonique des lamelles de cristal, tenues par l'opérateur dans sa crypte située à une vingtaine de mètres sous terre.

" Tel est, essentiellement, le moteur de notre télémobile. Il faut à cette machine un cadre, un abri contre les changements de température, les orages électriques, les incursions de visiteurs imprévus, toutes sortes d'incidents possibles au cours d'une traversée interplanétaire et dont le moindre serait mortel au conducteur de l'appareil.

" Reprenons, pour parler un langage occidental, les théories de la

pangéométrie. Que l'on adopte le système d'Euclide ou celui de Bolyai, la géométrie de la sphère reste la même ; tandis que, dans la géométrie hyperbolique, la circonférence, à mesure que son rayon grandit, tend, non plus vers la ligne droite, mais vers une ligne courbe, distincte de la droite tout en lui restant tangente ; c'est l'horicycle. Cette courbe fantastique, parallèle à une droite, engendre des surfaces et des volumes qui se développent naturellement à l'intérieur des surfaces et des volumes euclidiens. C'est cela que nous sommes parvenus à réaliser à l'intérieur d'un corps matériel physique.

" Ce corps, inattaquable à tous les agents mécaniques et à tous les réactifs physiques connus, est un métal précieux que nous transmuons par de nombreux battages et des trempes spéciales. A l'état d'or, il ne condense que l'éther lumineux, le Taijas ; tandis que maintenant ce coffre cubique que voici est rempli, si l'on peut s'exprimer de la sorte en parlant d'une substance impondérable, de Sourya Akasa.

" Ne touchez pas, dit le brahme, comme j'avais la main vers la caisse brillante ; vous seriez fort incommodé du contact. Pour utiliser sans danger cet appareil, il faut avoir suivi un entraînement tel que l'organisme puisse subir d'énormes tensions électriques. C'est un yoga spécial. Nous n'avons pas, pour le moment, de sujet préparé dans notre temple : et d'ailleurs, en cette saison, l'état fluide de la contrée est défavorable. Mais, si vous nous rester quelque temps, vous pourrez voir l'expérience ".

- Tels sont, reprit Andréas après une pause. les premiers renseignements que me donna mon guide. Voici les complémentaires que je recueillis peu à peu et que je rassemblerai, au hasard de mes souvenirs.

Le problème, en somme, consiste à trouver un accumulateur capable d'absorber la force sonique, le fluide acoustique, si vous voulez, et le fluide nerveux au moyen duquel J'être

humain perçoit des sensations et conçoit des idées. La matière première de cet appareil est un métal extrait de certaines alumines, avec des soins infinis. La caisse transparente dont je vous ai parlé porte en son centre ce petit appareil qui ressemble à un livre de cristal. Pour le charger, sept prêtres se soumettent d'abord pendant quarante jours à un rigoureux entraînement. Ils ne font qu'un repas quotidien : avoine, cervelles de certains animaux, et poissons très électriques. Ils vivent dans une cellule dont les murs sont peints en mauve et ornés des schémas de la force à capter. Ils ont quatre heures de repos sur vingt-quatre, coupant quatre périodes de cinq heures, choisies de façon que le milieu de chacune de ces périodes coïncide avec le lever du soleil, son midi, son coucher et la minuit. Ils doivent, par la répétition du mantram de la force sonique et la concentration du mental sur les propriétés connues de cette force, arriver à la voir, à la toucher, la déguster, la sentir et l'entendre. Ces entraînements n'ont lieu qu'à des périodes fixées par les astrologues au moyen d'une étude minutieuse des variations magnéto-telluriques. L'emplacement du local est choisi sur une carte de ces courants.

L'entraînement dure quarante jours. Il y a ensuite trois jours de sommeil continu, imposés aux opérateurs. Puis, pendant sept jours, six d'entre eux chargent la machine par l'imposition des mains, sans se reposer, sans manger, sans dormir. Je fus mis en leur présence le soir du septième jour. Leur aspect était fantastique. Vivant dans l'obscurité depuis sept semaines, car la lumière solaire contient des

rayons impropres à l'expérience projetée, la peau de ces hommes avait pris la couleur du vieil ivoire ; leurs yeux creux brillaient d'un éclat fixe sous les paupières bistrées ; ils mesuraient tous leurs mouvements pour économiser leurs forces. On les descendit dans la cellule où reposait la télémobile à une vingtaine de mètres sous terre, et on les plaça en des points fixés d'avance sur des peaux de lynx. Représentez-vous le silence absolu de cette cave, son atmosphère étrange, l'allure fantomatique des personnages. Je me figure y être encore, docteur ; c'était la première fois que je voyais un pareil spectacle. - Et Andréas se mit à mimer la scène en allant et venant pour m'en situer les acteurs.

Voici le septième opérateur, continua-t-il. Il entre dans la caisse transparente dont on lute les douze arêtes au moyen d'un mastic spécial. Il se place en diagonale, ses jambes repliées et les mains jointes, selon un certain asana. Derrière lui se trouve l'accumulateur ; à hauteur des yeux un disque d'or bruni, sous ses coudes deux manettes en cristal communiquant par deux tiges d'argent avec l'accumulateur. Il est assis sur un siège creux, rempli d'un charbon en poudre fait avec le bois d'une espèce de laurier. Il reste immobile, la respiration suspendue, les prunelles déjà révoltées, en dharana. Tout cela s'effectue en silence sous la lueur d'une mèche trempée dans de l'huile de camélia. Accroupi dans un réduit extérieur, j'observe tout par une épaisse glace violette ; les courants intenses qui la traversent rendent le séjour de la cellule dangereux si on n'a pas suivi l'entraînement.

L'opérateur pèse sur les manettes, deux ou trois fois. Un sifflement perçant me vrille les oreilles, suivi d'une rumeur énorme de mer démontée. Et la caisse disparaît soudain de mon regard... Je fus tellement surpris que je crus avoir été hypnotisé. Cependant je voyais toujours les six aides immobiles, j'entendais mon maître me parler, je n'avais pas de fièvre. Je venais donc d'assister à une désintégration, et de la sorte la plus extraordinaire. Mon maître m'expliqua que l'appareil avait été si fortement saturé de fluide sonore, ainsi que le corps de l'opérateur, que leur double restait dans la cellule, visible pour un clairvoyant, et fixé par une figure géométrique - ce que les magistes occidentaux nomment un pentacle - dessiné sur le sol de la cellule.

Une semaine plus tard, Sankhyananda me fit redescendre dans le réduit d'observation. Les six aides étaient toujours là, comme autant de statues. J'attendis une heure. Une fluorescence traversa la pénombre ; les aides étendirent leurs mains vers le schéma. Une vapeur flotta dans l'air, et, silencieusement, d'un coup, la caisse translucide fut, avec l'opérateur, dans la même position qu'au départ. On le sortit, rigide comme une momie, on le transporta rapidement dans une pièce voisine où un bain chaud était préparé ; frictions, massages, onctions, soins minutieux lui furent prodigués. Puis on le remonta à l'air, on lui fit prendre quelques aliments, et il se mit à faire son rapport au chef de la communauté, en se promenant de l'allure la plus tranquille, comme s'il n'était pas le héros d'une incroyable odyssee.

## L'Evocation brahmanique

- Voyez-vous, docteur, me disait Andréas, une de mes visites suivantes, nous autres Européens, nous n'avons pas encore fini d'épeler l'alphabet de la Science. Les Orientaux non plus, ajouta-t-il en souriant ; quoiqu'ils aient l'air d'en connaître beaucoup plus long que nous ; mais c'est qu'ils épèlent un autre alphabet.

– Un autre alphabet ? interrompis-je, un peu scandalisé, car je croyais aux dogmes ésotériques : la Science une, la Religion une, la Puissance une. - Il y a donc plusieurs "Savoirs".

– Bien sûr, docteur. Moi, par exemple, qui ne suis pas bien grand clerc, je connais une douzaine de systèmes de chimies, encore plus de physiques ; et des physiologies, donc ! et Andréas continuait de sourire. Puis, en manière de consolation :

– Tenez, voici une autre histoire : Les brahmanes enseignent que les forces cosmiques sont organisées, formant chacune un règne, analogue aux règnes qu'étudie l'histoire naturelle. Ils croient que le magnétisme est un monde ; l'électricité un autre monde, et ainsi de suite. Comment vérifier cette hypothèse? Comment percevoir, analyser, utiliser ces univers inconnus ? En inventant des appareils sensibles ? En éduquant notre système nerveux? Des matérialistes auraient choisi la première méthode ; des mystiques auraient employé la seconde. Mes maîtres utilisèrent l'une et l'autre, parce qu'ils tendent toujours à résoudre les antinomies.

Prenons un des magnétismes terrestres, que nous désignerons par la lettre C. Les brahmanes ont défini quelques-unes de ses propriétés ; Puis ils ont recherché celles des forces psychiques humaines qui présentent les mêmes caractères. Et comme, disent-ils, tout se correspond, ils ont supposé qu'en déclenchant celles-ci, celles-là se manifesteraient automatiquement. Les variations du magnétisme C sont, paraît-il, en rapport avec certaines taches solaires ; et, dans l'organisme humain, son foyer d'émission est, disent-ils, l'ombilic.

Vous savez que certaines somnambules prétendent voir par le plexus solaire ou par le front. On connaît en Orient, l'art de transporter les sens physiques sur n'importe quel point du corps ; c'est un Yoga ; on a donc établi un entraînement qui permet de sentir et de penser par le plexus ombilical.

Il ne s'agissait plus, dès lors, que de prendre un sujet préparé, de choisir l'heure et le lieu où passeraient de forts courants C ; l'expérimentateur, emporté dans cette vague fluide, en pleine conscience, ferait ses observations et, grâce à un « support » fixe, reviendrait reprendre pied, au moment prévu du reflux, sur le plan physique. Ainsi ferait un plongeur non retenu par la nécessité de reprendre haleine.

Voilà le très court sommaire des explications qui me furent données. Je demandai aussitôt de participer à une telle expérience. On me répondit évasivement ; il fallait attendre ; rien n'était décidé ; et puis l'entreprise était délicate ; on risquait sa santé, son équilibre cérébral. Je répliquai diplomatiquement que mes maîtres jugeraient de moi bien mieux que moi-même ; et nous parûmes, de part et d'autre, oublier ce projet.

Quelques semaines plus tard, Sankhyananda parla de secousses sismiques prochaines, de courants C, de noeuds passant par notre temple ; Je compris à demi-

mot ; je renouvelai ma demande ; et je fus accepté parmi les cinq opérateurs.

L'eau coulant dans la rigole qu'on lui creuse est l'image exacte du procédé qu'on voulait employer. Ce magnétisme C se précipite toujours vers les points de moindre tension ; il cherche l'équilibre, mais il le cherche avec fracas sans doute, pensais-je ; puisqu'on le nomme aussi : la Tempête des Régions Souterraines.

Il y eut des semaines d'entraînement sévère : nourriture, sommeil, attitudes, respirations, incantations, tout était prévu avec une minutie tyrannique. Je ne sais ce que ces travaux ajoutent à l'être humain ; mais ils lui procurent pour un temps une délicieuse allégresse physique et mentale ; on redevient jeune, les sens actifs, la pensée lucide, l'entendement clair comme un lac tranquille. La sérénité de la Nature vous pénètre ; on se trouve dégagé des appréhensions et des soucis. Les jours passent dans une joie paisible.

Notre expérience eut lieu juste avant le coucher du soleil. On avait choisi, aux alentours, Un petit cirque de rochers ; on en avait nettoyé le sol, sur lequel on avait tracé, avec des poudres de couleur, les figures et les caractères qui signifient ,les propriétés de la Tempête-Souterraine. Les objets, les parfums, les vêtements, l'orientation furent fixés selon les correspondances reconnues entre cette force à l'étude et les divers minéraux et végétaux, les odeurs, les espaces, les formes, les sons. Vous connaissez la théorie des signatures, n'est-ce pas ?

J'avais ordre de ne pas bouger de ma place, sous aucun prétexte, même si la terre s'entr'ouvrait. Tous installés, dans l'attitude voulue, on nous fit prendre un certain état physico-psychique de Dhyàna dans lequel se maintient la conscience Vigile. Je voyais mes compagnons ; le chef, nu, debout devant nous, murmurait ses mantrams, des baguettes odorantes à la main ; des algues brûlaient avec des gommes nauséabondes. Soudain, j'eus la sensation de descendre dans un très vieux palais, au fond d'un grand puits de mine. L'architecture de cet édifice, les êtres qui l'habitaient faisaient tache sur le paysage, comme, dans les photographies spirites, on voit le fantôme estomper les contours des objets matériels. Peu à peu, l'air semblait devenir plus sec ; et, quoique l'insupportable odeur de l'assa-foetida ne me parvînt plus, parce que, dans l'état où je me trouvais, la respiration n'a plus lieu que toutes les demi-heures, un autre arôme m'envahissait les narines et la gorge. Lourd, gras, amer, avec des traînées aigres, cet horrible parfum s'accompagna tout à coup du bruit énorme d'un tonnerre, dans le centre duquel nous nous serions trouvés. Mes os tremblaient sous ces vibrations profondes ; je souffrais le cauchemar d'une chute sans fin. Mes muscles se contractaient malgré moi ; mon corps avait peur et voulait fuir. Mais je savais que ce serait la mort pour mes compagnons et pour moi. On ne s'expose pas impunément aux rayons nus des forces secrètes.

Ajoutez à ces angoisses celle d'ignorer quoi faire, la crainte de ne pas voir un signe possible du maître, l'anxiété de tenir jusqu'au bout. Je passai là un temps fort désagréable et qui me parut très long.

Or, au milieu de mes efforts, je vis soudain au centre de notre cercle, un peu au-dessus de nos têtes, deux yeux qui nous regardaient avec de la curiosité, de la ruse, de la puissance. Un visage se dessina, encadré de cheveux aux boucles flottantes ; puis un corps se forma, debout sur une seule jambe, l'autre repliée. Le tout orné d'étoffes somptueuses, de bijoux étincelants. Mais aux épaules s'attachaient des bras nombreux, une vingtaine peut-être, tout gesticulants ; les mains aux doigts agiles

semblaient dire des choses, comme font les sourds-muets. Deux d'entr'elles, sur la poitrine, faisaient sans cesse le geste qui allume le feu magique d'En-Bas. Par intervalles, des éclairs se dispersaient çà et là. Et cette forme fantastique, gigantesque, modelée en noir sur noir, rayonnait de la terreur. Elle donnait l'idée d'une énorme machine, vivante, intelligente, obéissante sans doute, mais comme un monstre antédiluvien à peine dompté. Un froid intense nous annihilait ; le grondement continu et pénétrant nous transperçait jusqu'aux moelles. J'aperçus, en un clin d'oeil, le corps du maître ruisselant de sueur. Les feuilles sur lesquelles nous étions accroupis devinrent jaunes et recroquevillées. A ce signe nous connûmes que la présence avait fini de parler. Tout le fantôme disparut bientôt, en effet, dans la clarté de la lune déjà haute. Nous nous levâmes péniblement. Il y avait six heures que nous étions là, aux prises avec la plus terrible des paniques, celles des hostiles invisibles.

Je dormis tout le jour, et toute la nuit suivante ; notre système nerveux ne possède pas la souplesse ni la plasticité de celui des Hindous.

Au réveil, pendant la méditation du matin, je m'aperçus avoir fait un grand pas. Je vis que les forces se dévoilent progressivement, à la mesure de l'oeil qui les contemple. Elles paraissent d'abord être des hasards aveugles ; ensuite, on leur découvre une certaine logique, et on les dénomme en conséquence : fluides, courants, vibrations, lois ; enfin, on s'aperçoit qu'elles sont les oeuvres de ces créatures que le polythéisme saluait du titre d'Immortels.

Mais surtout, surtout, je commençai à me douter que je ne savais rien. Puissé-je seulement un jour sentir la Vie ! Ah ! je souhaitais cela de toute mon âme ! Mais j'ignorais totalement alors que, pour la réalisation de ce vœu, l'aide la plus effective me viendrait d'une femme.

Et Andréas, en disant ces choses, attachait sur Stella un grave regard de tendresse ineffable.

## RÉCONFORTS

Un dimanche, quand j'arrivai chez lui, Andréas était absent. Je dus l'attendre plusieurs heures. Stella, pour me faire patienter, me montra tout le fond et l'arrière-fond de la boutique : des cartonniers de gravures, des meubles à tiroirs remplis de bibelots, des vitrines bondées d'objets rares. Elle me déplia ses dentelles au point de France, de Gênes ou d'Honiton. Puis des turquoises

verdies macérant avec des morceaux de racine de frêne ; dans des sébiles, des opales gercées, des perles ternies, attendant aussi une médication ; la carcasse d'un crowth irlandais, reconstitué sur de vieilles miniatures, séchant au soleil, et mille autres curiosités.

– Vous n'imaginez pas, disait Stella, comme Andréas est patient, soigneux et même méticuleux. Ainsi la caisse de cette viole, il l'a prise dans une bille de vieux poirier, qu'il avait auparavant soumise pendant des mois à l'action du soleil au moyen d'un système de lentilles ; pour la vernir, il a préparé une résine de pin maritime, et, je me souviens, il en a bien étendu sur ce crowth une vingtaine de couches. Voilà un chaudron, acheté au Trône ; il va en faire un vase tibétain. Ces morceaux d'ivoire baignent depuis des mois dans ces flacons, pour y prendre de la couleur.

En plus de l'atelier de réparations, il y avait dans ce magasin les éléments d'un vrai musée : boiseries flamandes du XVI<sup>e</sup> siècle, vieux théorbes, calumets de Peaux-Rouges, serrures à secrets, compotiers persans en pâte tendre avec le cyprès de Zoroastre, une théière japonaise en terre gris-jaune semée de mica, d'un prix inestimable ; quelques porcelaines de Chine, dont une entre autres de la famille verte avec des caractères bénéfiques en ta-tchouang ; pierres sonores, gongs ciselés, monnaies rares, bagues à la Marat, à la Rocambole, en fer, avec une pierre de la Bastille dans le chaton ; des affiches officielles, des eaux-fortes, des portraits au physionotrace, des tapisseries roulées, des poignards tibétains à écarter les ombres, des masques toungouses, que sais-je encore ?

– Et tous ces bibelots ont leur histoire, disait Stella. Il vous en racontera quelques-unes, sans doute, un de ces jours. Tenez, le voici, justement.

Andréas rentrait, en effet, affable et bonhomme. Il me demanda la permission de travailler tout en causant, et se mit en devoir de terminer à l'écouenne le raccommodage d'une aiguière d'étain.

Comme je lui racontais quelle mauvaise semaine je venais de passer : fatigues, échecs, rancoeurs, impatiences, dégoûts, paresse :

-Vous en verrez bien d'autres, me dit-il, en guise de consolation.

Stella nous offrit du thé, du thé en briques, provenance directe de la Chine, qu'on

appelle au Tibet Kiapa Ka Kig, m'apprit Andréas. C'était délicieux d'ailleurs. Tout en limant, mon hôte écoutait mes doléances, avec une patience débonnaire. Et je m'émerveillais de ce personnage si simple, si sobre, si vivant, si juste d'allures : affectueux sans camaraderie, patriarcal sans pose, humain, en un mot ; tel un très sage vieillard, qui m'aurait aimé, moi, entre tous ses enfants ; bien que, je le savais, quiconque l'approchait à coeur ouvert devait ressentir la même certitude d'être le Benjamin de son coeur. Peut-être, pensais-je, existe-t-il un état inconnu de l'Amour? Mes impressions du moment dépassaient en fraîcheur, en claire allégresse, en viridité, toutes les joies les plus pures que

j'eusse connues jusqu'alors. Je me sentais calme, certain, reposant à l'ombre d'une affection sereine et stable.

Andréas s'était mis à me tutoyer. Je ne m'en étonnais point ; auprès de lui, ce jour-là, tout me semblait naturel et clair.

— Reprends possession de toi-même, me disait-il ; reprends haleine ; retrouve ton calme. Celui que tu aimes, l'Etre idéal qui, bien qu'encore extérieur à toi, devient cependant ton hôte, par intervalles, ce héros de l'éternité, des ennemis l'entourent, c'est vrai, et des brouillards te le cachent ; mais sa victoire est certaine, et son influence sur toi reste entière. Crois-tu qu'il ne prévoyait pas les fondrières dans le chemin où il t'a invité à le suivre? Rien n'arrive à l'homme que par son propre vouloir. Ce que toi, tu peux faire, il est inutile et nuisible qu'un autre l'entreprenne à ta place.

Regarde le mauvais écolier ; il n'a pas appris sa leçon de la veille ; pour écrire son thème, il offre des billes à son voisin plus studieux. Quand il aura copié, saura-t-il sa leçon? Il aura perdu son temps et menti et, aux examens de fin d'année, son ignorance et sa paresse éclateront. Ainsi, ne refuse pas la besogne qui se présente ; n'imites pas le cancre ; tu reculerais sous prétexte d'avancer.

Cette hâte d'ailleurs, alternant avec du découragement, répercuterait en toi le trouble de notre époque. La vie bouillonne, les désirs s'exaspèrent, les forces se crispent et puis défaillent. Si tu pouvais voir les esprits de tes contemporains, sur mille tu n'en trouverais peut-être pas cinq, peut-être pas deux qui cherchent la vraie Lumière avec des mobiles purs.

Tu sais que les traités de magie promettent le pouvoir sur les invisibles et sur les hommes ; cette promesse est sous-entendue dans les leçons des magnétiseurs. Ne se trouve-t-il pas, au sein de notre civilisation positiviste et utilitariste, des sociétés qui propagent ces doctrines absurdes de l'influence de la volonté sur toutes les choses « sérieuses » de la vie : sur la richesse, la réussite, et autres billevesées. Tu sens bien que de tels apôtres sont ou des dupes niaises ou de cyniques loups-cerviers ; ils jouissent cependant d'un certain succès.

Ces savants proclament que l'univers matériel est parfaitement organisé, que tout s'y passe selon la justice, puisque, disent-ils, tout y est soumis aux lois de la causalité et

de la conservation des énergies. D'accord. Mais ils voudraient que l'univers moral soit dans l'anarchie, et l'univers invisible dans le chaos ; quelle inconséquence !

Ils ne peuvent pas nier que la justice agisse sur tous les plans ; pourquoi incitent-ils l'homme à se révolter contre son destin, au lieu de lui apprendre à l'utiliser? Pourquoi veulent-ils que le débiteur spirituel ne paie pas ses dettes? Pourquoi enseignent-ils à attaquer et à détrousser dans l'ombre?

Voici un naïf auquel ils persuadent qu'au moyen de quelques entraînements, il pourra suggestionner un adversaire, charmer un acheteur, séduire un indifférent. De quel droit apprennent-ils à commettre ce double crime : léser par une manoeuvre ténébreuse, et faire servir à l'égoïsme matériel des forces créées pour le travail de l'esprit?

Comment ces gens-là ne voient-ils pas qu'ils fomentent l'envie, la discorde et la haine? Ils attisent d'autant plus, dans le coeur humain et dans le monde, ce feu infernal, qu'ils agissent par un souffle de l'Invisible indûment capté. Sont-ce pas des aveugles poussant d'autres aveugles à un précipice?

La terre corrompt de la sorte presque toujours les clartés qu'elle reçoit. Je me souviens qu'en Russie, sous le tsar Alexandre 1er, un ami fut envoyé dans un district et y jeta les bases d'une petite société d'Enfants du Ciel. Quelques paysans commencèrent le travail ; ils réalisèrent entre eux la fraternité. Les persécutions survinrent vite. Un homme de bien les défendit auprès du gouvernement ; après mille démarches, il réussit à obtenir pour ces pauvres gens de vivre sans tracasseries administratives. Cet homme se nommait Lopoukhine. Mais ce que l'État césarien n'avait pu faire, l'Esprit de ténèbres le fit. Les enfants de ces travailleurs écoutèrent de faux sages ; et aujourd'hui, les Doukhobors - car c'est d'eux que je parle -, pervertis par les livres d'un écrivain qui jouit d'une

réputation universelle, sont arrivés à la révolte, à l'aliénation mentale, à la haine du travail, aux pires folies. De même, lorsque l'homme, sur la scène universelle, eut compris qu'il portait en soi les germes des pouvoirs occultes, il n'eut rien de plus pressé que de les faire croître par n'importe quels moyens, les pervertissant en hypnotisme, en suggestions, en statuvolence, en magie. Ceux donc qui ont compris l'enseignement de Dieu, qu'ils acceptent la pauvreté volontaire, du corps, de l'esprit et même de l'intelligence. Les curiosités que tu sacrifieras maintenant, mon docteur, je t'atteste qu'elles te seront un jour payées au centuple.

Ainsi parla Andréas. Ces graves enseignements ranimèrent mon courage. J'entrevis de plus clairs horizons ; une force se réveilla dans moi ; je pris conscience de la vanité de mes titres et de mes diplômes, de l'incertitude de mon savoir. Je me sentis une profonde gratitude pour le vieil homme si accueillant, pour cette femme si bonne. Après tout, pourquoi chercher s'ils étaient ou n'étaient pas les amis du Désidérius de ma jeunesse? Accepter, utiliser ce qu'ils m'offraient de si bonne grâce, n'était-ce pas plus sage?

## LE SPIRITUALISTE

J'allais faire part de ces réflexions à mon interlocuteur, qui rangeait son établi, lorsque Stella nous annonça le dîner.

Pendant la fin du repas, j'entendis entrer dans la boutique plusieurs personnes. Andréas et moi les ayant rejoints, je fus assez surpris de reconnaître, parmi une quinzaine de visiteurs, divers visages déjà vus dans les écoles ou les sociétés néo-spiritualistes. Je saluai un vieux médecin magnétiseur ; un autre, plus jeune, astrologue et homéopathe ; un ébéniste de Picpus, célèbre dans son quartier pour réduire les fractures et les entorses ; un typographe, libertaire et mystique ; un ouvrier sellier, disciple de Boehme ; un capitaine en retraite, président d'un groupe spirite ; un électricien kardéciste ; un commis libraire évêque gnostique ; un pharmacien hermétiste, un pasteur, homme encore jeune, blond, au regard clair ; un vieux républicain de 48, fouriériste ; tous dans les yeux desquels se lisaient la sincérité, l'ardeur et la conviction.

J'ai toujours éprouvé une grande sympathie pour ces novateurs idéalistes. Ils perpétuent la belle tradition libérale des Celtes. Ces hommes du peuple, élevés au-dessus de leur classe à force de travail, remédiant aux lacunes de leur instruction par, une intelligence souvent originale, riches en généreux élans, candides malgré les désillusions, gais malgré les heurts, se débrouillant parmi les broussailles touffues des vieilles utopies, ils me représentent avec vivacité les meilleurs aspects de l'âme française.

Rien ne leur coûte pour atteindre leur but, petites et grandes privations, ils se les imposent très simplement. J'en ai connu qui, sortis de l'atelier à sept heures et demie du soir, dînaient d'un petit pain grignoté dans les rues sombres, pour être à huit heures à l'ouverture d'une conférence ; et, à onze heures du soir, ils repartaient à pied vers les faubourgs, pour économiser un omnibus en vue de l'achat d'un livre important. Pauvres sacrifices sans gloire, combien sont-ils touchants ! Et quelle ardeur ne devraient-ils pas nous donner au travail, et quelle confiance dans l'avenir de la race !

Son vieux sang généreux ne s'épuise donc pas encore, et la lumière de son esprit n'est donc pas encore tout à fait éteinte !

Je m'aperçus plus tard que les invités d'Andréas ne le connaissaient pas exactement. Les uns le croyaient guérisseur, les autres le prenaient pour un survivant des premiers groupes kardécistes ; ou comme un très extraordinaire médecin ; deux ou trois le supposaient initié à des sectes orientales. Tout le monde fumait et buvait, sauf un membre de l'Étoile bleue. On parlait surtout d'un Congrès de métapsychique annoncé pour le printemps prochain.

Andréas se mêlait peu à la conversation, il répondait assez évasivement aux questionneurs, disant qu'il ne savait pas, qu'il n'avait pas qualité pour donner des conseils, qu'il voulait rester tranquille, qu'il y avait bien assez de savants pour scruter les choses abstraites, et ainsi de suite. Je voyais bien tous ces braves garçons un peu déconcertés. Comme j'en connaissais plusieurs, je crus bon de m'entremettre. Je déclarai, de ma propre autorité, qu'on ne demanderait pas à Andréas d'accepter un poste dans ce congrès, qu'on ne prononcerait même pas son nom, mais que, s'il avait des conseils à donner, on s'efforceraient de les suivre.

Andréas parut accepter. On lui expliqua le programme, on lui nomma les organisateurs, les orateurs ; on développa les buts poursuivis. Mais il se tut un long moment. Enfin, il se tourna vers moi :

– Ne pensez-vous pas, docteur, que si ses membres ne sont pas à peu près des saints, un tel congrès se trouve prédestiné à la stérilité? Si les participants espèrent briller, s'ils vantent leurs travaux,

s'ils se dénigrent, s'ils collectionnent les coupures de l'Argus de la Presse... Et sa phrase, commencée ironiquement, finissait dans un bon sourire.

– C'est pour cela, interrompit le typographe, homme sombre et maigre, au visage passionné, c'est pour cela que les Egyptiens faisaient leurs congrès secrètement, entre initiés.

– Oui, acquiesça Andréas, et ils n'étaient pas les seuls. Mais aujourd'hui, il est utile, il faut que tout soit découvert ; c'est écrit dans le Ciel ; ce doit être écrit dans l'Évangile?

– Oui, répondit le pasteur. Et il cita le livre, le chapitre et le verset.

– D'autre part, la perfection n'est pas de ce monde ; on ne peut pas exiger que ces chercheurs restent anonymes. Comment faire? Cherchez une étiquette, un drapeau, un titre, qui vous unifie tous ; vous vous rangerez sous un règlement de tolérance, de façon qu'aucune personnalité, ni aucune école n'envahisse ; que chaque groupe ait, non pas un président, mais un secrétaire, que tous ses participants soient égaux. L'action individuelle se plierait mieux à l'influence de l'Esprit. Mais quoi ! vous voulez un congrès, faites votre congrès ; au moins, ne l'appuyez pas sur l'argent, ni sur tel homme, appuyez-le sur un idéal.

– On peut très bien arranger cela, dit l'ébéniste, de sa grosse voix enrouée ; on est tous frères, n'est-ce pas? On n'a pas les mêmes opinions? Cela ne fait rien ; on discute, on s'explique, moi, vous savez, je n'aime pas lire, cela m'endort ; mais entendre causer, là, oui, je comprends.

– Bien sûr approuva Andréas ; on s'instruit à s'écouter les uns les autres si personne ne songe à se mettre en avant.

– Vous avez vu le programme? demanda un jeune stagiaire. On y propose l'étude du magnétisme, dans sa physique et sa thérapeutique, celle des fluides, de l'od, du double, des phénomènes spirites, de la photographie transcendante ; vous savez qu'on a photographié le fantôme d'un sujet vivant. On cherchera ainsi à fournir des preuves expérimentales, des affirmations de l'ésotérisme.

– Eh bien ! mon cher maître, répliqua Andréas, avez-vous un sujet?

– Non, dit l'avocat ; moi, je fais de la sociologie.

– Qui a un bon sujet, sain, robuste, une brave femme?

– Moi, dit un magnétiseur de province, un bon géant jovial.

– Alors, avance ta main, comme ceci ; là. Nous allons demander au Ciel qu'il veuille bien nous faire voir un autre côté du magnétisme que les trois pôles connus. Vous voulez bien, tous?

– Oui, oui. répondîmes-nous à la ronde.

– Remarquez que je ne fais pas la moindre suggestion, dit Andréas ; je n'emploie pas non plus la volonté, je demande seulement. Eh bien ! que ressens-tu?

– L'index m'élançait, dit le géant ; mais ça fait mal, vous savez.

– Ce n'est rien, continuons.

– Maintenant c'est le grand doigt ; la chair est resserrée, et glacée... Voilà l'annuaire, c'est chaud, comme si je l'approchais d'une bougie ; le petit doigt tremble, comme quand on se fait électriser ; dans le pouce aussi, dans les os, il y a un courant frais... Je ne sens plus rien.

– Tu te souviendras de ces cinq sensations? Voici ce qui s'est passé ; les esprits des doigts ont été pour un moment libérés de tout lien avec le magnétisme général du corps. Chaque fois que tu le demanderas - en ayant les mains nettes, n'est-ce pas? - cette liberté sera rendue à l'un ou à l'autre de tes doigts, pour une minute ; et tu pourras t'en servir pour les malades. L'index pour les maladies de foie ; le doigt du milieu pour les os, l'annulaire pour le coeur ; l'auriculaire pour le système nerveux ; le pouce pour les troubles psychiques. Mais tiens tes mains nettes, je veux dire ta conscience pure ; on n'a jamais parlé de cela?

– Non, monsieur, dirent quelques voix.

– Remarquez que je ne sais pas magnétiser. On pourrait photographier ces effluves inconnus ; on pourrait même essayer d'obtenir des clichés en couleurs.

– Est-ce que vous me permettez de chercher cela? demanda le pharmacien spagyriste.

– Certainement, répondit Andréas ; mais d'ailleurs je n'ai pas à permettre ou à défendre quoi que ce soit. Ce que je vous montre là n'est pas nouveau ; j'avais déjà parlé de quelque chose d'analogue au baron du Potet, mais je crois qu'il ne s'en est pas servi.

– Comment, vous avez connu du Potet? s'écria quelqu'un. Mais, à la même seconde, l'officier spirite demanda

– Et pour les morts, monsieur?

Andréas ne parut entendre que cette seconde question.

– Les morts, vous feriez mieux de les laisser tranquilles, répondit-il doucement. Mais je sais bien que vous ne m'écoutez pas. Au moins, priez, avant vos séances ; et cherchez les moyens d'éviter le surmenage à vos médiums.

– Oui, mais si on éteint la lumière, les sceptiques diront qu'on fraude.

– Pourquoi n'essayez-vous pas des lampes à verres mauves ou violets? Mettez dans les lampes de l'huile parfumée avec de la cannelle ou des clous de girofle.

– Si on employait des animaux, ou du sang et des parfums? insinua un disciple d'Eliphas Lévi.

– Non, l'animal souffrirait trop ; et puis, vous ne savez pas ce que c'est qu'un parfum. Essayez plutôt ceci. Prenez une table solide et carrée. Aux angles opposés fixez sous le plateau deux lames de cuivre et deux lames de zinc, réunissez-les par des fils de manière à construire une sorte de solénoïde. Vous assoirez le médium sur une chaise placée sur le même tapis de laine que la table, et vous fermerez le courant sur lui. Il se peut que, dans ces conditions, vous obteniez des déplacements d'objets sans contact, avec une fatigue minime. Que les assistants soient en nombre pair, et que le directeur de la séance ait du sang-froid, surtout s'il vous prend fantaisie de faire passer un courant dans les fils.

– Tout cela, dit un vieux disciple de Wronski caché dans un coin d'ombre, tout cela est bel et bon ; mais le phénomène ne convainc que si on possède déjà la conviction éléuthérique. Il faudrait un corps de doctrine, une synthèse...

– Une doctrine? Mais vous l'avez, mon cher professeur, répartit Andréas ; les

tableaux du Messianisme sont aussi vrais que possible. Et puis, il y a tant de théories, déjà, tant de systèmes ! Mais vous, docteur, continua-t-il, en s'adressant à un médecin, vous qui êtes connu, vous devriez lancer une fondation où on accueillerait les médiums, on leur referait de la santé, on leur redresserait un peu l'esprit, on leur enlèverait pendant deux ou trois mois le souci de la matérielle. Pour commencer, il suffirait qu'on trouve chez une personne aisée deux ou trois chambres, au milieu des bois.

Vous auriez ainsi des phénomènes plus intéressants et moins de tricheries. Bien des expérimentateurs célèbres ont été trompés ; mais quoi, ces pauvres sujets ont bien des excuses : on les prend, on les lâche, on les agace, on les détraque, on les paie peu...

– Mais, demanda timidement un grand garçon pâle, amateur des contemplatifs catholiques, est-ce que tout cela, ce n'est pas des redécouvertes, des rajeunissements?- Eh oui ! lui dit Andréas, avec un sourire ; c'est du vieux neuf. D'ici quelque temps vous verrez du nouveau ; mais alors méfiez-vous, ce seront des fruits vénéneux. Toutefois, depuis quelques années, notre atmosphère recèle quelques forces neuves. Jusqu'à présent, je ne vois que deux ou trois hommes qui puissent les manipuler.

Plusieurs voulurent des renseignements ; Andréas les prévint :

– Non, non, je ne veux rien ajouter ; ces hommes veulent rester anonymes ; mais libre à vous de chercher. Ce qu'ils ont découvert est à portée de votre main, à tous.

– Comment cela? Que faut-il faire? demandèrent plusieurs voix.

Andréas se mit à rire avec malice : Mais vous le savez bien, vous le savez depuis longtemps, ce qu'il faut faire pour que le Ciel nous donne un secret. Vous ne vous souvenez donc pas? A toi, voici déjà vingt ans, quand ta mère était si malade? A vous, l'année de votre grande grève, quand je vous ai rencontré une nuit sur le pont de Tolbiac? Et vous, docteur, quand vous avez fait cette suppléance à Nice ; vous étiez encore interne ; vous avez failli vous tromper de tube?

– Oui, mais depuis, je fais attention, vous le savez, répondit tout bas le médecin.

– Eh bien ! pour en revenir à ce que disait notre ami Alexandre le Grand - Andréas appelait ainsi l'ouvrier sellier, parce qu'il tenait habituellement la tête penchée à gauche -, il serait bon que quelqu'un dans ce congrès rende un hommage public de reconnaissance à vos prédécesseurs. Ils y ont droit. Qu'on parle de ces précurseurs ; qu'on les réhabilite ; qu'on publie les noms de ceux que l'intolérance a suppliciés autrefois, de ceux qui ont enduré toute leur vie la misère et le sarcasme. Ce sont eux qui vous ont frayé le chemin, ne l'oubliez pas ; ce sont leurs larmes qui ont arrosé le champ où vous commencez la récolte.

-Moi, dit le vieil homme de 1848, permettez-moi, messieurs, de vous dire combien tous je vous trouve imprudents ; combien vous ignorez la discipline du secret, que les anciennes fraternités initiatiques et la Franc-Maçonnerie leur héritière ont si fortement recommandée. Comment? vous voilà apprenant à la foule à endormir, à agir à distance, à capter des fluides, à suggestionner ! Que sais-je encore? Et pas un d'entre vous ne prévoit que ces recettes peuvent être lues par des criminels, ou simplement par des utilitaristes? Ne croyez-vous donc pas que Mesmer porte la peine

de toutes les vilénies commises par l'hypnotisme ! Ne croyez-vous pas que vos comptes rendus d'expériences d'extériorisation ne vous rendent pas responsables d'un certain nombre d'envoûtements?

Ou alors vos théories réincarnationnistes et vos prêches sur le karma ne sont que des phrases !

Et le vieil enthousiaste promenait sur nous des regards indignés.

– Il a raison, conclut Andréas ; mais il parle dans le désert. Vous êtes tous de braves gens, bien gentils ; , mais vous prenez trop de plaisir à voir votre prose imprimée et votre nom accompagné d'adjectifs élogieux. Toutefois, pensez à des mesures, dans votre congrès, contre le mauvais usage possible de vos découvertes. Mais il est tard ; vous habitez loin, et il faut vous lever de bonne heure, demain matin. Partez vite. Et, quand vous reviendrez voir le vieux bavard, il aura d'autres choses encore à vous dire.

## LE MAGNÉTISEUR

Quelques jours plus tard, en revenant chez Andréas, je le trouvai causant avec le magnétiseur de province. Les cures de ce dernier avaient indisposé le syndicat des médecins de sa ville ; et on l'avait cité en correctionnelle. Ce brave homme était fort en colère ; il n'en finissait pas de déclamer contre ces ignorants en us, qui prennent si cher aux pauvres malades et qui les guérissent si peu. Il insistait, avec des anecdotes à l'appui, sur leur âpreté au gain, sur leur manque de dévouement, sur leur intolérance, et ainsi de suite.

Andréas s'efforçait de le calmer.

– Vous faites en ce moment, lui disait-il, comme ces orateurs de Loges qui, parce que quelques prêtres se montrent peu dignes, englobent tout le clergé dans la même réprobation. Je ne suis pas pratiquant ; je n'ai pas non plus dans la science officielle une confiance illimitée ; mais je sais qu'il y a de braves gens partout. Je connais quelques prêtres admirables, et quelques médecins aussi ; et, à tout prendre, n'importe quelle corporation compte un nombre égal d'ambitieux, d'avares ou d'égoïstes. Vous dites que les docteurs se font trop payer. Ce n'est pas exact pour les médecins de campagne ou de quartier. Leurs six ou sept années d'études leur ont coûté cher, ils ont payé leur diplôme ; ils ont une patente, un certain train à soutenir, femme et enfants à entretenir. De quel droit exigez-vous d'eux une qualité d'abnégation que pas un homme sur mille ne possède ?

– Mais pourquoi m'empêchent-ils de guérir, puisque je peux le faire mieux qu'eux ?

– Eh ! mais, vous êtes un concurrent ; ils luttent. C'est la vie, cela, ce n'est pas l'idéal, j'en conviens ; mais où est-il, celui qui réalise l'idéal ? Les dommages-intérêts qu'ils vont vous faire payer remplaceront la patente à laquelle vous échappez.

– Au fait, avoua le magnétiseur, c'est assez juste, ce que vous dites là ; je n'y avais pas pensé. Il est vrai, ils ont payé pour avoir la permission d'exercer...

– Tandis que vous, vous guérissez naturellement, sans études, ou du moins après des études très sommaires en comparaison de celles des Facultés de médecine. Et puis - entre nous, on peut bien tout se dire, n'est-ce pas ? - vous guérissez, d'accord ; mais on vous paie, quoique moins cher qu'une sommité médicale. Ensuite, êtes-vous bien sûr de guérir toujours ?

– Ça, répondit le magnétiseur, c'est vrai ; j'ai eu quelques échecs, mais bien rarement.

– Oui, je sais, mais ce n'est pas de cela que je veux parler ; je pense aux malades qui, en sortant de chez vous, ont l'air d'être guéris. Etes-vous bien sûr qu'ils le soient radicalement ?

– Mais oui, j'en suis sûr, dit le magnétiseur un peu surpris. que voulez-vous dire ?

– Simplement ceci : que souvent vous ne guérissez qu'en apparence et pour un certain temps, au bout duquel la maladie revient sous une autre forme. Est-ce que, par hasard, vous rendriez vos malades immortels ?

– Non, évidemment.

– Donc, vous ne les guérissez qu'en partie. J'ai l'air de dire des paradoxes ; mais

écoutez-moi un peu. Vous, vous êtes partisan de la théorie des fluides ; une maladie, c'est de mauvais fluides ; vous les chassez, vous en mettez de bons à la place ; très bien. Un de vos collègues donnera des herbes ; un autre agira par la volonté ; un troisième emploiera les esprits. Au fond, tout cela revient à peu près au même. Mais ces mauvais fluides que vous chassez, où vont-ils? Quand vous avez des cafards dans votre cuisine, vous bouchez les fissures, et les cafards vont chez le voisin. Vous ne vous êtes jamais demandé où allaient ces forces morbides que votre force curative fait partir? Elles vont ailleurs, cherchant un autre organisme disposé à les recevoir.

– Mais alors, monsieur, dit l'homme, embarrassé, alors je ne dois plus magnétiser? Que voulez-vous que je fasse?

– Mais si, continuez. Vous faites bien, vous avez le devoir de soulager par les moyens que la Nature vous a fournis ; vous faites très bien, je désirais seulement vous laisser comprendre que vous n'êtes pas tout-puissant, que vous n'êtes qu'un peu plus fort que les médecins, un petit peu plus - et cela, parce que vous croyez à la Vie.

– Je vois surtout que vous détruisez la confiance que j'avais en moi. Mettez quelque chose à la place ; dites-moi quelque chose.

– Eh bien ! je ne vous dirai pas que, si quelqu'un tombe malade, c'est qu'il l'a mérité, et qu'il faut le laisser souffrir pour qu'il expie...

– Oh ! non, interrompit le magnétiseur, vous me diriez cela que je ne vous écouterai plus. Je n'ai rien à voir dans ces théories de savants ; je suis du peuple, moi ; mon père n'a pas pu me faire donner une grande instruction. Je ne connais qu'une chose, c'est que, si quelqu'un souffre et que je puis lui enlever son mal, je serais un drôle d'individu si je ne le faisais pas.

– Je sais, répondit Andréas ; vous êtes un brave cœur. Vous n'économisez jamais votre peine, et vous êtes droit. Je vous conseille au contraire de continuer votre magnétisme. Mais comment empêcher que les mauvais fluides aillent plus loin faire du dégât? Par la magie? Certes, il est possible de conjurer, d'attacher un mal à un endroit quelconque ; mais, plus tard, un orage terrible éclaterait sur votre tête. Par vos propres moyens? Mais vous ne voyez pas ces fluides. En vous aidant d'une somnambule? Oui, si votre sujet se trouve parfaitement lucide et si vous pouvez le protéger, car, en sommeil, on est bien plus vulnérable qu'à l'état de veille. Or, il n'existe pas de sujet qui voie tout, pas plus que de savant qui sache tout. Ainsi, il ne nous reste qu'une seule ressource, c'est d'avoir recours au Maître de la vie et de la mort.

– Dire des patenôtres? fit le magnétiseur avec une moue. Mais les bonnes femmes qui passent leur vie à l'église, est-ce qu'elles guérissent? Au contraire, c'est les plus cancanières et les plus mauvaises.

– Laissons les dévotes. Dieu ne nous a commandé que d'être charitables. Quand vous étiez petit, si vous rapportiez des bons points le samedi soir, votre père vous donnait des sous le dimanche.

Continuez comme cela. Aidez les pauvres encore un peu plus que vous ne faites, ne vous mettez jamais en colère et, quand vous êtes devant le malade, adressez-vous à Dieu, dites-lui : « je ne sais pas comment m'y prendre : aidez-moi ; je vais passer à ce malade la force vitale que vous m'avez donnée ; guérissez-le avec cela, et veuillez arranger les choses ensuite ». Puis, vous opérez comme à l'ordinaire.

– Tout de même, le bon Dieu aurait fort à faire si...

– Ne vous inquiétez pas de cela, interrompit Andréas. Vous savez bien qu'au château le régisseur est plus fier que le maître ; eh bien ! avec le bon Dieu, plus on est simple, mieux Il nous entend. Et n'oubliez jamais que les malades ne guérissent que parce qu'Il le veut bien.

– Pourtant, Il ne peut pas vouloir qu'on souffre?

– Au contraire, Il voudrait qu'on soit heureux ; c'est pourquoi nous avons toujours un peu moins de mal que nous ne devrions, en toute justice.

– Mais pourquoi faut-il qu'on souffre? Dieu pourrait bien nous éviter cela?

– Oui, si nous n'avions pas la tête dure. Nous nous obstinons à ne pas faire ce qu'Il nous dit. Quand on a rendu à la cave une trop longue visite, le lendemain on a mal à la tête. Ce n'est pas Dieu qui envoie la migraine ; c'est la Nature qui réagit. Les maladies n'ont pas d'autre cause. On se conduit mal ; cela gêne d'autres êtres, naturellement, visibles et invisibles ; pas de raison pour qu'ils se laissent piétiner sans rien dire ; ils protestent. Et alors, cela engendre la maladie, le malheur, la malchance. Voilà pourquoi il faut dire à Dieu : « Guérissez ce malade si telle est votre volonté » ; car Il se pourrait que la personne en question supporte la maladie, et qu'elle supporterait moins bien le chagrin ou la perte d'argent remplaçant la maladie que vous, guérisseur, vous désirez lui enlever.

– Bien. J'ai compris. En somme, il faut faire le mieux que je peux, mais ne pas m'obstiner à guérir quand même.

– C'est cela. Voyez-vous, il y a vingt façons de se casser la jambe ; c'est toujours une jambe cassée. De même, il y a vingt façons de guérir ; c'est pour cela qu'un homme qui guérit peut ne pas être un brave homme. Un médecin dur et avare guérira s'il est savant. Ainsi, certains êtres de l'Invisible peuvent donner à quelqu'un le pouvoir curatif, parce qu'ils obtiennent par là une mainmise sur les malades.

– Mais alors, tout cela est fort dangereux, s'écria le magnétiseur.

– Oui, c'est dangereux. Mais vous, vous n'avez rien à craindre de ce côté-là, pourvu que vous vous souveniez bien que vous n'êtes qu'un instrument dans la main de Dieu. Le bon Dieu ne permet jamais que l'on égare ceux qui ont confiance en Lui.

## L'UNION DES SPIRITUALISTES

Quand je revins chez Andréas, le jeune ouvrier sellier était là qui s'enquérât des moyens propres à réaliser l'union, entre les écoles spiritualistes, dans ce fameux congrès dont on avait parlé récemment. Andréas essayait de mettre un peu de réalités dans les généreuses utopies de l'enthousiaste mystique.

– D'abord, disait-il, le spiritualisme moderne est encore à l'état d'ébauche. Son vocabulaire n'est même pas fixé ; un terme technique revêt dans chaque école une signification différente ; une même idée a reçu des noms divers ; il faut toute une étude préalable pour s'y reconnaître.

– On pourrait peut-être publier un lexique?

– Oui, si tu trouves un spiritualiste assez autorisé pour que tout le monde accepte ses définitions. Sinon, ton lexique ne sera que le manifeste d'une école.

– Mais si l'on fixait d'abord une doctrine?

– Sors un peu de ta chambre, va faire quelques visites dans les groupes de spirites, de magnétiseurs, d'astrologues, d'occultistes, de théosophes ; tu reviendras m'apporter les éléments de ton corps de doctrine ! Cependant, ils se proclament tous tolérants. Mais leur tolérance consiste, pour chaque école, à démontrer que toutes les autres ne possèdent qu'une partie de la vérité, tandis qu'elle seule la détient totalement. Toutefois cette multiplicité de théories est naturelle, nécessaire et utile. La vérité a d'innombrables faces ; et il faut les connaître toutes. Puis, l'unité ne jaillit que de la multiplicité, dans la Nature. Enfin, le choc des idées et des sentiments engendre seul la tolérance vraie.

– Alors, mon projet n'est pas viable ? demanda le jeune homme.

– Moi, à ta place, je le lancerais tout de même. Tu verrais une mêlée générale de grands prêtres ; c'est un spectacle instructif. Et puis, en intervenant à la minute opportune, tu pourrais faire sortir de la bataille une notion importante, à savoir que le seul point d'union possible, c'est ce qui, dans tous ces systèmes, appartient non pas à l'intelligence, mais au cœur ; non pas au savoir, mais au pouvoir ; non pas à la théorie, mais à la pratique ; c'est la morale.

– Oui, objecta l'ouvrier. Cependant, si les spiritualistes ne s'accordent que sur la morale, ce n'est guère la peine de les centraliser, puisque la plus haute morale spiritualiste est égale à la plus haute morale matérialiste. Faire le bien pour le bien, ni par crainte des gendarmes visibles ou invisibles, ni par espoir de récompense. Epictète et les grands saints catholiques l'enseignent également.

– Tu as raison ; mais essaie tout de même d'unir ces gens. Vois-tu, il faut rêver ; le rêve est utile ; mais il ne faut pas s'enivrer de rêves.

Où sommes-nous ? Tous sur la terre. Où désirons-nous aller ? Tous ensemble dans l'Absolu. Mais la distance est énorme, aussi grande que les nombres astronomiques peuvent nous en donner l'idée. Et nous ne pouvons pas tous prendre le même chemin, parce que nous ne sommes pas identiques les uns aux autres. Regarde quand des voyageurs partent pour des directions opposées ; ils verront chacun des paysages différents, des villes, des peuples, des monuments, des musées différents. Voilà les diverses religions, les diverses initiations. Mais tous ces voyageurs accomplissent le même acte : ils marchent ; sans quoi ils ne seraient pas des

voyageurs. Voilà le rôle de la morale. Sans elle, on a beau accumuler mystères, rites, sciences, on n'avance pas. Avec elle, sans rien d'autre, on avance d'autant plus vite qu'on ne s'arrête pas aux curiosités de la route.

– En d'autres termes, conclut le jeune homme, il faudrait aux spiritualistes du bon sens : qu'ils n'entreprennent pas des travaux qu'ils ne sont pas encore capables de mener à bien.

– Justement, mon cher ami, gardez le sens de la réalité. Le jour où deux spiritualistes seront devenus incapables de dire du mal l'un de l'autre, ils auront plus fait pour l'union des écoles que s'ils avaient réuni vingt congrès et signé vingt volumes d'exhortations. Qu'en dites-vous, docteur ? ajouta Andréas en se tournant vers moi.

– Je suis tout à fait de votre avis, répondis-je. Je crois que nous sommes tous menés sans que nous nous en doutions, mais nos guides, bons ou mauvais, ne nous disent pas plus leurs desseins qu'un général ne confie son plan à ses troupiers. Or, les chefs des Ténèbres, habiles et retors, savent faire naître dans les coeurs candides des curiosités néfastes, sous des prétextes louables. Donc, soyons prudents.

– Dieu ne laissera cependant pas un homme sincère s'égarer ! s'écria le boehmiste.

– Encore faut-il, répondit Andréas, que cet homme se reconnaisse d'abord capable d'errer, qu'il ne compte pas absolument sur son savoir et son intelligence, qu'il ait de la modestie.

– Oui, conclut le jeune homme, nous n'avons qu'à rester sincères, à devenir humbles, à faire preuve de courage. Dieu fera le reste, puisque, au-dessus de toutes les religions et de tous les adeptats, se trouve le culte de l'Esprit. Et, en nous unissant au Père, par le Fils, seulement alors nous pourrons porter le titre de spiritualistes.

Pendant ces dernières répliques, notre ami le pasteur était entré familièrement. Il exposa les tentatives de quelques-uns de ses collègues en vue d'un rapprochement entre le catholicisme et le protestantisme. - C'est le jour des généreuses utopies, pensai-je, à part moi.

– Il me semble, continua le ministre, que nous autres, partisans du libre examen, nous représentons le principe universel d'individualisme, d'affranchissement ; nous sommes un peu les éclaireurs, en religion. Tandis que les catholiques, conservateurs, traditionalistes, systématiques, représentent le passé. Vouloir fondre ces deux tendances me paraît bien hasardeux. Prêtres et pasteurs doivent savoir, puisqu'ils sont ministres du même Dieu et témoins de ses sollicitudes, que celle des activités divines qui s'occupe surtout de l'homme est la Providence. Par ses soins, nos aspirations les plus hautes trouvent des réponses, et, sans nous contraindre en quoi que ce soit, elle nous présente les moyens de sortir des fondrières où nous embourbent tour à tour la charge fatidique du passé et les emportements sans frein, vers l'avenir.

– Je vois, monsieur, chez vos coreligionnaires, une division indéfinie des sectes ; puis une emprise du rationalisme, soit dans les études philosophiques, soit dans les études historiques, qui aboutit à l'oblitération du sens divin de l'Évangile. N'est-il pas vrai que la partie la plus savante de votre clergé ne reconnaît plus dans le Sauveur qu'un homme, et dans ses miracles, que des symboles ou des oeuvres scientifiques ? Et n'est-ce pas là l'enseignement même des initiations anti-christiques orientales ?

– Nul plus que moi, docteur, ne déplore un tel état d'esprit, répliqua le ministre. C'est une faute que le catholicisme ne commet pas. Mais vos théologiens, excusez ma franchise, s'hypnotisent trop sur le passé, ils exagèrent la valeur des rites, la lettre assassine l'esprit ; et le gouvernement de votre Eglise paraît un peu trop politique. Le seul terrain d'entente serait donc, non pas la divinité de Jésus-Christ, puisque trop de mes collègues, malheureusement, n'y croient plus, mais l'action morale, la charité.

– En effet, les controverses sont bien inutiles ; les parleurs ne sont pas des réalisateurs, dit Andréas. Trouvez-moi un seul pasteur et un seul prêtre qui soient des saints ; je veux dire des hommes de bon sens, de volonté forte, et qui aient réalisé chacun l'idéal pratique de leur religion. Ils auront tôt fait de s'entendre. Des hommes dont l'existence entière ne soit qu'une continuelle évocation de la Providence, à force d'offrir à l'unité toutes leurs fatigues physiques et morales, l'Unité descend en eux, ils apprennent à l'incarner, ils deviennent capables de lui construire un corps organique dans le collectif social.

– Ah ! oui, s'écria le jeune ouvrier, de tels hommes pourraient peut-être convaincre le Consistoire, le sacré Collège, les politiciens et les indifférents ! Mais j'ai lu certains livres d'apologétique, on veut expérimenter les phénomènes du mysticisme, on veut cataloguer les millions de facteurs qui concourent à l'organisation d'une âme collective religieuse ou politique ; et on n'arrive même pas à dénombrer les forces qui fabriquent un microbe !

– L'exemple est un peu simple, remarqua Andréas avec un demi-sourire, mais en somme il est juste. Pour conquérir la matière, il faut l'étudier avec des moyens matériels ; mais l'Esprit ne se laisse pas capter, il échappe quand il lui plaît. C'est l'Esprit éternel par qui notre esprit immortel se parfait. La religion n'est une que par en haut. Juxtaposer des formes religieuses, c'est faire une mosaïque. Ce qu'il faut, c'est que les fidèles des diverses religions montent jusqu'à Dieu , là ils seront un. L'Eternel est un Dieu vivant ; voilà ce qu'il faut expérimenter.

– Ces tentatives d'unification ne sont pas nouvelles, dis-je, voulant amener notre hôte à nous dévoiler quelques points obscurs de l'histoire des fraternités mystiques. Je citai des noms, je mentionnai les Rose-Croix, les Philalèthes, l'Eglise intérieure d'Eckartshausen ; mais Andréas coupa ma manoeuvre, en nous faisant remarquer que nous allions manquer le dernier omnibus. Comme d'ordinaire il me retenait bien après minuit, je compris que je ne le ferais pas parler davantage ce soir-là et je m'en allai avec le boehmiste et le pasteur.

## INCERTITUDE

Les circonstances firent que de longues semaines se passèrent avant que je pusse retourner à Ménilmontant. Cet intervalle fut fertile en difficultés ; affaires, amitiés, relations, tout devint pour moi une source de mécomptes. J'appris par hasard sur Andréas quelques histoires malveillantes ; j'entendis des gens d'apparence honorable se plaindre de lui. Les doutes me revinrent. N'ayant jamais osé le questionner sur Désidérius, ma confiance faiblit ; l'irrésolution et le découragement survinrent. Si bien qu'un jour je décidai d'aller reprendre ma broderie, pour couper ces relations. Je n'accusais pas Andréas, cependant ; quelque pressentiment obscur m'ordonnait de ne pas le juger. Je savais comme les colportages mondains travestissent tout ; et cependant j'aurais voulu effacer de ma mémoire son souvenir. L'illogisme de ces impulsions intérieures me déroutait ; je n'avais pas alors beaucoup d'expérience des purgatoires de l'âme.

Quand j'arrivai là-haut, la vue seule de la maisonnette suffit à me rasséréner. Stella me reçut avec sa gaieté charmante ; elle me montra son travail.

– J'ai dû, me dit-elle, fabriquer un carton avec du papier de Chine, Andréas y a passé un vernis mou, transparent de sa composition ; alors j'ai pu découper les pétales des fleurs manquantes, de façon que ma broderie nouvelle reste translucide comme l'original.

– Le bougran n'aurait pas suffi ? demandai-je, étonné de tant de soins.

– Non ; il aurait fait opaque. Du reste, jugez-en par vous-même.

Le panneau, en effet, se trouvait admirablement en état ; impossible de distinguer les reprises. J'étais ravi et je remerciai chaudement Stella. Mais, quand je voulus payer, elle refusa tout net, disant que son mari la gronderait. Pourtant, pensai-je, on me représente ces gens-là comme peu scrupuleux et intéressés !

Andréas, survenant sur ces entrefaites, approuva sa femme. D'ailleurs, ajouta-t-il, comme pour me faire accepter ce cadeau, vous aurez bien l'occasion, un jour ou l'autre, de nous rendre cela.

Nous nous assîmes sous la tonnelle. Stella nous fit goûter des liqueurs qu'elle avait préparées elle-même, selon d'anciennes recettes ; et, le hasard d'une causerie à bâtons rompus aidant, je pus dire à mes hôtes mes tergiversations, et, à mots couverts, quelques-uns des racontars qui circulaient sur eux. Ces confidences les laissèrent indifférents.

– On colporte bien d'autres histoires sur mon compte, et j'en suis ravi, déclara Andréas. Je préfère de beaucoup être attaqué qu'encensé. Comme le dit la Bible, tout a son poids, son nombre et sa mesure, n'est-ce pas ? Il y a une certaine quantité de calomnies, de par le monde ; j'aime autant qu'elles tombent sur moi, qui n'en ai cure, que sur d'autres personnes, qui s'en affecteraient ou qui en recevraient du dommage. C'est le bien qui nourrit le mal, puisque c'est le bien qui possède la vie. Mieux vaut servir de pâture au mal que de se faire nourrir par le bien ; mieux vaut être attaqué qu'assaillant... pourvu toutefois qu'on reste humble.

– Vous répondez à la question que j'avais sur les lèvres, dis-je. Cependant, j'ai entendu un mystique, un vieux médecin de la marine que vous connaissez sans doute, enseigner que ne pas se défendre contre la médisance ou la calomnie,

c'est un suicide.

– Je ne nie pas que la médisance fasse des blessures ; mais, si vous la repoussez, elle ira sur le voisin. Et puis, le seul fait qu'une chose vient à vous signifie qu'elle vous est personnellement destinée.

– C'est la doctrine de l'abandon à la volonté de Dieu ? demandai-je.

– Oui, mais ne tombons pas dans le quiétisme. Il faut subir les souffrances et faire le bien.

– Réunir le passif et l'actif ?

– C'est cela. Examinez la dernière période de votre vie ; ne voyez-vous pas d'où viennent vos doutes actuels ?

– Non, avouai-je ; je n'ai pas osé remonter de l'effet à la cause. Sont-ce mes études d'occultisme, mes tentatives de yoga ? Ne faut-il point, comme dit saint Paul, éprouver avant de juger ?

– Certainement, mais, répondit Andréas avec un sourire., vous êtes un Européen, toujours pressé d'agir. Agir est excellent ; mais réfléchir quelques minutes, demander la Lumière, ce sont des précautions qui ne nuisent jamais à l'oeuvre. Et, comme je gardais le silence, il ajouta :

– Voyons, docteur, on a fait de petits entraînements, hé ? Fixation du regard, formation d'images mentales, statuvolence, développement de la volonté? La grande opération d'après le rituel d'Eliphas Lévi ?

Mon sourire avouait. Andréas reprit :

– Cela se voit sur votre visage ; vous vous êtes surmené ; le foie ne va plus très bien ; les poumons non plus. Mettons qu'un génie vous soit apparu. Et puis après? Supposé que vous ayez une force de 10 ; pouvez-vous croire que vous allez conduire une force de 1.000?

– Cependant, le chauffeur, d'un geste, déclenche sa locomotive ?

– Ce ne sont pas des forces de même ordre. Le magicien agit par sa force... disons astrale, sur des êtres également de nature astrale. Et puis, le chauffeur connaît certaines lois de la matière. Tandis que le magicien évoque pour, justement connaître des forces mystérieuses ; il commet une pétition de principes.

– C'est juste, évidemment.

– Votre magie n'a donc pu vous aboucher qu'avec un être un peu plus fort que vous et, remarquez, je parle de force et non de Lumière. Le chimiste qui découvre un composé nouveau risque très bien de s'empoisonner ou de se faire sauter avec son laboratoire.

– Je crois, dis-je, que je ne tenterai plus d'opération magique.

– Alors, conclut Andréas en souriant, tendez les épaules ; endossez vos responsabilités. Considérez un seul de vos entraînements, et récapitulez ceci : toutes les

cellules de vos aliments, toutes les molécules des teintures, des drogues, des meubles, des plantes, des animaux que vous avez employées, toutes les fibres de votre corps que vous avez mises en mouvement dans ce but, tous les invisibles que votre volonté s'est asservis, il faut que vous répariez ces désordres et ces ruines.

– Ce n'est que justice, dis-je.

– Soyez donc en paix ; le Ciel fera quelque chose pour vous, conclut Andréas, d'un accent paternel.

Une fois de plus, je partis rasséréiné. Dans la bouche de cet homme si simple, la plus abstraite métaphysique devenait d'un clair bon sens. Son regard si droit m'avait inoculé de la force ; son sourire avait dissipé mon pessimisme. Je partis plein de confiance, et presque honteux de mes récentes inquiétudes.

## LA VISION DU MENTAL

Ma visite suivante trouva Andréas sur le point de sortir. Il m'invita, ou plutôt, comme si je devais lui être utile, il me pria de l'accompagner. Sa courtoisie, exquise dans ses formes, semblait toujours jaillir spontanément comme une source fraîche ; un charme paraît ses prévenances envers les hôtes. Le saint d'Assise devait avoir les mêmes manières attrayantes. Andréas aimait vraiment ses visiteurs ; et ceux auxquels il rendait les plus grands services le voyaient avec confusion se conduire comme si c'était lui l'obligé. J'appris ainsi ce que c'est qu'un homme vraiment humble.

– Je vais à Plaisance, voir un malade, me dit Andréas ; la course ne vous effraie pas ?

– Oh ! non, répondis-je ; j'aime la marche, mais ne vaut-il pas mieux, pour économiser votre temps, prendre un fiacre, ou le chemin de fer de ceinture ?

Il me déclara préférer la marche. Et, de fait, pendant des années, jamais je ne le vis user dans la ville d'aucun véhicule. Peut-être s'imposait-il ces fatigues par pénitence ; peut-être ces heures de trajet étaient-elles, grâce à son pouvoir d'attention, employées à un travail mental. En tout cas, je fis bien souvent la remarque qu'il choisissait peu le plus court chemin.

C'était la première fois que je sortais avec lui. L'interminable trajet, à travers les rues bruyantes, se fit sans que je m'aperçusse de sa longueur. Andréas avait le pas tranquille de ces coureurs de route qui abattent quinze lieues d'une traite. Il fumait beaucoup, mais parlait peu. Et je dois mentionner que, chaque fois que je sortis avec lui, je me trouvai dans un état nerveux très spécial. Les spectacles du chemin ne me distraient plus d'une certaine tension intérieure, grâce à laquelle les sujets de nos dialogues se trouvaient éclaircis presque avant d'avoir été formulés. Il me semblait être sur une plate-forme d'où j'apercevais l'envers des choses, à vrai dire leur endroit. Je ne sentais plus mon corps ; jamais de fatigue ; et, au retour, la sensation interne d'avoir appris bien d'autres choses que celles dont il m'avait entretenu.

Je profitai de l'occasion pour parler à Andréas d'une autre série de mes études, de mes essais de pratique contemplative, de toutes mes tentatives tâtonnantes d'atteindre un résultat tangible.

– Et, me dit à un moment donné Andréas, le plus clair de vos gains, c'est un commencement de phtisie.

Puis, à ma grande surprise, il m'énuméra divers symptômes pathologiques dont je n'avais jamais parlé à personne. Je n'osai point lui demander comment il avait pu connaître ces détails. Il continua en me donnant une longue explication technique du Yoga. Il évitait, comme par crainte de pédantisme, l'emploi des termes sanscrits, prenant soin de les traduire d'une façon très exacte et très ingénieuse.

– En somme, conclut-il, la gymnastique respiratoire, pratiquée modérément, est utile. Mais, si vous l'additionnez d'une tension volontaire, magnétique ou mentale, vous enf्रेignez la Loi. Le volume d'oxygène, d'acide carbonique, la quantité des aliments, tout est fixé d'avance pour chacun. Dépasser ces limites, même dans l'intention noble en apparence d'une culture psychique intensive, provoque des réactions. Si subtilement qu'on raisonne, on ne prouvera jamais qu'on fasse du bien par un procédé mauvais ; ce sera du bien apparent, provisoire et fauteur d'un mal tout

proche.

Je me taisais, cherchant des objections, sans en trouver. Devant mon silence, Andréas continua :

– Je vais vous raconter ce que je vis une nuit, lors de mon second voyage dans le Tibet. Il me fut montré pendant mon sommeil comme un bataillon de soldats travaillant à établir des ouvrages d'approche, en vue de l'assaut d'une forteresse qu'on n'apercevait pas. Des estafettes arrivaient et repartaient au galop. Une lumière lunaire éclairait tout le paysage ; j'en conclus alors que ce songe était d'ordre intellectuel. Chose curieuse, le sol, rocheux et grisâtre, semblait bouger, comme un cœur palpitant. Tout à coup apparut un groupe d'êtres dont les têtes énormes et disproportionnées par le sommet me rappelèrent immédiatement ces effigies de sages chinois que vous connaissez bien, docteur. Cette phalange se dirigeait vers la tente du général. Elle était conduite par un macrocéphale extraordinaire, dont le corps était tout à fait translucide. Il parla au général avec dureté ; de petites lueurs violettes sortaient de sa bouche. Les mouvements des éclaireurs et des pionniers changèrent aussitôt. Beaucoup d'entre eux, vêtus de rouge, furent expulsés du camp ; je les vis courir çà et là, dans la campagne, puis tomber, un à un, sur le sol. Leurs camarades, restés au camp, devinrent peu à peu semblables aux êtres à grosses têtes. Les travaux de siège furent abandonnés ; et l'on se dirigea, à travers le plateau mouvant, vers une ville féerique, que j'aperçus au sommet d'une chaîne de montagnes. Je connus que ce tableau enchanteur n'était qu'un mirage. L'ascension dura des années. De temps à autre, les marcheurs rencontraient des formes fantastiques, des animaux antédiluviens, des monstres connus des seuls voyants. Tout à coup, le bataillon fut cerné par les Rouges que j'avais cru morts. Un officier à longs cheveux les commandait. Ils s'avancèrent tranquillement sur les êtres cristallins qui, dès qu'ils furent saisis, tombèrent sur le sol, comme réduits en cendres. Les roches prirent l'aspect du terreau et, en peu de temps, une végétation luxuriante s'en éleva. Tout disparut. Je m'éveillai. Le jour allait paraître, et je gravis un tertre voisin pour jouir de l'aurore, selon mon habitude.

– Comme ce doit être beau, dis-je, oubliant la vision, si j'en juge par ce que j'ai vu dans le massif de Belledonne !

– C'est inimaginable. Les plus basses vallées sont à trois mille mètres. La clarté de l'atmosphère, la pureté de l'air, le silence indicible, le drame pathétique des couleurs qui se déroule à l'horizon, avant que le soleil surgisse soudain, toutes ces immensités vous entrent dans l'âme, à flots, et vous la renouvellent. Ce matin donc, debout dans le souffle glacé des neiges perpétuelles, en murmurant les formules du Sentier que je suivais alors, je compris le sens de ma vision, et j'en fus bouleversé. Je pense que vous n'avez pas eu besoin de tout le décor qui m'aida, pour comprendre également.

– Il me semble, répondis-je, que le sol aride, c'est le plan mental, non fertile par lui-même, et sur lequel ne s'édifient que des illusions. Les soldats rouges et les éclaireurs représentent les sensations ; les êtres cristallins sont ce que Boehme appelle la volonté propre. Cette vision enseigne que l'homme n'a le droit de juguler aucune des manifestations vitales que la Nature a mises en lui. Vouloir gouverner les mouvements du principe pensant est une illusion dangereuse, puisque, pour reconnaître lesquelles de nos images mentales il faut oblitérer ou renforcer en vue de

l'omniscience, on devrait d'abord posséder l'omniscience.

– Et puis, notre unique instrument, le cerveau, n'est capable de refléter qu'un tout petit coin de l'univers, ajouta Andréas. Après un court silence, il reprit avec un demi-sourire .

– Eh bien ! mon cher docteur, vous avez très bien saisi un des sens de ma vision ; mais je vous ferai grâce de mes conjectures, les solitaires sont bavards, quand ils trouvent un auditeur complaisant, et surtout quand ils se font vieux.

## A PLAISANCE

La traversée du boulevard Saint-Michel m'empêcha de répondre. Mais, dès le Luxembourg, je renouai bien vite l'entretien.

- Je comprends tout ce que vous m'enseignez, déclarai-je, et cependant je ne me laisse pas convaincre.

– Vous avez raison, docteur, s'écria Andréas, on nous a donné le jugement, l'analyse, il faut s'en servir.

– Permettez-moi de préciser. Voici ce que je ne m'explique pas. La Providence est juste et bonne, n'est-ce pas? Pourquoi permet-elle que les hommes inventent des méthodes d'évolution pernicieuses ?

– En effet, ce que vous proposez là est un problème difficile, répondit mon compagnon, d'un air grave. Il faudrait vous décentrer mentalement, ajouta-t-il après une minute de réflexion.

– Je ne comprends pas, répliquai-je ; me décentrer?

– C'est vrai, j'ai la mauvaise habitude des comparaisons saugrenues. Vous savez, l'entendement fonctionne comme un système algébrique, ou comme une épure de géométrie descriptive ; mais il y a aussi le calcul différentiel et l'hypermètre.

– Je continue à ne pas comprendre, avouai-je, après un assez long temps de réflexion.

Andréas fit un geste dubitatif, et me demanda :

– Quand vous aurez compris, pourrez-vous me promettre de continuer à vous conduire comme si vous ne saviez pas ?

J'allais protester que oui ; mais, sous le regard sagace de mon interlocuteur, je sentis la vanité suffisante de ma réponse. Je me contentai de dire que je ferai de mon mieux. Nous étions alors, je m'en souviens, devant ce beau parc de Couesnon, qui a été abattu depuis pour faire place à un dépôt de tramways. Le soir commençait à tomber. Andréas s'arrêta, redressa la tête qu'il portait assez souvent inclinée, me regarda dans les yeux pendant quelques secondes, et dit :

Bienheureux les pauvres en esprit ! Voilà ce que l'on peut lire dans le Livre de l'Agneau.

Or, l'esprit de l'homme n'est connu que de ceux-là seuls qui peuvent vivre dans l'atmosphère du Consolateur. Nous autres, nous ne pouvons pas respirer cet air trop vif. Chaque épreuve cependant tonifie nos poumons, et précise en nous l'ébauche, que nous portons tous, d'une statue du Verbe. Mais nous ne pourrions jamais, par nos propres forces, animer cette statue. Le Verbe seul peut lui insuffler la Vie, Sa Vie. Or, beaucoup d'hommes, aveuglés, tiennent cette statue pour vivante ; ils s'y attachent, ils en font leur oeuvre, leur chose ; ils agrandissent l'ombre ; et, croyant aller vers l'Etre, ils s'égareront vers le Néant. Quelques-uns toutefois se doutent de leur erreur : ceux que l'orgueil n'a pas entièrement envahis. Ils peuvent entendre l'avertissement de l'ange gardien ; ils commencent à palper l'inconsistance de ce monde ; ils apprennent à oublier ; et le Ciel s'approche d'eux de cent pas, à chaque marche qu'ils descendent vers le centre du monde. Tout ce que tu as lu, tout ce que tu as entendu d'exotique et de mystérieux, ne t'a redit que cet axiome : « L'action appelle la réaction ; ta main ne peut se dresser vers le firmament que si ton épaule et ton corps pèsent sur le sol d'un effort équivalent ». Tu appelais ceci la loi du binaire, n'est-ce pas ? Tout le long de tes années d'étude, les cellules grises de ton cerveau ont

emmagasiné, les cellules blanches se sont affinées, tu t'es découvert beaucoup d'organismes inconnus, que tu as baptisés de noms grecs, hébreux, ou sanscrits, ou égyptiens, ou chinois, selon tes espoirs du moment. Tu as pris de la force où et comme tu as pu, tu t'es fait une sorte d'athlète décoratif et inutile, capable, à l'occasion d'un effort extraordinaire, mais condamné tout le reste du temps à un régime méticuleux. On t'admire et tu t'enorgueillis.

Tous les corps naissent, croissent puis diminuent. Tes corps invisibles échapperaient-ils à cette loi ! Non, tous ces organes, tous ces pouvoirs prématurés, il faudra que tu les restitues. Et c'est maintenant que l'on va te conduire sur le chemin descendant.

Andréas se tut. Nous étions arrivés. Nous pénétrions dans une cité ouvrière aux maisons de briques salies, sans étage, aux courettes peuplées de marmaille bruyante. Une vieille grosse femme reconnut Andréas et nous fit entrer dans une triste chambre où, au fond d'un fit assez propre, un homme tournait vers les visiteurs un regard anxieux. C'était un de ces parias que les villes engendrent par milliers, usés depuis l'enfance par un travail précoce, et à qui l'alcool seul donne la force de vivre malgré la mauvaise nourriture, la mauvaise hygiène et l'incurie.

Il se répandit en lamentations, de concert avec sa femme. Andréas, debout, le chapeau à la main, les écoutait attentivement, hochait la tête avec compassion, et semblait réfléchir. Enfin le vieux termina ses plaintes en criant avec ce qui lui restait de voix :

– Le bon Dieu n'est pas juste, tout de même ! Et puis, tout ça, c'est des histoires d'exploiteurs, y a pas de bon Dieu !

– Comment ! le bon Dieu n'est pas juste ? gronda Andréas. Et vous, est-ce que vous êtes juste ? Faut-il que je dise tout devant la bourgeoise ? ajouta-t-il plus bas, pendant que la femme était allée chercher des petits verres pour prendre de « la liqueur ». Et, se penchant, il ajouta quelques mots à l'oreille du malade.

– Comment savez-vous cela ? s'exclama l'homme effrayé.

– Tais-toi, tais-toi, répondit Andréas avec un air ravi du tour qu'il venait de jouer au bonhomme. Donnant, donnant. Ne te plains plus, et je ne dirai rien. Mais - et il le menaçait de l'index - mais il faudra marcher droit ! ...

La femme rentrait. On trinqua, on but. Et ce fut à son tour de se plaindre.

– Guérira-t-il, mon bon monsieur ? gémissait-elle. Qu'est-ce que je vais devenir ?

– Ah ! je ne sais pas, la maman, répliquait Andréas. Voici mon ami le docteur qui vous dira cela. C'est grave, n'est-ce pas, docteur ?

J'étais assez embarrassé de mon personnage. Médicalement l'homme était fini ; mais Andréas était là. Je me décidai à avouer la vérité.

– Oui, c'est très grave, ce sera un vrai miracle s'il s'en tire.

– Alors, demanda Andréas, la maman, vous tenez beaucoup à garder ce vieux sacripant de mari ?

Pour toute réponse, la vieille femme se mit à pleurer.

Mais Andréas lui prit affectueusement le bras, et le mit sous le sien : Cela s'arrangera, consolez-vous. Seulement ne vous disputez plus tous les deux ; ce ne serait plus la peine, alors, et souvenez-vous qu'il y en a de plus malheureux que vous. Tu as entendu, n'est-ce pas ? dit-il au mari. Allons, au revoir, à un de ces jours. Vous

venez, docteur?

J'étais un peu déçu , je m'attendais à voir un miracle.

– Pourquoi ne l'avez-vous pas guéri tout de suite ? demandai-je.

– Eh ! mais... d'abord ce n'est pas moi qui le guérirai ; ensuite il n'a pas besoin d'être debout immédiatement ; il a quelques sous, il peut bien attendre une semaine.

A propos, qu'auriez-vous fait, vous occultiste, pour guérir cet homme ?

– Il est bien malade, répondis-je, je ne sais trop ; j'aurais essayé de transplanter le mal dans un arbre, dans un animal...

– Oui, l'introduire dans un endroit où il n'a pas le droit d'aller. Et puis, je voudrais bien vous voir si on vous chargeait d'une maladie des dieux ; oui, vous pourriez gémir, du coup.

– C'est vrai, cependant ; je n'avais jamais songé à cela. Eh bien ! si je lançais un autre génie sur le génie de la maladie ?

– Si votre génie est le plus faible, votre malade tombe dans un état pire. Il doit y avoir une parabole dans l'Évangile, à ce sujet. Si votre génie chasse le mal ou le tue, c'est vous qui êtes responsable de ce qui arrivera ensuite. Le génie de la tuberculose ira chercher des camarades pour se venger ; et vous, qu'est-ce que vous ferez ? Et si, furieux, ces êtres attaquent des innocents?

– Alors, je ne vois pas de solution ; se borner à la médecine ordinaire ?

– Que non pas, docteur. C'est quand l'impossible se présente que cela devient intéressant. Il faut s'obstiner. Ou bien le Ciel remettra la dette du malade, ou bien il changera le mode de paiement.

– Je veux bien vous croire, dis-je ; mais je ne suis pas convaincu.

– Je sais, répondit-il en souriant. Au revoir, docteur, portez-vous bien. Venez me voir la semaine prochaine ; mercredi, voulez-vous ?

– Oui, certainement, dis-je un peu distrait par mes pensées. Je comptais sur un bon retour, lent et long, avec des conversations pleines, des pauses commodes, des nouveautés ; j'avais tant de choses à expliquer, tant de projets à soumettre ! Mais déjà Andréas avait disparu dans la nuit commençante que de rares réverbères trouaient de loin en loin. Je rentrai chez moi assez mélancolique.

## L'HOMME ATTACHÉ À LA TERRE

Deux mois auparavant, J'avais reçu d'une société de publications scientifiques la commande d'un assez gros travail sur un point de pathologie. J'avais expédié mon manuscrit depuis quelques jours ; et, en revenant de la rue du Château, je trouvai dans mon courrier une lettre de l'éditeur m'annonçant le renvoi de mon manuscrit sous un prétexte quelconque. Première désillusion. J'eus heureusement des journées très remplies pour me distraire. Deux semaines plus tard, passant place de l'Ecole de Médecine, j'aperçois un livre nouveau traitant du même sujet que le mien. Je le feuillette : c'était une copie de mon travail, sauf quelques modifications insignifiantes. Ma désillusion devint une vraie, une candide indignation. Je devais ce matin-là déjeuner avec Andréas. Je n'eus donc point à délibérer s'il fallait d'abord dire son fait à mon éditeur ou déposer une plainte. Je pris mon omnibus et arrivai un peu en retard au Lac Saint-Fargeau.

Juillet commençait. Dans les faubourgs, tout ce petit monde agité des environs de midi, ces buveurs aux terrasses, ces marchandes de quatre saisons pressées par les agents, les papillotements des corsages clairs, des tentes, des murs blancs, des devantures bariolées, les arpettes avec les cornets de frites, les cris, les odeurs, les gestes, des mots drôles, des mots tragiques aussi, tout cela me distrayait, m'intéressait et renouvelait ma sympathie pour le peuple et mon admiration pour toute l'inépuisable et jaillissante force qu'il dépense sans compter.

A peine eus-je serré la main d'Andréas et de Stella que, tout plein de mon sujet, je leur racontai mes déboires. Mes hôtes riaient tout en remplissant mon assiette et, pour toute consolation, Andréas me disait :

– Laissez donc cela. Votre éditeur vous a fait certainement l'honneur de ne pas vous prendre pour un naïf ; par conséquent il a dû manoeuvrer avec prudence. Relisez donc votre traité ; vous ne l'avez pas lu, je suis sûr que vous ne pourriez pas en dire les stipulations.

– C'est vrai, avouai-je, je l'ai mal lu.

– Eh bien ! Stella, puisqu'il avoue son ingénuité, donne-lui - donne-nous - un peu de Tokay.

Et mes amis me choyaient à qui mieux mieux, comme si j'eusse été leur fils. Je me gourmandai. Etais-je sot, avec mes rancœurs, d'augmenter encore le mal que la fourberie d'un commerçant retors avait pu me faire? Et je chassai ma rancune, ne voulant, plus goûter que le charme de l'heure.

Nous nous étions, pour le café, assis sous la tonnelle, lorsque l'on sonna à la porte de la rue. La servante introduisit un homme dans la force de l'âge, qui semblait être un commerçant. Mais, sous ce beau soleil, enveloppé dans un pardessus, appuyé sur deux cannes, marchant avec peine, il montrait un visage ravagé par la souffrance.

Andréas le fit asseoir et le pria d'expliquer le but de sa visite.

Un mois auparavant, sans cause, des douleurs l'avaient surpris, violentes, irréductibles, parfois insupportables, surtout dans le dos. Elles commençaient dès le matin jusqu'à la nuit, avec un arrêt de midi à deux heures, et quelques petites suspensions de temps à autre. Il avait consulté tous les médecins, tous les guérisseurs. Il n'était pas rhumatisant ni syphilitique ; pas d'arthritisme, pas de tares nerveuses ;

les parents parfaitement sains. Voilà ce que lui avaient dit les docteurs, en ajoutant qu'ils ne comprenaient rien à sa maladie, et qu'ils ne connaissaient rien pour le soulager.

Et cet homme, dont les traits respiraient la volonté, l'entêtement même, avouait son désespoir et l'impossibilité où il se sentait d'endurer plus longtemps un semblable martyre.

– Mes souffrances sont atroces, nous dît-il. Il me semble, tenez, maintenant, pendant que je vous parle, que l'on me taillade le dos, que l'on me déchire les muscles comme avec des peignes de fer, que je reçois des coups violents, que l'on me pique, que l'on m'écartèle les vertèbres. - Et, de fait le pauvre homme pouvait à peine articuler et se tordait sur son fauteuil en cherchant à échapper à sa lancinante torture.

– Si je me connaissais un ennemi, si je croyais à ces choses-là, je m'imaginerais que je suis envoûté, conclut-il. Monsieur, si vous ne pouvez rien pour moi, je crois bien qu'une balle me délivrera de cet enfer.

– Il ne faut jamais désespérer, dit Andréas, même si on est attaché à la gueule d'un canon chargé. Oui, ajouta-t-il tout en fumant, votre cas est curieux. Etes-vous libre cet après-midi ?

– Eh ! oui, je suis libre, dit le malade. Croyez-vous que je puisse travailler avec le supplice que j'endure ?

– Eh bien ! si vous voulez, nous allons aller faire un tour à la campagne ; ça change les idées ; n'est-ce pas, docteur? dit Andréas en se tournant vers moi.

– Certainement, répondis-je sans comprendre, mais soupçonnant que j'allais être témoin de quelque chose d'extraordinaire.

– Aller à la campagne ? dit le malade. Pourquoi faire ? je ne suppose pas que vous veuillez vous moquer de moi ? Et puis, après tout, ça m'est égal ; tout m'est égal...

– Oui, conclut Andréas, comme répondant à la pensée de son interlocuteur ; peut-être trouverons-nous une herbe.

On partit donc dans un fiacre pour la gare de Vincennes. Là, Andréas prit trois billets doubles pour une lointaine petite station, où nous descendîmes après une heure et demie de trajet. A l'auberge, Andréas sut vite dénicher une vieille victoria ; le fils de la maison monta sur le siège, et Andréas lui donna le nom d'un cultivateur du voisinage. Il y avait encore bien une bonne lieue jusqu'à la belle ferme à trois corps de bâtiments, dans la cour de laquelle nous descendîmes, Andréas et moi, tandis que le malade restait dans la voiture.

Andréas demanda le maître à un petit valet, et nous fîmes, en attendant, les cent pas, entre le poulailler et l'étable aux cochons, sous l'oeil vigilant de deux chiens barbus.

– Ah ! s'écria Andréas, je le savais bien ! - Et son regard s'arrêta vers un puits que creusaient des ouvriers dans un coin de cette cour. Il alla vers les déblais, prit une poignée de terre et l'examina, la faisant couler entre au doigts, la soupesant, et paraissant réfléchir.

Au bout de quelques minutes, arriva le fermier.

– Ah ! bonjour, monsieur Martineau. Vous ne me « remettez » pas, dit Andréas, toujours attentif à parler à chacun son langage habituel.

– Ma foi, non, répondit le cultivateur, je cherche...

– Voyons, vous ne vous rappelez pas, quand vous étiez tout enfant, vers dix ans, vous fûtes en vacances chez votre oncle de Bagnolet, et vous vous étiez cassé la jambe en trois endroits ?

– Si, s'écria l'homme : si, eh ! mais c'était vous, le rhabilleur ; vous m'avez joliment bien arrangé ça. Oui, oui, c'était vous, J'étais bien petit, mais j'avais remarqué vos yeux et votre pipe.

Et oui, c'est toujours moi, dit Andréas en souriant, mais ce n'est plus la même pipe.

– Ah ! bien, ça me fait plaisir de vous revoir. Vous allez entrer un instant vous rafraîchir ; la patronne va venir ; elle est en train de garnir les râteliers.

Je suivis les deux hommes. On s'assit, on but, on bavarda ; mais je pensais toujours au malade qui geignait dehors dans la voiture.

Alors, dit tout à coup Andréas, vous forez un puits, à ce que je vois ?

– Oui, le vieux se tarit. Et puis, je vais vous, expliquer.

Et le fermier se lança dans de longs détails sur ses plans d'administration domestique.

– Eh bien ! dit Andréas, après l'avoir écouté, je vais vous parler franchement ; cela me gêne que vous fassiez ce puits.

– Comment, ça vous gêne ? s'écria le fermier. Comment cela ? pourquoi ? je sais ce que je vous dois ; mais enfin, tout de même, c'est particulier ce que vous me dites là.

– Oui, ça me gêne que ce puits soit juste là, insista Andréas, en regardant le brave homme droit dans les yeux. Je venais justement pour vous demander de le creuser ailleurs.

– Mais, dit le fermier, comme frappé d'une stupeur subite, comment êtes-vous venu ici ? comment avez-vous trouvé, ma ferme ? Il y a belle lurette que mon oncle et ma tante sont morts ; et mes parents ne sont pas du pays. Et comment avez-vous su que je faisais un puits ?

– En me promenant, dit Andréas, tout doucement.

– Hum ! enfin. Je vous dois beaucoup, je le reconnais, et puis, c'est votre droit si vous ne voulez pas me raconter vos affaires.

– Ecoute, dit Andréas, sans que ce tutoiement subit étonnât son interlocuteur, combien as-tu, dépensé déjà pour ce puits ? Je te rembourse et je t'indique gratis un emplacement où l'eau est meilleure. Ici tu es sur une dérivation ; mais je vais te mettre sur la nappe. Et, tu sais, c'est une eau bonne à la santé.

– Ah ! vous maniez la baguette ? J'aurais dû m'en douter, dit le paysan.

– Sauf que je n'ai pas de baguette. Allons, nous avons un train à prendre. Voilà. Je vais te payer tout de suite tes débours. Toi, arrête les ouvriers, fais creuser à l'endroit que je vais te désigner ; et après-demain, si la sonde ne t'a pas fourni un filet d'eau exquise, tu entends, exquise, tu peux garder mon argent et continuer ton premier puits.

– Eh bien ! c'est dit, s'écria le paysan. Nous allons faire un bout d'écrit, n'est-ce pas ?

– Parfaitement. Mais fais commencer à combler, tout de suite.

En rentrant dans la ferme, le malade que j'avais oublié nous cria de loin :

– Dites-moi, vous en avez encore pour longtemps ? je crains la fraîcheur, moi.

Nous allâmes le faire patienter. Et voilà que soudain, comme les puisatiers lançaient dans le trou leurs premières pelletées, le visage de cet homme changea. Il pâlit, ouvrit la bouche ; mais ce n'est qu'au bout de deux secondes qu'il put dire, avec de l'effroi dans les yeux :

– Mes douleurs sont parties.

– Quand je vous disais, répliqua Andréas, que la campagne a du bon.

On termina vivement l'affaire. Andréas versa environ quinze louis au fermier toujours méfiant et lui donna son adresse pour avoir des nouvelles de l'eau du nouveau puits.

Et l'on repartit pour la gare au grand trot. Le retour fut un peu gêné. Moi, je ne comprenais rien, le malade non plus ; il répétait de temps à autre : je n'ai plus mal ; je n'ai plus mal.

En nous séparant place de la Bastille, Andréas le prit à part une minute et j'entendis l'homme qui d'un ton énergique répondait : je vous le promets, monsieur, cela sera fait.

Une fois seuls tous les deux, je hasardai des questions.

– Quel rapport entre ces douleurs et ce puits ? Il y en a un ?

– Bien sûr, docteur, me répondit Andréas d'un air indifférent. Cette terre et le dos de cet homme sont de la même famille.

Je compris qu'il ne voulait pas parler.

– Mais comment avez-vous su cela ?

– En me promenant.

– Comment avez-vous retrouvé ce paysan et tout enfin ?

– Mais en me promenant, te dis-je.

Décidément Andréas n'était pas d'humeur enseignante ce soir-là. Il s'en excusa d'ailleurs avec sa bonne grâce affable et charmante avant de me quitter. Il avait, disait-il, des choses compliquées qui le préoccupaient en ce moment ; mais je ne sus rien de plus. Il paraissait fort pressé d'être de nouveau seul.

## LA MOMIE

Nous nous promenions, Andréas et moi, par une belle matinée d'automne, le long de cet admirable quai Voltaire dont les seuls, fervents de Paris savent goûter le charme noble et discret. Les vieux trembles de la berge y voilent en cette saison, de leurs feuillages rougis par les premiers gels, la longue silhouette grise du Louvre. Le dôme de l'Institut, les hôtels seigneuriaux, le profil de la place Dauphine se situent avec grâce dans la perspective d'une lumière délicate, et le soleil, sur la droite, laisse dans une ombre lointaine la flèche de la Sainte-Chapelle et les tours de Notre-Dame. Paysage tout intellectuel, beau d'une élégance aristocratique, vibrant de tout ce que les générations et les siècles y ont empreint de leurs ardeurs, de leurs douleurs et de leurs pensées.

Andréas fumait en silence, les yeux fixés à terre, lorsque, devant les vitrines du minéralogiste qui siège en face de la vieille maison du gentilhomme-peintre, le marquis Desboutins, il se détourna tout à coup, et prit dans l'étalage du marchand à la figure rougeaude une petite statuette égyptienne du dieu à tête d'épervier.

Usé, corrodé, vert-de-grisé, informe, ce bronze ne présentait rien de remarquable.

– Regarde-le, un peu, mon docteur, me dit-il.

Je considérai alors l'objet avec un peu plus d'attention, et voilà qu'un sentiment de malaise, m'envahit sans motif.

Andréas me jeta un coup d'oeil et ajouta en souriant :

– Vois-tu, il vaut mieux que nous prenions cet oiseau-là : un autre s'en trouverait fort mal. Viens, suis-moi. - Et, appelant l'antiquaire, il lui acheta la statuette sans marchander.

Au même moment, ma canne s'embarrassa dans mes jambes, et je serais tombé lourdement si Andréas ne m'avait soutenu. Je ne vis là, tout d'abord, qu'une maladresse ; ce n'est que plus tard que j'établis entre cet incident et la vue de ce bronze une relation.

Andréas tourna vers le Pont-Neuf et descendit les escaliers qui sont au pied de la statue de Henri IV. Il n'entra pas dans le jardinet, mais, passant derrière quelques pêcheurs à la ligne, il s'arrêta sur l'extrême bord de la berge et, me tournant le dos, se prit à considérer la statuette, en silence, pendant cinq bonnes minutes. Accoutumé à ses étranges façons, je me tenais en arrière, sans rien dire.

Il me sembla voir une flammèche bleuâtre partir de ses mains pour s'évanouir presque tout de suite dans l'air léger. Andréas prit un journal dans sa poche, enveloppa soigneusement la statuette, la ficela et attendit qu'un bateau-mouche qui remontait le fleuve fut passé. Alors il lança son paquet dans l'eau le plus loin qu'il put. Et, nous retournant, nous remontâmes sur le pont.

– Alors ? dis-je.

Andréas m'offrit du tabac et, après avoir fumé un peu :

– Tu te rappelles bien l'histoire de cette momie du British Museum qui, depuis huit ans, cause tant d'ennuis à ses visiteurs ?

– Oui, répliquai-je, tous les journaux en ont parlé ; et on m'a affirmé qu'un ménage anglais a constitué sur cette affaire un énorme dossier.

Or, continua-t-il, quand on meurt, ne faut-il pas que le corps pourrisse, pour que ses cellules se reposent ? Beaucoup d'esprits attendent ce moment autour de l'homme, n'est-il pas vrai ? Si donc on empêche le corps de se corrompre, on viole une loi naturelle, on fait souffrir ces cellules, on prive certains êtres de leur évolution, on arrête une ou plusieurs roues du temps, hé ?

– C'est cependant vrai ; je n'y avais jamais songé.

– Quand les prêtres égyptiens embaumaient des milliers et des milliers de cadavres, ne crois-tu pas qu'ils immobilisaient ces roues avec une force énorme ? qu'ils enchaînaient les âmes à la terre natale de leur corps ? qu'ils agrégeaient une formidable batterie d'une électricité spéciale ?

– Oui, dis-je, il me semble. Mais dans quel but ?

– Cela, c'est leur secret ; inutile de le dévoiler. Réfléchis un peu, tu trouveras vite. Mais si quelqu'un ou quelque chose qui n'est pas isolé ou protégé entre en contact avec un circuit électrique sous voltage, ne se produit-il pas une décharge d'électricité qui peut avoir les caractéristiques dangereuses d'un court-circuit ?

– Ah ! m'écriai-je, les égyptologues font cela, et leurs butins doivent alors tout naturellement causer du désordre dans le milieu étranger réfractaire où on les expose. Cependant, le sarcophage en question ne contient plus sa momie, paraît-il ?

– Qu'est-ce que cela fait ? Tu sais bien que, selon les rites, les figures et les signes et les couleurs qui décoraient le cercueil exprimaient le caractère vital du défunt, et lui étaient reliés par des charmes spéciaux. On a dû traduire cela cependant.

– Oui, en effet, j'ai vu cela dans les annales du Musée Guimet.

– Eh bien ! tu comprends maintenant ?

Oui, je crois ; mais ne peut-on rien faire pour atténuer ce mal ?

– Ah ! si tu trouves un homme capable de voir des choses passées depuis quatre mille ans, capable de parler à des âmes atlantes, capable de dénouer des liens serrés par des collèges séculaires, capable de remettre en branle des orbes peuplés d'esprits par milliers, immobiles depuis ces temps, cet homme-là peut faire quelque chose.

Or, comme Andréas avait pris, en disant cela, l'allure de mystère par laquelle s'imposait parfois à son interlocuteur le sentiment d'une force inconnue, je ne lui demandai rien de plus. Ce fut lui qui rompit le silence.

– Je me rappelle, mon docteur, il y a une quinzaine d'années, je passais justement par ici avec un de mes amis, un Mr. d'Annovilliers.

– Celui qui a laissé des souvenirs sur Jean Lorrain ?

– Justement. Eh bien ! il me racontait qu'il avait dîné la veille chez M. Sadi Carnot, qui n'était alors que président du Sénat ; et il lui avait donné, ce soir-là, à sa demande, un petit Bouddha en basalte, qu'il avait lui-même reçu d'un explorateur. Ce dernier l'avait trouvé dans le pays des Song. C'est dans la Haute-Birmanie, vers la droite ; j'ai passé aussi par là, dans ma jeunesse. Cette statuette avait appartenu successivement à cinq ou six chefs de village qui tous étaient morts de mort violente. Et le bonze, à qui l'explorateur l'avait achetée, étant bouddhiste, avait été assez honnête pour le prévenir de ces particularités. L'explorateur mourut aussi par accident. Et, comme M. d'Annovilliers contait cette histoire à table, M. Carnot, ne croyant point à ces superstitions, insista pour avoir cette idole. Or, tu sais comment

il est mort.

– De sorte, maître, que, si j'ai bien compris, il ne faut pas déranger l'ordre des choses ; ni violer le cours des lois naturelles ; ni même sortir de leur pays les êtres qui y sont attachés ?

– Oui, docteur ; c'est toujours le conseil de l'Ami : Laissez les morts ensevelir leurs morts. Et si jamais tu vas dans les vieux pays, les statuettes qui ont l'air d'être oubliées dans les coins d'ombre, laisse-les tranquilles. Plus tard, je te le promets, je t'apprendrai comment on peut y toucher.

– Et le diamant bleu de Tavernier ?

– Ceci est une autre histoire ; nous en causerons quelque jour.

Et, ayant de nouveau allumé nos pipes, nous continuâmes à fumer, entre les bouquinistes amis et les platanes familiers.

## LE PREMIER MAI

On annonçait, pour le 1er mai de cette année-là, d'imposantes manifestations populaires et j'en avais dit un mot à Andréas, en lui exprimant le désir de savoir à quoi pouvaient correspondre, dans l'invisible, les agitations politiques et les mouvements sociaux.

Il me donna rendez-vous pour la soirée de la veille. Et je le trouvai, en effet, en compagnie d'une femme d'un certain âge, qu'il me présenta comme une voyante.

– Nous ne pouvons pas, me dit-il, aller ensemble de l'autre côté du rideau : il faudrait une plus grande maîtrise de soi que nous n'en possédons. L'aspect de certains êtres et la violence de certains tourbillons nous déconcerteraient. Cette femme ira pour nous, et nous racontera ce qu'elle verra.

– Mais ne court-elle pas les mêmes risques que nous ?

– Non ; elle ne sera pas aussi à découvert que nous serions forcés de l'être , elle sera dans une espèce d'observatoire.

– Eh bien ! vous ne pouvez pas me la donner, à moi, cette défense ?

– Si, ce serait possible, si tu étais bien sage ; mais tu n'es pas assez obéissant, tu ferais des imprudences.

– En ce cas, acquiesçai-je, je n'ai qu'à m'incliner.

Je m'attendais à voir quelque chose de semblable à une cérémonie magique, à des récitations, à une mystagogie. Il n'en fut rien. Andréas dit simplement à son sujet :

– Prends le fauteuil, nous allons commencer.

Le sujet s'installa commodément, et s'endormit aussitôt.

– Voyons, me demanda-t-il, que désires- tu ?

– Je voudrais bien savoir tout d'abord, répondis-je, dans quel état elle est ?

– Mais, docteur, elle sera dans l'état que tu voudrais qu'elle soit. Ce n'est pas le fluide odique dont je me sers. Tu sais bien qu'il y a plusieurs sortes de magnétismes ; celui que l'on va faire agir est peu connu. Je n'emploie ni passes, ni suggestion ; et cette femme t'entend aussi bien que moi. Je ne me permettrais jamais de lier quoi que ce soit en n'importe qui. De plus, elle peut voir aussi bien dans ton porte-cartes que dans ta pensée ou à Pékin.

Je passe ici une dizaine d'expériences que je fis pour vérifier ces assertions, je les reconnus exactes. Je vis même que le sujet conservait, pendant ses visions, la conscience du plan physique ; il lui était seulement très pénible de se mouvoir.

Je demandai enfin qu'Andréas l'envoyât dans l'invisible social, dont l'étude m'intéressait surtout.

La voyante se tourna vers Andréas avec un regard interrogateur.

– Oui, ton escorte arrive, lui dit-il en souriant.

– Quelle escorte? demandai-je.

– Mais, irais-tu seul dans un pays tout à fait inconnu? me répondit-il. Et, si tu peux y aller par le chemin de fer en quelques jours, tu ne préféreras pas un voyage pédestre de quelques mois. Les gens qu'elle va rencontrer ne sont ni des terrestres, ni même des hommes ; il faut donc lui éviter leurs enquêtes et leurs curiosités ; il y

a des douanes ailleurs qu'ici-bas...

– C'est peut-être, à cela que se réfèrent les gardiens dont il est parlé dans la Pistis Sophia, et les mots de passe des chambres symboliques de la Franc-Maçonnerie ?

– Mais oui. Et, se tournant vers le sujet : Tu peux aller maintenant, lui dit-il.

– Comment se dirige-t-elle ? demandai-je. Il y a donc des modes différents de l'espace ? Quels sens la guident ?

– Oh ! mais, tu veux tout savoir, me répondit Andréas en riant ; attends, nous étudierons cela plus tard.

– Voici l'ours, la licorne, le léopard, le renne, le dragon, le lion, l'aigle, le dromadaire, la vache, le castor, le coq... prononça le sujet.

– Oui, ne raconte pas toute la ménagerie, dit Andréas. Vois seulement ce que fait le coq, par exemple, puisque c'est la France qui nous intéresse d'abord.

– Ainsi, demandai-je, il existe, dans l'Au-delà, un lieu, un espace, où les nations se représentent sous des formes animales. Comment cela ? je croyais que les égrégores étaient des champs fluidiques. Qu'est-ce donc qu'un animal ?

– Mais, répondit Andréas en souriant, tout est dans tout. Une pierre ici-bas peut avoir une forme humaine ailleurs ; un archange de l'invisible peut être une gemme, dans les profondeurs de la roche, ou plutôt peut y résider. L'énigme de l'univers, c'est si simple ! C'est pour cela, d'ailleurs, qu'on ne la résout pas. Un animal ? Mais tout est un animal : moi, la terre, la vole lactée, une automobile, la géométrie... Jonas et sa baleine, c'est une scène vécue dans un coin de l'invisible. Qu'est-ce qui caractérise biologiquement l'animal ? C'est une individualité volontaire, responsable, mobile, qui maintient sous une domination temporaire un principe abstrait, des énergies fluidiques, des minéraux, des organismes végétaux, des viscères semblables aux astres. Nous ne voyons que les espèces animales physiques terrestres ; mais il en existe des espèces également terrestres, hyperphysiques, sociales, religieuses, hominales, politiques, cosmiques, industrielles, intellectuelles, etc...

Les théories modernes de la matière radiante, des ions, des électrons, en faisant voir que la cellule organique ou l'atome inorganique sont des soleils minuscules, peuvent aider à comprendre les visions antiques des animaux saints, des Dévas démiurges, des dragons ignés. Notre corps n'apparaît-il pas comme une petite nébuleuse aussi compacte et aussi brillante que celle qui resplendit au-dessus de nos têtes, si un instrument était inventé pour rendre perceptibles les ions dont il se compose ?

Mais tu me fais bavarder comme une pie borgne... Regarde bien ton coq, continua Andréas, en s'adressant à sa voyante, après deux secondes d'examen.

– Il était bien beau, dit-elle ; mais le voilà qui semble s'évanouir en fumée, et d'autres animaux sortent du brouillard qu'il est devenu. On dirait un champ clos. Voici un troupeau de moutons tout confus, qui piétinent en bêlant ; ils sont très sales. Autour d'eux, il y a des bouledogues ; ils défendent ces bêtes affolées, mais ils en tuent une de temps à autre et la dévorent. Venant sur ce premier groupe, il y a une horde de petits animaux qui ressemblent à des chiens ; ils sont de toutes couleurs et de toutes formes. Une sorte de monstre immobile, avec des bras comme les pieuvres, se tient près d'eux, les excite et les lance à l'assaut des moutons.

Au milieu de ceux-ci est un renard vers lequel ils se tournent sans cesse, et qui

commande aux bouledogues. Dans le coin, derrière les broussailles, un crocodile semble dormir ; mais des corneilles, des pies, des geais vont et viennent de lui au renard et à la pieuvre. Ils se posent çà et là sur les deux troupeaux dont ils augmentent la confusion par des cris et des coups de bec, tandis que le renard et la pieuvre se consultent par intervalles et semblent se prêter secours pour renforcer l'effroi des moutons et l'élan des chiens. Ils dévorent de temps à autre les blessés qu'on leur apporte ; mais ils ne s'aperçoivent pas qu'en réalité, c'est le crocodile qui les dirige. Voici un homme ; il porte un filet de pêcheur ; il le déploie entre les deux troupes. Les chiens s'arrêtent peu à peu ; les moutons se remettent à brouter ; l'homme regarde les trois animaux chefs et les fait venir dans un coin ; il leur parle plusieurs fois.

– C'est bien, interrompit Andréas ; repose-toi un peu.

– Et qu'est-ce que cela veut dire ? demandai-je.

– Si cette femme a inventé sa petite histoire, ou si c'est moi qui la lui ai suggérée, cela ne veut rien dire. Peut-être est-ce vraiment un tableau qu'elle a vu se dérouler devant elle.

– Et en ce cas ?

– C'est à toi de chercher. C'est peut-être de l'alchimie, c'est peut-être de l'astrologie, ou un phénomène social, que sais-je ? Le sujet n'a fait que regarder. Il aurait fallu qu'il conversât avec ces êtres ; mais ç'aurait été trop fatigant pour elle.

– Alors, à quoi cela sert-il, cette séance de somnambulisme ?

– Pas à grand-chose, mon docteur. Comprends-tu, c'est très bien d'avoir de l'enthousiasme, mais il ne faut pas entreprendre de travaux au-dessus de nos forces. Si toi ou moi étions purs, si nous pouvions nous dire enfants de Dieu, rien dans la création ne nous serait caché ; nous comprendrions tout, et nous nous ferions comprendre de tous. Alors, parce que nous serions humbles, il nous serait possible, par exemple, de nous mettre en rapport avec les esprits des nations, ou des sectes politiques et religieuses, et de les diriger selon les vues providentielles. En attendant, nous ne pouvons que travailler en silence. nous dévouer et avoir confiance en notre Ami.

## LES INVISIBLES

Andréas était allé en Bretagne pour un de ces courts voyages impromptus dont il avait l'habitude. Il m'avait pris à Nantes en passant ; et, ce soir-là, nous devions voir ensemble un paysan malade, qui habitait, à deux lieues de Vannes, une maison grise au grand toit dont les haies du chemin creux ne laissaient apercevoir que le faîte.

Le recteur croyait ce paysan possédé ; quant au médecin, le sachant alcoolique, il voulait l'interner au plus tôt.

Chez ces Bretons taciturnes Andréas avait été sobre de paroles. Dans la salle obscure, dont une petite lampe animait les ombres, la grand-mère et la fille s'affairaient entre la marmite et le berceau. L'homme était assis avec nous, son pen-baz à la main, son chapeau sur la tête et la pipe aux dents. Andréas fumait aussi et nous buvions tous trois une bolée de cidre. Un chat maigre quêtait, et deux chiens crottés, aux yeux brillants, se chauffaient devant l'âtre.

Dehors, le vent s'était levé. Il commença dans la cheminée une petite chanson ; mais bientôt ce fut un furieux orchestre qui fit résonner du haut en bas la vieille maison trapue. Comme, en septembre, les ouragans sont rares, une des femmes, un peu étonnée, se leva et entrouvrit la porte pour regarder au dehors. Je la vis faire un geste, avancer de quelques pas, sur la route, puis elle rentra en courant. Son visage avait pris la couleur de la cendre. Elle dit à voix basse : Il n'y a pas un souffle de brise sur la route. Et elle se signa.

Son homme avait levé la tête comme quelqu'un qui se réveille d'un assoupissement. Il sauta sur ses pieds en levant son bâton, avec une souplesse sauvage : mais Andréas était déjà debout et lui avait pris le regard sous la lumière de ses prunelles immuables.

Le paysan tomba à quatre pattes, se mit à mordiller les bancs, çà et là, et à hurler comme fait le loup, quand il erre en mâle rage de faim. Les femmes tremblaient, en groupe, sous l'escalier, leurs bêtes s'étaient cachées derrière elles. Quand la tempête reprenait son souffle, l'homme aboyait plus aigu. Le noir démon de la Terreur secouait dans cette salle les plus délétères de ses poisons. Je m'impatientais qu'Andréas ne bougeât point. Il devait faire quelque chose, il fallait qu'il fît quelque chose... et cependant les minutes tombaient toujours dans la même pénombre et dans le même concert du vent et du possédé.

Mais voici qu'une Chose brune poussa la porte, d'une patte silencieuse ; et, muette, haute comme un grand vieux loup, souple, le poil raide, la gueule baveuse et les yeux brûlant rouge, elle vint s'asseoir face à l'homme, qui aboyait toujours, et qui, sous le souffle empesté de la bête, fut pris de tremblements convulsifs.

Andréas vint se mettre entre eux. Et la bête leva vers lui ses larges prunelles, claires, cruelles et surnoisées. Il prit doucement la grosse tête sauvage ; ses mains plongeaient dans l'épaisse fourrure et, cependant, je les apercevais comme si le corps du loup avait été diaphane par moments. Ceci acheva de me faire perdre mon sang-froid. Une innommable odeur s'exhalait par bouffées de la gueule qui écumait. Soudain, la bête se ramassa pour bondir ; mais Andréas l'avait arrêtée aux épaules,

et ils restèrent tous deux, les yeux dans les yeux, jusqu'à ce que, comme une chandelle qu'on souffle, la lueur rouge qui dansait au centre des prunelles sauvages s'éteignit.

– Fais sortir tout le monde ; assieds l'homme ; vite ! me dit Andréas.

Je poussai dehors les femmes, le berceau et les chiens, et je relevai péniblement l'homme qui s'était tu. La tempête diminua en même temps ; la bête retomba sur ses pattes, recula vers l'âtre, et s'y évanouit en vapeur. Le paysan s'étirait, se frottait les yeux et grommelait. Il aperçut de la bave sur la manche d'Andréas, et eut un petit sursaut.

– Ecoute, Jean-Marie, lui dit Andréas. Dans une heure, tu te rappelleras tout ; mais tu n'en parleras jamais. Pars immédiatement, tu vas aller trouver la mère Le Dallo ; tu y seras demain matin au petit jour, tu reviendras aussi à pied. Tu lui remettras cent francs, tu sais, les cent francs d'il y a vingt ans, et cent autres francs pour les intérêts ; quand elle sera morte, tu feras dire pour elle une messe tous les samedis. C'est promis?

– Oui, dit l'homme. Et il alla devant une petite Vierge en plâtre, sur la cheminée, se signa, récita un Notre Père, un Ave, et dit :

– Je jure de rendre les vingt pistoles, de faire dire les messes et de ne jamais en parler.

– C'est bien, dit Andréas, va, que je te voie partir. N'aie pas peur, il n'y aura rien sur ton chemin, cette nuit.

Trois minutes après, nous étions sur la route, et Jean-Marie s'éloignait vers le nord, tandis que nous rentrions à Vannes.

Naturellement, j'accablai Andréas de questions.

– C'était une vengeance, me répondit-il.

– Mais le loup, il était translucide, et cependant il pesait il était matériel, puisqu'il a sali votre jaquette ?

– Eh bien ! oui, dit-il ; n'as-tu donc pas étudié la magie ? Tu sais bien ce que c'est que la lycanthropie. Nous sommes dans le pays des loups-garous. Dans les contrées où la vie de la Nature est forte, l'homme est peu intellectuel, et il offre aux esprits des pierres, des bois, des mares, des nuages, des vents. des terres incultes, beaucoup de moyens d'action. Alors les créatures physiques sont voyantes, intuitives, médiums, et les créatures invisibles sont plus proches de la matière.

– C'est donc encore une preuve que la Nature procède toujours par gradations insensibles, et que, partout, les hommes ont, innée, l'intuition de l'Invisible.

– Oui, partout l'homme reçoit intérieurement ce dont il a besoin. Aujourd'hui on a tendance à dire que les sciences mystérieuses nous viennent toutes de l'Orient. Ce n'est pas exact. Non seulement dans les livres occidentaux, mais dans les traditions populaires se retrouvent toutes les théories qu'enseignent les ésotérismes de l'Inde, de la Chine et du Tibet. Nous sommes tout simplement sous l'empire d'une fascination mentale, envoyée sur nous par certains hommes puissants, mais qui ne durera pas toujours.

– Il est vrai que le Zohar contient toutes les idées que j'avais vues auparavant dans les Pouranas. La théorie brahmanique des périodes chronologiques est aussi dans le Sépher et dans Trithème, et dans Arbatel. Si on complète Agrippa avec certains Pères de l'Eglise, on peut bâtir une pneumatologie aussi compliquée ou complète que

celle des Védas. Paracelse donne les mêmes enseignements de médecine, d'histoire naturelle, de physique et de chimie que les Samhitas hindoues. Mais on peut toujours dire que l'Orient est la source à laquelle tous ces initiés européens ont puisé ?

– C'est juste. Il est bien oiseux de discuter des priorités. Tu sais bien que personne ne comprend rien à rien ; on n'a que des apparences de compréhension. Le kabbaliste, le pythagoricien, le yogi, l'arhat, le wâli, le saint ne sont pas arrivés les uns plus que les autres au zénith de la connaissance et du pouvoir, ils ne possèdent que des approximations, plus ou moins approchées ; ils sont chacun sur un sommet de montagne. Tous ils voient des pierres, des arbres, des animaux, des villages, des nuées, c'est là les concordances des traditions, mais aucun ne voit les mêmes forêts, ni les mêmes hameaux ; c'est là les divergences des traditions.

– Vous voulez dire que les objets dont s'occupe l'ésotérisme sont trop éloignés de nous pour que nous puissions en discerner autre chose que de très larges ensembles ?

– Oui, et quand le chercheur trouve quelque chose de net, de précis, ce point est le rendez-vous de tant de forces différentes, qu'il lui est impossible de les dénombrer toutes, et par conséquent de se rendre compte de la véritable nature de sa trouvaille. Ainsi la scène de tout à l'heure, c'est le dernier acte d'un drame qui a commencé il y a quatre cents années. Ce paysan et la sorcière qui avait pris la forme d'un loup sont de vieux ennemis ; ils vont se réconcilier tout à l'heure ; mais qui comptera les millions d'esprits de toutes sortes que leur haine séculaire a mis en mouvement ?

– Et qui va mettre tout cela en ordre ?

– Dieu, par le moyen de certains êtres. Tout est vivant, tout a son esprit, son intelligence ; aucune forme matérielle n'est que le corps d'un génie. Si, en supposant que je puisse le faire, je veux réconcilier ces millions d'étincelles de vie, il me faudra bien plus de temps encore pour cela que cet homme et cette femme n'en ont mis à les faire batailler. Si je m'adresse à divers chefs de ces génies, il faudra que je les recherche, que je les retrouve, alors qu'ils sont sans doute partis bien loin de cette terre. Il est plus simple que je m'adresse à Dieu, qui connaît tout, et qui, en un clin d'oeil, aura fait comparaître cette foule et l'aura jugée, c'est-à-dire réorganisée.

Alors les livres ésotériques de magie, de pneumatologie, ou d'angélogie, tout en contenant des données exactes, incitent le chercheur à s'adresser aux causes secondes et non pas à la cause première ?

– Justement. Quoiqu'ils disent toujours de s'adresser à Dieu, de ne rien entreprendre sans se concilier son aide par une conduite pure, on passe toujours cette première page, on la juge assez bonne pour la foule, mais non pour un initié tel qu'on croit l'être ; on court aux secrets, aux choses curieuses et, en fin de compte, on s'égaré.

– En somme, il existe bien des génies, des chefs, des princes, des satrapes et des rois invisibles, des dieux pour les planètes, les races, les nations, les villes et les chaumières, des guides pour les professions et les situations individuelles, des sauveteurs qui nous aident. La kabbale, les religions, le soufisme, le bouddhisme, le brahmanisme sont unanimes là-dessus. Mais il est plus prudent et plus expéditif de ne pas les rechercher, et de ne s'enquérir que de Dieu seul.

– Oui ; l'homme doit agir avec la Lumière qui le fait homme, c'est-à-dire avec

l'étincelle divine déposée en lui dès le commencement... S'il agit avec un des corps de cette étincelle, avec son intelligence, ou son magnétisme, ou sa volonté, il agit dans l'extérieur et sur l'extérieur, et non plus dans le centre et sur le plan central du monde. Reste dans le centre, dans l'unité, dans l'harmonie, et tout ce que tu feras rayonnera l'unité, l'harmonie et la paix. Je te le répète, tout ce, que les plus grands des hommes ont enseigné, tout ce qui a été révélé aux plus purs ne forme pas la millionième partie de la Science totale. Chacun suit son chemin. Il n'y a donc pas de polémiques, ni de critiques, ni de combats dans ce plan Un où on devrait se tenir. Ce que tu crois vrai, dis-le et surtout réalise-le. Les autres font ce qu'ils ont à faire. L'Ami est là pour tout arranger, pour mettre chacun à sa place, selon un plan que Lui seul connaît. Ainsi travaille et reste dans la paix.

## LA VIGNE

Au lieu de nous en retourner directement à Paris, Andréas prit le train de Chinon, et descendit à l'Ile-Bouchard. De là, nous montâmes dans un petit chemin de fer d'intérêt local, avec toute une cohue de fermiers et de fermières qui s'en retournaient du marché. La petite locomotive avançait en haletant, entre des collines chauffées au grand soleil d'été. Séparés par des murs de pierres sèches, les vignobles étageaient leurs lignes de ceps, et à perte de vue se succédaient des plantes aux feuilles bleuies par le sulfatage. La saison s'annonçait mal. Les paysans gémissaient, la récolte serait à peine la moitié de celle d'une année ordinaire. Le vin ne pourrait probablement pas se garder ; ni poudres, ni liquides, ni engrais, ni croisements n'arrêtaient des maladies toujours nouvelles. La ruine se prévoyait. Il en faudrait des bonnes années pour se rattraper un peu.

– Vous en avez eu, des bonnes années, leur répliquait Andréas ; à quoi cela vous a-t-il servi ? Vous avez serré vos écus, vous ne vous êtes pas payé seulement un plaisir de plus. Votre conseil municipal a-t-il arrangé les chemins ou fait quelque chose pour les indigents ? Non. Eh bien ! pourquoi voulez-vous que la terre soit meilleure que vous ?

– Vous ne comptez pas, répliquaient les paysans, tout ce qu'on a dépensé en plants d'Amérique, en fumures, en engrais, en arrosages.

– Ils vous ont servi à grand-chose, cette année, leur répondit Andréas. Et, en effet, rien n'avait arrêté la maladie. La science des agronomes avait dû avouer son impuissance, et l'on retournait aux pratiques empiriques que rappelaient les vieux, assis sous le noyer, la canne au menton et la pipe à la bouche.

– Oui, continuait Andréas, dans le temps, on promenait le bon Dieu dans les champs ; mais, aujourd'hui, vous êtes trop malins. Votre bon Dieu, c'est le sulfate de cuivre, et ses anges, c'est les phosphates. Tirez-en donc quelque chose, maintenant que vous avez épuisé la terre. Vous avez eu la paresse de ne plus semer de pépins, ce n'est pas naturel, Vous savez bien que si un homme ne prenait que du marc sans manger, il mourrait bientôt. Il ne faut pas forcer ; vous savez bien ménager vos chevaux et vos boeufs ; faites tout ainsi pour la vigne.

Et les paysans écoutaient sans rien dire, pour ne pas avoir l'air d'être des girouettes ; mais certains convenaient bien en eux-mêmes que ce monsieur pouvait dire vrai.

– Pourtant, demandai-je à Andréas, vous ne voulez pas ramener ces gens à l'église et au curé ?

– Pourquoi pas ? me répondit-il. Eux, n'ont pas besoin d'avoir des vues générales de gouvernement. Ils sont nés paysans ; cela veut dire qu'ils n'ont qu'à obéir pour cette fois-ci. Sache bien que le catholicisme est la meilleure des religions.

– Oui, mais quel rapport a-t-il avec les maladies de la vigne ?

– De très étroits, docteur ; et aussi avec les maladies du bétail, et avec la grêle, la pluie, le vent et bien d'autres choses encore.

– Comment cela ?

– Mais d'une façon toute naturelle. Tu sais bien que le propre de la religion de Jésus, c'est d'unir à Dieu la création tout entière, puisque c'est la religion du Verbe. Comprends-tu cela ?

– Oui, à peu près. Mais il me semble que j'aurais bien de la peine à l'expliquer à des philosophes.

– Oh ! nous n'en sommes pas là. Il faudrait d'abord leur faire saisir la réalité objective de la religion. Ils n'y voient, eux, qu'un ensemble de formules subjectives ; ils ne voient dans les dogmes que des symboles intellectuels et dans les rites que des symboles moraux. Le dogme est quelque chose par soi-même, et le rite contient par lui-même une vertu ; si, en plus, le prêtre est un saint, cette vertu augmente. Mais, pour revenir, à non moutons, il faut se rendre compte, pour s'expliquer l'influence qu'une prière liturgique peut avoir sur un phénomène physique, que le cercle collectif d'une Eglise embrasse plus que les hommes qui en font partie. L'Eglise catholique, par exemple, ne comprend pas seulement les prêtres et les fidèles morts et vivants, elle enrégimente beaucoup d'autres êtres, visibles et invisibles. Ce sont d'abord les génies des nations qui la reconnaissent et les génies subordonnés qui leur obéissent. Elle comprend une certaine portion d'esprits infernaux et d'esprits célestes ; des esprits de sciences et d'arts propres à ces nations ; les esprits des villes, des villages, des rivières, des montagnes, des forêts, des champs qui dépendent des génies nationaux ou ethniques ; les esprits des institutions, politiques, civiles et intellectuelles ; des machines, des maisons et des palais ; bref, les esprits de toutes les variétés d'êtres et de formes matérielles, construits par la force de la Nature ou la volonté des hommes, qui ont donné leur foi au maître de cette religion.

– On pourrait donc inventer une physiologie spirituelle de la religion, de l'état, de l'industrie, de tout ce qui constitue la civilisation ?

– Oui, répondit Andréas. Rappelle-toi toujours que la Nature ne travaille que d'après un seul plan, et que la même loi par laquelle l'astre se développe, régit la graine, le savoir la vertu et tout le reste. Vois-tu comment le royaume du Ciel est semblable à un grain de sénevé ? Vois-tu dans quelle attitude intérieure il faut étudier l'Evangile ?

– Oui, dis-je, j'entrevois des horizons bien vastes. Mais, ajoutai-je, revenons à nos malheureux vignobles ; car je savais combien habilement Andréas pouvait éluder la question.

– Eh bien ! me répondit-il, revenons. Quel est l'acte le plus haut que l'homme puisse accomplir? celui pour lequel se mettent en branle ses énergies les plus profondes et les plus pures, et qui, par conséquent, éveille le plus d'échos dans toutes les sphères de son individualité? C'est, n'est-ce pas ? l'acte religieux. Or, puisque tout se tient dans l'univers, et que nous ne pouvons rien faire qui n'ait sa répercussion sur le milieu, à plus forte raison la prière, remuant nos centres les plus secrets, émouvra par réaction tous les centres du milieu auquel nous sommes attachés.

– Ce n'est pas tout encore? demandai-je.

– Si, dans la communauté sociale, la cellule chargée de représenter la fonction de prière, le prêtre, demande quelque chose, selon les formes à lui indiquées par la tradition, c'est-à-dire par la chaîne des prêtres ancestraux jusqu'au fondateur de ladite religion, une telle demande a d'abord un écho chez les autres membres de ladite collectivité. De même, quand ton cœur prie, le reste de ton corps en ressent quelque chose. Le reste de la collectivité, tant visible qu'invisible, entend cette prière et, à cause du nom de Dieu qui y est invoqué, les parties de cette collectivité qui ne sont pas d'accord avec la loi arrivent de gré ou de force à s'y conformer.

– Oui, répondis-je, je voudrais vous croire, mais je ne comprends pas nettement.

– Bien sûr que tu ne comprends pas, s'écria doucement. Andréas en souriant. Je ne te dis pas ces choses pour tout de suite ; tu n'en auras besoin que bien plus tard. Il y aura longtemps que tu les auras oubliées. Mais, tu sais, il y a parfois, en nous, des tremblements de terre ; parfois les couches profondes de notre esprit remontent au soleil de la conscience, tandis que ce qui était en haut s'enterre dans le sous-sol obscur. Cela doit être. écrit dans l'Évangile ?

– C'est peut-être quand il est dit : Il a abaissé les puissants, etc.

– Sans doute, répondit Andréas. Eh bien ! quand le curé du village, avec l'instituteur, les enfants, quelques paysans et quelques bonnes femmes allait promener le Saint-Sacrement à travers les blés en chantant des psaumes d'une voix fruste, il y avait des assistants invisibles à cette simple cérémonie. Et ils écoutaient les mots latins ; ou plutôt la foi qui dynamisait ces mots leur apparaissait comme des traits de lumière, des barrières de feu, et des pointes ; et les petits êtres qui font la grêle et la pluie ou le vent obéissaient mieux qu'ils n'obéissent à ces tromblons que tu vois dressés çà et là dans les vignes.

– Est-ce si simple que vous dites ?

– Eh ! oui, la Nature champêtre est très sensible aux forces psychiques. C'est pour cela que les sorciers ou les rebouteux réussissent mieux à la campagne qu'à la ville. La religion est quelque chose de si naturel, le cœur est tellement le réceptacle de la vie, que l'un et l'autre trouvent leur expansion la plus normale en dehors des créations artificielles du génie humain.

– Peut-on chercher ici quelque raison à l'échec des traitements chimiques dans les vignobles cette année ?

– Oui ; on le peut. La terre, d'abord, qui est vivante, s'habitue à peu près à tout, comme un simple Mithridate. Ensuite, le produit chimique est mort la plupart du temps ; il ne peut en conséquence donner ce qu'il ne possède pas ; il n'est donc pour le sol qu'un excitant, comme sont l'alcool et le café pour notre corps. En outre, également comme notre corps, la terre n'a qu'une capacité limitée d'absorption ; une fois saturée, elle parvient à la borne de son rendement et ne peut la dépasser. Alors, il faut que le cultivateur cherche autre chose. Enfin, c'est le cas pour cette année et pour ce pays, la justice immanente émet parfois des décrets, lesquels sont exécutés en dépit de tous les artifices de l'ingéniosité humaine. Quand des hommes se sont montrés longtemps et obstinément avarés ou médisants, par exemple, malgré la clémence du climat et la bonté du sol, certains êtres - des justiciers - ouvrent une certaine porte de l'autre côté. Alors l'avarice et la médisance humaines entrent dans un lieu où elles reçoivent de la vie, une certaine faculté de procréation organique ; et il se forme alors à la surface du sol, dans les moisissures, un peu partout, des micro-organismes d'abord unicellulaires, qui évoluent assez rapidement et deviennent des animalcules. Le phylloxéra n'a pas une autre origine ; et ce que je te dis là est si vrai que, dans ce pays que nous traversons, il n'y a qu'une vigne à peu près saine, et c'est la vigne d'un homme qui a prié.

– Il y aurait donc des relations continues entre ce que les occultistes appellent l'astral et le physique ?

– Mais oui. Toutes les parties de l'univers sont perpétuellement en relation ;

elles baignent les unes dans les autres. Sauf quand, par exception, un mur est construit pour un isolement local et temporaire. C'est bien à cause de cette infusion universelle que les religions recommandent tant de rapporter à Dieu tout acte et toute pensée.

– Mais tes pauvres gens, le Ciel ne veut-il donc rien faire encore cette fois-ci pour les sauver de la ruine ? Peut-être, d'en avoir été si près, vont-ils s'améliorer?

– Cela fait bien des années que le Ciel prend patience avec eux, dit Andréas. Cela n'a rien fait. Néanmoins, le bon Dieu a bien le temps. Si seulement il y avait parmi eux quelqu'un qui comprit ce qu'il demande, bien des souffrances leur seraient évitées. Mais quoi !

– Alors, pourquoi ne pas prévenir cet homme dont vous parliez à l'instant?

– Eh bien ! on le préviendra, me répondit Andréas, du ton dont on se débarrasse des questions importunes d'un enfant. Si les hommes arrivaient seulement à se douter de quelles incessantes sollicitudes ils sont les objets ! Par tous côtés nous sommes vulnérables, depuis notre corps jusqu'à la fine pointe de notre esprit. Nous frôlons la mort - des morts - plusieurs fois par jour. Non, l'homme ne cultive pas assez là reconnaissance. Ainsi, nous, voilà que, nous voyageons sans encombre depuis ce matin, et nous trouvons cela tout simple ! Ah ! nous sommes des ingrats.

Et, là-dessus, Andréas s'enfonça, les yeux mi-clos, dans une longue et taciturne méditation.

## AVALANCHE DANS L'HIMALAYA

En arrivant un soir chez Andréas, je le trouvai aidant sa femme à des préparatifs de voyage. Une amie intime, malade, la réclamait et elle devait prendre le Sud-Express immédiatement. Nous l'accompagnâmes à la gare d'Austerlitz. Je remarquai combien Andréas s'ingénia pour lui assurer tout le confort imaginable, et aussi la politesse exquise de ses manières, une grâce que je n'avais jamais rencontrée que chez deux ou trois vieux grands seigneurs. Je m'aperçus aussi qu'Andréas connaissait beaucoup le personnel, depuis le commissaire spécial jusqu'aux hommes d'équipe.

Le rapide parti, il me proposa une promenade nocturne à la campagne. J'acceptai d'enthousiasme. Une nuit de causeries avec un tel compagnon de route était une bonne fortune. Je proposai de prendre un train suburbain pour gagner plus vite le silence et l'air des champs. Et c'est ainsi que, vers une heure du matin, les habitants de Villaine qui ne dormaient pas encore pouvaient apercevoir, grâce à la pleine lune, deux ombres prendre à travers champs vers les collines boisées qui dominant la vallée de la Bièvre.

– Ce sont, dis-je, des pays que je voudrais bien connaître, toute cette vaste Tartarie, cette Inde, cette Chine !

– Oui, mais combien de voyageurs y ont laissé leur peau ! Il y a des contrées dont la réputation est faite, et on se prémunit en conséquence : telles l'Inde, l'Himalaya. Mais le climat du Turkestan, de la Mongolie n'est pas moins meurtrier. Je me rappelle y avoir beaucoup souffert.

– Comment donc ? demandai-je.

– Voici. C'était à mon premier voyage à Lhasa. Je subissais à ce moment une forte attaque morale, du genre de celle dont vous m'avez parlé, et, comme un malheur ne vient jamais seul, d'autres soucis me préoccupaient encore. Je me trouvais dans la situation suivante : Dans toute l'Asie, vous le savez sans doute, continua Andréas tout en grimpant un raidillon, la politique et les sciences occultes sont étroitement mêlées et se prêtent un mutuel secours. Les brahmes restent à peu près tranquilles dans leur ethnogénie, les musulmans sont déjà plus actifs et donnent bien du souci à l'impératrice des Indes comme au tsar. Quant à la Chine, tout le monde confiait aujourd'hui les sourdes et lentes menées des sociétés secrètes contre la dynastie mandchoue. Les Annamites rêvent toujours de recouvrer leur autonomie. Et les Tibétains surveillent du haut de leurs neigeux observatoires les mouvements des peuples qui s'agitent dans l'immense continent.

Les migrations des nomades bouddhistes de Tartarie, des mahométans iraniens, afghans et hindous, des taôistes, des membres de la Triade et du Nénuphar blanc leur sont fidèlement rapportées par des émissaires rapides, et par une sorte de télégraphie sans fil qu'ils connaissent depuis des siècles. Les lamas prennent grand intérêt à la descente des Russes vers le Sud et à la montée des Anglais vers le Nord. C'est d'ailleurs aux premiers que vont toutes leurs sympathies.

Je ne veux pas vous faire un historique fastidieux de la politique tibétaine, ni des vicissitudes de ce sacerdoce central. Il vous suffira de savoir que le dalai-lama et les grands lamas de la Tartarie sont bien plus d'accord que ne le croit la masse de leurs fidèles. Leur conseil suprême, qui comprend, outre ces bouddhas vivants, les

chefs de toutes les initiations de l'Inde, de la Chine, du Japon, de l'Annam et de la Malaisie, projetait d'entreprendre un rapprochement avec le chef d'un grand empire d'Europe. Il y a de cela, d'ailleurs, déjà pas mal d'années. Ils avaient besoin d'un émissaire au courant des choses occidentales, et ils jetèrent les yeux sur moi.

Mais les messagers, les caravanes, le cérémonial ne leur permettaient pas de tenir ces négociations absolument secrètes. La foule du Peuple, des novices, des lamas et même des khampos ou cardinaux aurait été mise trop vite au courant par les allées et venues inévitables qu'occasionnent ces démarches diplomatiques. Il leur fallut donc trouver un prétexte .qui justifiât aux yeux de ces populations l'importance donnée à ma personne.

Ici, Andréas s'arrêta, alluma sa pipe et, considérant lu vallons endormis sous la lune, dit :

– La Nature est clémente ici.

Puis, se détournant de quelques pas, se tint immobile dans une contemplation silencieuse. Le levant s'éclairait déjà un peu. sur l'avenue, des lapins s'aventuraient, les hirondelles commençaient à gazouiller autour d'une ferme, dans la vallée. Tout à coup surgit le soleil devant nous au-dessus des bois de l'Hay et, en même temps, une alouette jaillit d'un sillon. comme une balle, lançant sa prière matutinale.

Andréas revint vers moi et continua son récit.

– Le Transcaspien n'était pas terminé. Mon cortège et moi-même fîmes donc la route à cheval, à travers, les plaines du Turkestan. Je revis les ruines de l'antique Amarcanda, de Merv, centres disparus de la brillante civilisation arabe. C'est là que j'aurais voulu te voir : rôti le jour, aveuglé le soir par la poussière, gelé la nuit, souffrant de la soif à toute heure, ne pouvant la calmer par crainte des maladies intestinales, en proie au mal du sable qui rend grincheux les plus patients. Mais je te raconterai tout cela un autre jour.

Ma mission remplie, nous repartîmes pour le Tibet. Le voyage se fit paisiblement, jusque sur les hauts plateaux de l'Hindou-Kouch. Des choses terribles m'attendaient sur ce sommet du monde.

C'était la troisième fois que mon, destin m'amenait aux solitudes neigeuses de l'Himalaya. Mais, bien loin que le froid, la fatigue ou la disette me rebutassent, en outre de là paix que j'ai toujours sentie au fond d'un désert, les montées pénibles, les descentes dangereuses, les tempêtes, les terrifiantes illusions d'optique, rien ne comptait pour moi en face des joies du montagnard. M'emplir les poumons de l'air glacé des cimes, m'enivrer, le soir, de la vue du firmament splendide, savourer les magies du soleil levant et les orchestrations tragiques des couleurs au soleil couchant, me noyer dans la béatitude calme des nuits, lorsque la lune éclaire le silence formidable, que pique de loin en loin le cri d'une bête en chasse au fond des vallées

! Dans cette paix immense, immobile et pleine de vies, la majesté de la Nature visible exalte le coeur de l'homme jusqu'à l'Invisible. Il repose plus près du sein de la Grande Mère. L'artificiel et l'inutile tombent, comme des écorces sèches. Énormité même des formes matérielles terrestres, en l'écrasant de toutes parts, fait jaillir du fond de son soeur la petite plainte si faible qui, seule, peut monter jusqu'au Ciel et en faire descendre l'Amour.

Ce n'est pas sans raison que les épisodes les plus marquants de l'histoire religieuse se passent sur les sommets. Le Mérou, le Nébo, l'Horeb, le Thabor, le

Calvaire sont les tremplins mystérieux d'où s'élanche, d'un effort surnaturel, la prière des initiateurs. Ce sont les Havres-de-Grâce où atterrit, des rivages éternels, la nef qui porte au sacrifié les secours nécessaires à la consommation de l'holocauste.

Les sanies des courants électro-telluriques tombent au fond des vallées, l'air de la montagne est plus pur, la terre en est plus riche. Sous la neige les rochers couvent silencieusement la formation des alumines vierges ; l'eau des sources y coule, invigorante, saturée des saveurs du sol maternel. L'odeur des forêts développe les poitrines ; les vastes horizons aiguissent les regards, l'escalade des pentes abruptes forge des muscles d'acier ; le cataclysme imprévu des avalanches, la traîtrise des crevasses asservissent les nerfs au contrôle d'une volonté prompte ; la quasi-solitude exalte l'âme et la rend avide d'aspirer elle aussi les souffles impollués des cimes mystiques.

Dans l'intimité de la Nature la culture du civilisé sèche et meurt. Le sens intime reprend sa place normale ; l'instinct du vrai, délivré des préjugés et des conventions sociales, peut épanouir librement ses vertes frondaisons, dans le perpétuel printemps d'une âme redevenue innocente. Ah ! si les hommes ne voulaient pas se croire plus savants que la Nature, comme à s'apercevraient vite que leurs systèmes sont stériles et ne donnent que des fruits insipides ; comme ils laisseraient, sans inquiétude du lendemain, les forces vives de leur interne s'ébattre de ci, de là, s'offrir aux rayons du vrai soleil, répandre la joie, autour d'eux et en eux, telle une ronde d'enfants qui dansent devant la porte de la chaumière !... Mais nous ne voulons pu comprendre que le simple est vrai.

Une nuit, nous étions campés sur le flanc sud d'une montagne, pour nous préserver d'un vent âpre qui nous avait fait cruellement souffrir toute la journée. Le ciel était clair ; rien ne faisait prévoir la tempête ; et, cependant, j'avais vu quelques petits faucons à tête blanche remonter vers le nord contre le vent, au-dessous de nous, dans les vallées. J'avais fait part de mes craintes à mes compagnons, et j'avais fait dresser la tente où, comme candidat au nomekhanat, je dormais seul, entre deux roches, dans le sens du sud au nord.

Je fus réveillé cette nuit-là par le bruit sourd d'une chute sur mon toit de feutre. Comme nous étions entourés de crevasses et de précipices, je voulus attendre le matin, et je passai quelques heures à écouter la tempête de neige prévue s'abattre sur les flancs de ma yourte tartare.

Quand le bruit cessa, je voulus sortir. Je dus me frayer un sentier dans la neige. Un soleil radieux faisait briller le plateau immaculé et les pics de diamant. Mais mes compagnons, leurs tentes, les chameaux et les chevaux, tout avait disparu. Un glaçon s'était formé entre les roches qui étayaient ma yourte et en avait fait une cabane aux murs de neige. En cherchant, j'aperçus un lambeau de feutre à quelques centaines de pieds au-dessous de moi. La caravane tout entière avait été emportée comme une feuille par l'avalanche, et j'étais seul, avec un sac de thé, sans eau ni feu, à près de cinq mille mètres d'altitude, par 35 degrés sous zéro.

Cependant, je n'étais qu'à demi inquiet. Si mes serviteurs avaient été réellement victimes d'un accident, je pouvais, au moyen d'une application de ce que vous appelez la télépathie, demander des secours au couvent le plus proche, et attendre plusieurs jours en me plongeant dans un des états léthargiques du Hata-Yoga. Mais, si mon abandon était prémédité, j'avais bien à ne plus compter que sur

moi-même ; pas un lama ne répondrait à mes appels. Le plus prudent était donc de me prémunir contre la faim.

Tu as entendu parler certainement d'adeptes qui peuvent matérialiser par exemple un sac de riz pourvu qu'ils en aient un grain pour servir de base, de point d'appui. Mot je n'avais rien que du thé qui n'est pas nourrissant, la neige avait recouvert tous les argols où j'aurais pu trouver un fragment végétal oublié par l'estomac des chameaux ; je ne pouvais utiliser ce procédé. Mais il m'était relativement facile, avec un peu de patience, d'attirer et d'absorber certaines particules nutritives qui proviennent de la décomposition des roches exposées à la pluie. Le minéral, que vos médecins ont étudié beaucoup depuis un siècle, renferme tout ce dont l'homme peut avoir besoin. La matière première ne me manquait donc pas.

Déjà j'avais recueilli une poignée de poudre rougeâtre, déjà j'avais disposé un aire sous ma yourte, écrit les formules et orienté l'opération, lorsque, sans raison, ces paroles lues autrefois et oubliées traversèrent ma mémoire : « Fais que ces pierres deviennent du pain ». Je me levai, profondément troublé. De quel droit déranger le plan de la Nature ? Que deviendront toutes ces vies microscopiques que ma volonté va jeter dans un pays spirituel- qui n'est pas le leur, détruisant la courbe de leur évolution, les tyrannisant pour leur faire accomplir une tâche qu'elles ne sont pas préparées à entreprendre ? Et pourtant, ma vie à moi est, plus précieuse que toutes ces poussières peut-être ; mais, si je poursuis mon opération, c'est la loi du plus fort que je réalise ; si je fais une injustice aujourd'hui, quels abus de mon pouvoir ne commettrai-je pas demain ?

L'heure s'avancait. Bientôt il me faudrait remettre au lendemain la transmutation projetée. Les idées bourdonnaient dans ma tête. Si je résiste à ces suggestions, c'est la mort. Je n'ai pas peur de mourir, mais je ne veux pas mourir. L'orgueil est blessé en moi, plus que le désir de vivre. Je recommence tous les préparatifs de mon opération, tout est prêt, à nouveau, je vais prononcer les paroles rituelles... et mes lèvres restent muettes. Quelque chose est descendu en moi, comme une liqueur amère et astringente. Je me suis senti tout à coup si petit, aussi petit par l'intelligence que par le corps et je reste là, comme un insecte, cramponné à la paroi rocheuse, attendant l'inconnu, et heureux d'attendre, dans la nuit où scintillent les étoiles.

A l'aube, je sortis de cette dangereuse torpeur. Les scrupules mystiques avaient disparu ; j'avais oublié les dignités, les mystères, la politique mondiale et l'église lamaïque. Je n'étais plus qu'un montagnard affamé, mais encore alerte et voulant jouer au plus fin avec la neige, le froid et les précipices.

Je pliai le feutre de ma tente en une sorte de traîneau, sur lequel je m'attachai au mieux que je pus. Puis, ayant saisi dans chaque main un piquet comme gouvernail, et, me fiant à ma bonne étoile et à mon expérience des champs de neige, je me laissai glisser le long d'une pente à peu près unie au bas de laquelle j'espérais pouvoir trouver, en quelques heures, un être vivant.

Les contusions ne me manquèrent pas, ni les risques de me rompre le cou. Mais, vers le milieu du jour, ayant descendu près de deux mille mètres, j'apercevais une bande de gazon et, un peu plus bas, des arbres. J'étais sauvé.

Je rassemblai mes forces pour jeter, du bord du bois, quelques appels aigus,

que l'écho pourrait porter aux oreilles d'un pâtre. J'eus la joie de entendre triller dans l'air une lointaine réponse ; et, une demi-heure plus tard, un paysan gravissait la pente en courant, tout heureux de pouvoir rendre service au saint homme de lama, assis sous les sapins, avec un grand air de noblesse et de détachement.

## LA PROBATION

Quelques jours plus tard, continua Andréas, reconduit par des pâtres, je rentrai dans ma cellule pour y attendre avec le plus de calme possible des événements que je pressentais décisifs. Bientôt arriva l'ambassadeur du grand lama d'Ourga, sous un prétexte d'anniversaire à célébrer ; et le lendemain on vint me chercher en grande pompe, au milieu du vacarme des clochettes, des pétards et des acclamations populaires. Le conseil des douze nomekhans était réuni. On me plaça au centre. Un long parchemin me fut présenté en silence et j'y lus, à ma grande surprise, qu'on m'aurait élu à un poste élevé si je n'avais donné pendant ma mission européenne des preuves notoires de mon incapacité. Je promenai sur l'assemblée un regard sans couleur, car je les pressentais tous occupés à m'épier de toute la force de leur attention. Tout autre à ma place se serait défendu, la mort étant la sanction usuelle de ces jugements secrets ; mais mon expérience antérieure des ruses orientales me servit. S'ils avaient décidé ma suppression, rien ne pouvait me sauver qu'un miracle ; je ne pouvais leur échapper par mes propres forces. Il fallait deviner d'abord ce qu'ils attendaient de moi. Je me savais supérieur à eux dans certains rites que les sanctuaires brahmaniques n'ont jamais communiqués aux bouddhistes. M'amener à leur dévoiler ces mystères, tel était sans doute le but de ces manoeuvres savantes. Or, je ne voulais point trahir la parole donnée. J'attendis donc sous le feu de ces douze volontés, avides de m'arracher mon secret, dans le silence de cette salle, au milieu du monastère bourdonnant et de la ville en liesse. Aucun désert ne m'avait encore semblé aussi terrible.

Mon impassibilité, dut surprendre mes juges. Je fus reconduit dans ma cellule, après que l'on m'eût passé au pouce, en signe d'honneur, un superbe téco, qui est une bague en jade gravée et ciselée.

Les Nomekhans n'en avaient donc pas à ma personne physique. Mais j'avais à craindre des tortures d'un autre ordre, dont l'emploi leur est familier, et à qui je n'avais vu résister aucun des quelques malheureux que les politiciens des conseils secrets avaient voulu réduire. Les savants ne parlent pas de cet art ; mais les gens du peuple croient que certains lamas peuvent déchaîner à vos trousses une horde de démons. Tu comprendras que je ne dise rien là-dessus.

C'est ce qui arriva en effet. Les idées de fuite germèrent dans mon cerveau, mais comment les réaliser ? Je ne pouvais jamais sortir seul ; je n'avais pas d'autre costume que la grande robe de laine, et le grand chapeau ; je n'avais pas d'argent. Je désespérai. Puis je voulus employer la suggestion hypnotique pour m'assurer un de mes serviteurs. Mais on avait prévenu mon dessein ; tous étaient pour ainsi dire envoûtés par le grand conseil. J'eus toutes les peines du monde à faire que mes tentatives restent secrètes. J'étais pris comme une mouche dans une toile d'araignée. Pendant une semaine je me débattis, accomplissant les rites publics, le chapelet de faîne aux doigts, l'enseignement aux lèvres, car on m'avait conservé le décor et les fonctions d'un dignitaire ; autant de chaînes d'ailleurs. Puis l'énervement se calma et la consommation commença de miner mes énergies. C'est ce qu'attendaient mes tentateurs. Quand ils me surent bien affaibli, impressionnable, désespéré, ils m'envoyèrent chercher, me proposèrent la charge d'abbé d'un des couvents de Lhasa et me le firent visiter depuis les caves jusqu'aux combles. Ce qu'il y avait là de

richesses entassées est inimaginable. Des chambres pleines de pierres précieuses brutes ; d'autres remplies de bijoux, d'autres de monnaies, d'armes, d'objets d'art, de manuscrits, de dessins, de meubles ; des collections de plantes, de minéraux, d'animaux disparus, d'instruments magiques, de costumes. Je fus ébloui. Mes mains s'ouvraient malgré moi vers ces trésors. Mais, avant que la fièvre de posséder m'envahît tout à fait, je pus dire à ceux qui m'accompagnaient : A quoi bon ? L'or s'éparpille, la science est vaine, la beauté n'habite point cette terre. Alors, changeant de tactique, ils me saluèrent comme celui qu'ils attendaient pour l'accomplissement de leurs desseins. Ils me les dévoilèrent. Il s'agissait de jeter la moitié de l'ancien continent sur l'autre moitié, pour asservir la terre tout entière à leur domination. Je me vis héros, demi-dieu, adoré par des millions d'hommes. Toute la beauté, toute la puissance, toute la richesse seraient à moi, toute l'intelligence aussi et tout l'amour que le cœur humain peut contenir. Une flamme s'allumait dans mon organisme épuisé. Je cachais mes mains dans mes manches pour qu'on ne les vît point trembler. A mes pieds étaient les trésors des hommes ; sous mes yeux le splendide horizon, les cimes, l'éther, les forêts, dans l'innocence de leur éclat printanier sur les terrasses inférieures, les novices et les moines pliés en deux à mon aspect me versaient le vin de l'ambition.

Tu établiras la gloire de notre seigneur le Bouddha sur toute cette terre, me disaient les cardinaux lamaïques ; peut-être changeras-tu les destinées de notre monde ; peut-être pourras-tu, aidé par l'enthousiasme des multitudes, l'amener à la soumission. Tu vivras toujours, présent sur ces montagnes, présent aussi partout où tu le voudras, ignoré, si tu le veux, unique objet des regards des hommes, si tu le désires . Et. pendant des heures, ces solitaires, muets par système, égrenèrent à mon oreille le chapelet des sublimes concupiscences.

Le royaume invisible du Bouddha fut ouvert à mon esprit son auréole m'entoura un instant. Mais, parmi les roues fluidiques aux rais de diamants, à travers les flammes d'or scintillant dans mon cerveau, au fond des laves de rubis coulant dans ma poitrine, tout en haut du dais de saphirs penché sur ma tête, une petite lueur apparut, fraîche comme la goutte de rosée, douce comme le souffle du vent dans les vergers en fleurs. Alors je pus répondre : Le seigneur Bouddha a dit : Tout est illusion. Vous ne pouvez donc détruire les illusions en créant d'autres illusions. Permettez, ô très sages, que seul, dans le désert comme dans la ville, je détruise à fond d'abord en moi l'illusion radicale. Alors seulement la Vérité vaudra peut-être descendre, alors je pourrai vous répondre, alors nous servirons ensemble tous les bouddhas, et leur père, l'Inconcevable. A ces mots, les nomekhans vaincus se retirèrent.

Mes souffrances étaient finies. Quelques jours après, un homme arriva avec une caravane de marchands chinois. D'ailleurs, il me semble que vous avez rencontré ce personnage, ajouta Andréas, en parenthèse. On découvrit que ma santé avait besoin d'un climat plus clément, et on m'offrit de descendre avec lui vers l'Inde. J'acceptai. Quel enchantement que ce voyage par les vallées silencieuses, sous l'ombre des forêts de pins, d'yeuses et de bouleaux. De loin en loin on rencontrait un petit ours brun, un daim, des singes ; l'aigle gris nous suivait du haut des airs ; les fleurs des montagnes d'Europe, renoncules, seringas, clématites, anémones se multipliaient à mesure que nous avancions vers les collines fertiles du haut Népal. Nous ne prîmes le train que dans le Saran, pour filer par le Behar, le Bardwan et Madhupur vers le Gange jusqu'à

Calcutta. Et pendant ces trois mois que de leçons vivantes me furent apprises par ce compagnon mystérieux que je ne croyais plus revoir sur cette terre...

Le soleil était déjà chaud lorsqu'Andréas se tut. Il choisit à l'ombre un revers de fossé, et m'invita à dormir comme lui un couple d'heures.

Nous descendîmes ensuite à la ferme de son ami, qu'on apercevait depuis longtemps de la crête où nous étions. Notre hôte était un grand vieux paysan, avec des favoris et des anneaux d'or aux oreilles. Il nous fit visiter ses étables, ses écuries et, après le déjeuner, ses vastes champs de culture maraîchère. Il causa seul avec Andréas, une demi-heure environ, puis nous prîmes congé.

A peine sur la route. Andréas me demanda : Vous avez rêvé, ce matin?

Oui, répondis-je, mais c'étaient des souvenirs de la veille : ferme, labour, pluie...

– Ah ! et pourquoi, demanda-t-il, si la vie matérielle influe sur le rêve, le rêve n'influerait-il pas sur celle-là ?

– C'est ingénieux, ce que vous me faites remarquer ; quelle science obscure que l'oniromancie !

– C'est bien un peu de notre faute ; nous nous tissons des bandeaux sur les yeux et ensuite nous nous plaignons de ne pas voir clair.

Je marchai quelques minutes en silence, rassemblant mes forces pour franchir définitivement le mur que je sentais devant moi.

– Eh bien ! dis-je, de tout l'élan de mes plus chers espoirs, de toute la force de mes désirs les plus profonds, faites que je voie !

– Oh ! docteur, s'écria-t-il doucement, avec un air de reproche, pour qui me prenez-vous ? Comprenez bien que je suis ignorant, impotent, incapable. Quand j'étais jeune encore, il y a des choses que je croyais pouvoir faire ; mais maintenant, tous les jours, toutes les minutes j'apprends que je ne vauds rien.

Il se tut. Son mutisme était plein de choses incompréhensibles à la raison, mais que mon cœur écoutait. Pourtant j'analysais mes sensations en pleine conscience ; mes jambes parcouraient allégrement le chemin sous l'ombre grandissante de vieux pommiers ; mes poumons se remplissaient avec délices du vent frais du crépuscule ; une force magnétique frémissait dans mes muscles et dans mes os ; la tête était calme puisque je dénombrerais en ce moment les motifs logiques qui auraient pu m'expliquer la conduite d'Andréas. Et alors, tout au-dedans de moi-même, très loin du séjour ordinaire de ma volonté, il y avait un autre moi, non pas inconnu, mais peu connu, qui se dressait, et il répliquait à Andréas avec la voix, avec la bouche de mon premier moi, terre à terre et quotidien.

– Pourtant, il y a des hommes qui savent, qui peuvent. Il y a un homme... peut-être très loin... peut-être très près... celui dont vous m'avez parlé... dis-je, en pensant au compagnon de voyage auquel il venait de faire allusion dans la matinée. Je ne pouvais m'empêcher d'ailleurs d'associer à cet homme le souvenir de l'inconnu qui présidait les funérailles de Désidérius, et de ce passant que j'avais rencontré le matin de ma première visite à Andréas.

– Je ne sais si je dois, murmura Andréas en hochant la tête. Si je vous montre la Lumière que j'ai vue, vous voudrez aussi en prendre votre part. Mais le chemin qui mène vers elle, tout y a été réuni pour éloigner le promeneur. Mauvais pavé, poussière, côtes, ornières, pas d'ombrage, des carrefours où on risque de se faire

écraser, des passages sombres où des brigands tendent des pièges dans la nuit... (sa voix vibra tout à coup, comme une corde de violoncelle). Et, quand on a les pieds en sang, trempé de sueur ou glacé par la bise, les genoux écorchés, le ventre vide, il faut avancer quand même ! cria-t-il tout bas avec une concentration extraordinaire d'énergie dans toute sa puissante stature.

Cet homme, par moments, vous remuait le coeur, comme le lion secoue sa proie avant de l'emporter. Je m'émerveillais de tout l'inconnu dont il me semblait le gardien. Et, comme de juste, je fis, séance tenante, les plus puérides protestations de courage, de persévérance, de tout ce qui me vint par la tête.

## LE TIGRE

Pour l'intelligence de la narration, je dois mentionner dès maintenant un récit que me fit Andréas, bien des mois plus tard, de l'un de ses voyages au Siam. Je le rapporte aussi exactement que ma mémoire me le permet.

– Tu sais déjà, me dit-il un soir, qu'à une époque déjà lointaine je me promenais à travers le bassin septentrional du Salouen. Les légendes qui ont cours sur ces contrées encore inconnues avaient fixé mon choix. Des montagnes, des forêts interminables, des cours d'eau non repérés, une flore et une faune exubérantes, des tigres à chasser, autant d'attraits irrésistibles.

Aussitôt libre des écoles et des conseils de famille, j'avais couru visiter l'Inde. Puis, les yeux éblouis de mille tableaux éclatants, j'allai à Rangoun me reposer, et prendre mes dispositions pour un voyage moins hâtif dans le Laos et le Schan. Voulant pénétrer l'âme de ces peuples, je m'étais avisé d'un stratagème que mon scepticisme d'alors me fit paraître tout légitime.

– J'avais remarqué l'extrême courtoisie des Orientaux pour les Européens. Seulement elle me semblait de commande, et dictée par d'autres sentiments que la pure bienveillance, ou la crainte. Je la crus inspirée par la conscience d'une certaine supériorité sur nous. Mais en quoi consistait cette supériorité ? Ces peuples, d'autre part, sont profondément religieux. Même pour un observateur hâtif, il est clair que l'Inde et les contrées voisines sont les domaines propres de n'importe quelle sorte de prêtres. Les laïcs peuvent se moquer accidentellement de tel ou tel sacerdoce, mais, au fond, la vénération qu'ils leur vouent et la crainte restent intactes. Je me crus donc très adroit en me faisant bouddhiste. Je parlais déjà l'hindoustani ; j'étudiai le pâli pour pouvoir déchiffrer sur les textes les paroles du Sublime, je m'habituai à marcher pieds nus, à contenir mon attitude et mes regards ; je me débarrassai de mon attirail d'explorateur. Me défiant de la rapidité avec laquelle les moindres incidents volent de bouche en bouche, parfois très loin, parmi ces populations que le labeur n'absorbe pas, je fis mine de monter sur un paquebot en partance et, avec la complicité d'un ami, je changeai à la hâte de costume dans sa cabine, puis je redescendis sur le quai, transformé en moine quêteur. Un changement aussi radical dans mes habitudes et mon régime détermina toute une transformation de ma mentalité. J'étais devenu un anonyme, seul, ne possédant plus qu'une robe, une sébile et un bâton ; j'oubliai au bout de quelques jours le boulevardier que j'étais resté. Je me sentais renaître en vigueur corporelle et en lucidité cérébrale ; je me perdais dans la fuite des jours, et des semaines et des mois. Je vivais : voilà tout.

J'avais cru les bonzes siamois indolents, inoccupés, paresseux. Nos orientalistes ne les représentent-ils pas comme ne sachant que juste quelques formules rituelles, et quelques lieux communs philosophiques ? je fus vite détrompé, à peine eus-je passé quelques jours dans un couvent lointain où je m'étais facilement fait recevoir. Chaque novice est attaché à un Parfait pour un an au moins. Celui auquel on me confia était un homme d'âge mûr, sympathique et calme. Mais, alors que tous les errants qu'on rencontre ont l'air absorbé, ce prêtre gardait un visage affable et un perpétuel sourire. D'une corpulence assez forte, la tête rase, un regard fin, cette contenance ecclésiastique qui se retrouve sous toutes les latitudes, il me rappelait ces sages et vigoureux provinciaux franciscains ou bénédictins que l'on rencontre en Italie et dont

la silencieuse et toujours active intelligence est le facteur le plus effectif de la pérennité du catholicisme.

Tel était celui que je nommais monseigneur, à qui je lavais les pieds trois fois par jour, et que je servais.

Les premières semaines furent délicieuses. Levé avant le soleil pour balayer la cour et remettre de l'ordre pendant que tous étaient encore dans leurs cellules, je jouissais ingénument de la fraîcheur, de l'air embaumé par la forêt prochaine, du silence, du ciel exquis. Tout le jour restait parfumé de ces joies matinales ; et la lecture du soir me trouvait dans la même quiétude.

Cependant je n'oubliais pas le but de mon voyage. Une occasion se présenta de m'en approcher. C'était l'époque où la France commençait à conquérir le Tonkin. Détail peu connu de nos diplomates, ces hostilités avaient ému toutes les montagnes où naissent la rivière Claire et le fleuve Rouge. Quant aux raisons de ces inquiétudes extraordinaires chez des tribus aussi lointaines, je n'ai jamais pu les connaître.

Toujours est-il que mes bouddhistes birmans étaient en relations avec des monastères et des ermitages perdus jusque dans le voisinage des Lolos. Il y avait des constructions à édifier, des travaux actifs, auxquels on me jugea très propre à cause de ma vigueur physique. Au départ, mon précepteur m'adressa un petit discours où il m'exprima en termes discrets, parmi des éloges et des conseils, qu'il n'était pas très certain de la sincérité de mes convictions religieuses. Et comme, surpris de sa pénétration, je protestais de ma ferveur

C'est bien, mon fils, me répliqua-t-il en souriant et les yeux baissés ; mais alors, pourquoi cherches-tu du poison ?

Je fus stupéfié, car il disait vrai. J'avais fabriqué en cachette une sarbacane, fait provision de longues épines, et je recherchais, pour en prendre le venin, les terribles petites vipères grises, dont la morsure tue en une minute. Car, pour mes explorations futures, j'avais besoin d'armes contre les fauves. Je n'avais soufflé mot à personne de ces préparatifs. Je crus avoir été espionné. Je niai avec le plus de sang-froid. Mais mon Vénérable reprit : Mon fils, le mensonge est un suicide ; et à celui qui a vaincu la colère, le tigre ne peut plus faire de mal. Tu dois encore vivre dans l'illusion avant de voir le Permanent. Va donc dans les montagnes où ton destin t'appelle, tu apprendras là-haut comment celui qui se dégage des douze enchaînements pénètre les pensées d'autrui .

Nous partîmes à cinq ou six.

Tous les récits de voyageurs se ressemblent ; je te ferai grâce du mien. Tu imagines les charmes de ces longues journées silencieuses ; ils surpassèrent mon attente ; mais les nuits étaient pénibles à cause des moustiques et des bêtes venimeuses. Toutefois, par un hasard singulier, en deux mois de marche à travers jungles, forêts, roches, marécages aucun d'entre nous ne fut piqué.

Je passe sur les longues semaines employées à construire le Vihara. Je m'impatientais, je combinais sans cesse de nouveaux plans pour les rejeter sans cesse. Nous étions sur le versant, oriental de la rivière Noire. Par conséquent je n'avais qu'à suivre un des nombreux ruisseaux qui descendaient la montagne pour être sûr de parvenir en quelques semaines au coeur du Tonkin. Nous résidions sur un plateau herbu entouré de forêts ; l'air y était aromatique et chargé d'électricité. Aussi, conformément aux Ecritures, notre supérieur nous avait ordonné une abstinence

sévère. Seul j'avais le droit de sortir pour récolter les racines et les fruits qui faisaient notre unique nourriture. Je me sentais calme, détaché, un peu somnolent, conquis par la forte emprise de cette nature luxuriante et le magnétisme collectif de ce groupe d'hommes revenus de tout.

Un matin, dans la forêt, sautant un arbre abattu, le bruit que je fis réveilla une de ces terribles petites vipères grises, que je cherchais. Elle se dressa plus rapide que l'éclair ; mon regard rencontra ses yeux fixes et froidement cruels ; elle s'enfuit, vive comme la mèche claquante d'un fouet. Mais le chasseur ressuscita tout à coup en moi ; je me précipitai d'un bond, et j'eus la chance de lui rompre le cou. Je lui arrachai ses crochets, recueillis le contenu de ses glandes à venin dans le creux d'une pierre. Je décidai de partir au soleil couché.

Il n'y avait pas de lune cette nuit-là. Je cachai dans ma robe jaune ma sarbacane et mes petites flèches empoisonnées ; et je me mis en route aussitôt. L'entreprise était assez téméraire. Rien à craindre de ceux que je quittais ; mais tout à redouter du pays, infesté de bêtes féroces, où je m'aventurais. Les pentes rapides de ces montagnes sont un fouillis inextricable de hautes herbes, de buissons épineux, de roches, où gîtent les tigres. Dès le second soir de marche je commençai à les entendre ; et je dus dès lors, pour dormir un peu, passer les nuits sur les arbres, et assez haut. Quant aux reptiles, aucun moyen de les éviter. Je m'en remis à ma bonne étoile.

Je ne trouvai d'eau que le sixième jour. Je bus longuement et je suivis le ruisseau, de la bonne direction duquel je m'étais assuré d'après la position des étoiles. Au bout d'une semaine, le ruisseau devint torrent ; puis son cours s'assagit. Je crus pouvoir l'utiliser. Je me construisis une sorte de radeau avec des bambous et des lianes ; et je m'embarquai insoucieusement.

Je n'aperçus un homme qu'au bout d'une autre semaine. C'était un individu assez grand qui conduisait des boeufs. J'aurais voulu m'arrêter ; je ne pus le faire, n'ayant qu'une godille comme gouvernail. J'avais changé deux fois de cours d'eau ; je naviguais maintenant sur une rivière, le courant était moins fort. Tout à coup, quelques heures après cette rencontre, un grondement lointain frappa mon oreille ; à un coude il augmenta, tandis que mon radeau pirouettait sur un trou. Je compris qu'un rapide était proche. Mon cœur se serra. Il m'aurait fallu pour manoeuvrer l'adresse d'un sauvage. Je me sentis perdu pour peu que la cascade fût haute, ou que des roches s'y trouvassent. Rien à faire. La rivière s'encaissa brusquement entre des murs à pic ; le bruit devint assourdissant. Je me sentis emporté comme une feuille à travers les remous écumeux. La sensation d'une chute, une contusion, un plongeon. L'instinct me fit remonter à la surface, et j'échouai épuisé, meurtri, sur une langue de sable où je perdis connaissance.

Une douleur aiguë me réveilla. On me déchirait le dos ; un poids énorme m'écrasait ; une odeur de putréfaction me suffoquait. J'étais tombé la face contre terre ; je ne pouvais pas bouger. Je compris qu'un tigre était sur moi. Il ne se pressait pas de m'emporter ; sa langue râpeuse léchait le sang qui coulait de mon épaule. Revenu maintenant tout à fait à moi, je vis avec la lucidité du désespoir le moyen de sortir une flèche de ma poitrine - c'était miracle que je ne me sois pas piqué -, mais l'animal me tuerait dans son spasme de mort ! N'importe. il faut tenter la chance. Avec une lenteur infinie, je parvins à replier un bras, à saisir une flèche. J'allais

essayer de me tourner quelque peu, pour diriger mon coup, lorsque l'animal poussa un rauquement terrible et, pesant de tout son poids, enfonça plus profond ses terribles griffes dans mes chairs. Je crus mourir de douleur. Mes mouvements convulsifs m'avaient tourné vers la berge du fleuve. Je voyais au-dessus de ma tête le terrible mufle du fauve. Il ne s'occupait pas de moi ; il regardait quelque chose. Je cherchai, et j'aperçus un homme de haute taille qui venait vers nous posément. L'excès de la souffrance m'avait rendu ma présence d'esprit. Je ne sentais même plus les fortes griffes se creuser dans mes muscles des gâines sanglantes. Je regardais le survenant. Vêtu d'une étoffe rouge-jaune, ses jambes et le côté droit de son torse, à nu, montraient une musculature et une perfection de lignes admirables. Sa poitrine bombée, ses larges et pleines épaules, le port dominateur de sa tête, la grandeur de ses traits exprimaient une force peu commune, au physique et au moral. C'était certainement un Européen, ou un de ces brahmanes de caste pure dont la peau est aussi claire que, celle d'un Provençal. Malgré mon étourdissement, je regardais avec plaisir les mouvements harmonieux de cet homme. Je m'étonnais qu'il portât la barbe ; j'aurais voulu distinguer son visage, mais mon épuisement sans doute ne me laissait plus voir, quand je fixais les yeux, qu'une buée violette, à travers laquelle perçait le point brillant de son regard. Le tigre grondait. J'entendais sa queue puissante battre le sol avec le bruit du fléau sur l'aire durcie. L'homme n'était plus qu'à quelques pas. Les griffes du tigre rentrèrent plus profondément, comme s'il allait bondir. Je sentis ses pattes trembler ; il jeta un miaulement aigu. L'homme était là, et posait sa main sur le front aplati du fauve. Les muscles terribles se détendirent, le poids qui m'étouffait fut enlevé. La bête féroce s'en allait, sur les talons de mon sauveur, les oreilles basses et les jarrets fléchis. Au fourré, l'inconnu s'arrêta et je l'entendais disant au tigre en français : Je ne te punirai pas ; va-t'en, mais n'attaque plus l'homme. La bête lécha les pieds nus du singulier dompteur, puis elle disparut dans les broussailles.

Cet homme me releva, lava mes plaies, me fit un pansement de feuilles et un bandage de lianes. Ensuite, m'ayant préparé un lit sur une roche voisine, il alla chercher des fruits pour notre repas. Après que j'eus mangé et dormi, il consentit à parler. Tu devines qui était mon sauveur, conclut Andréas après un moment de silence.

## LA PRIÈRE

Je reprends maintenant le récit de notre promenade au point où je l'avais laissé. Bien que ces souvenirs revêtent parfois des allures un peu romantiques, l'on comprendra, je l'espère, l'intensité de l'intérêt que j'attachais aux révélations d'Andréas, si l'on veut bien faire attention que, malgré les nombreux échecs subis dans ma recherche d'un maître véritable, j'avais gardé l'enthousiasme de ma jeunesse, et la certitude assurée du succès. Ceux qui ont nourri une même passion durant toute leur existence me comprendront.

Andréas, donc, après avoir presque acquiescé à ma demande, était redevenu taciturne. Il m'offrit du tabac et, rallumant sa pipe, il me laissa sur le bas côté et marcha un bon quart d'heure seul au milieu de la route.

Quand il me rejoignit, je gardai le silence, ne sachant comment renouer la conversation. Ce fut lui qui parla.

— Oui, docteur, croyez-moi. Les épreuves dont parle Jamblique, le puits du Raguel où descendit Moïse, les antres olympiques, les mystères de l'île de Sein, ceux de Samothrace, les retraites souterraines du Bramatcharia où viennent le rejoindre tous les dieux d'En Bas, les dragons qui empêchent le jaune de monter sur la tour de l'Invariable Milieu, les tyrans mêmes, souillés de sang, coprophages et sodomites, qu'adorent quelques hommes dévoyés, le séjour d'aucun de ces lieux, la présence d'aucun de ces êtres ne demande autant d'énergie que l'effort vulgaire, journalier, continu et simple, vers la Lumière des lumières. Dans cette montée, il y a des moments où nul, vous entendez. nul - et sa voix grondait - n'aurait plus assez de force pour seulement lever la paupière, si un ange n'était envoyé... Ah ! docteur, c'est cela qui vous apprend la prière !

Ces derniers mots me déconcertèrent. J'avais toujours considéré les mystères antiques comme le summum de la gloire humaine, dont la conquête exigeait une volonté toute-puissante. Et voilà que mes livres m'avaient leurré ; il y avait autre chose !

— Mais, demandai-je, de quelle initiation parlez-vous? de quelle prière?

Il s'arrêta et, me jetant un rapide regard de là tête aux pieds, répondit :

J'ai oublié toutes les initiations. Je te l'affirme. Mais. Je te comprends ; pourquoi prier, songes-tu, puisque la Cause première agit avec justice, avec bonté, avec perfection? La prière serait alors une puérité, elle dénoterait l'aveuglement de notre cœur, ou un égoïsme tenace. Ce serait, selon toi, l'enfant têtu qui pleurniche après son jouet, l'orgueil qui s'estime assez important pour que l'univers se dérange à son gré, ou l'être qui ne conçoit pas que son désir puisse, ne pas être satisfait !

O savant ! - et sa puissante main pesait amicalement sur mon épaule - n'as-tu jamais vu le nourrisson au sein de sa mère, la femme sur la poitrine de l'époux ? La pierre enfouie ne cherche-t-elle pas le jour ? la plante ne perce-t-elle pas le mur pour trouver la lumière ? Les bêtes s'arrêtent devant le soleil une fois au moins par jour ; l'océan se soulève régulièrement à la rencontre des effluves séléniques qui le revivifient ; les peuples cherchent le bonheur, les planètes aussi en s'inclinant sur leurs pôles ; ton intelligence elle-même n'est si vaste que parce qu'elle a beaucoup demandé. Est-ce à dire que chacun de ces êtres demande comme il faut? Non, la création tout entière est imparfaite ; mais elle a le sentiment de cette impuissance,

et le pressentiment d'une stase plus haute.

Si la perfection et l'idéal n'existaient pas, la Providence aurait-elle eu le cruel courage d'en semer les sentiments dans nos profondeurs ? Le chemin de l'homme est semblable à celui de tous les autres êtres ; qu'il suive en toute simplicité le sens spontané de la vie, palpitante en lui-même, et il ne sera pas possible qu'il erre.

Je demurai un long moment sur la route obscure à me redire ces paroles. Elles m'apparaisaient précieuses et définitives. Je n'en avais jamais entendu de semblables. Mon émotion m'empêchait de raisonner ; tout ce que je pouvais faire, c'était de les graver dans ma mémoire.

## LE PHAP

Andréas reprit :

-L'homme dont vous voulez me parler, docteur, c'est bien celui que vous avez aperçu autrefois, à l'enterrement de Désidérius. En Europe, il se nomme Théophane. Je le rencontrai pour la troisième fois à Lhassa où je m'étais arrêté en venant du Siam, mais après un grand circuit par la Chine, la Mongolie et Kiachta.

Je me rappellerai toujours avec plaisir ces voyages, ces trains filant à travers la jungle ou la steppe ; les silhouettes de fauves réveillés dans les hautes herbes. De temps à autre le dôme noir d'un solitaire aux yeux rouges, puis les rares compagnons de voyage : l'Anglais ou l'Américain vêtu de kaki, le gentleman natif en turban et complet blanc, la cohue des saints hommes de toutes sectes et de tous signes ; le tohu-bohu des grands faubourgs, des caravansérails et des ports, le charme doux des plages ; la majesté des hautes neiges éternelles comme suspendues sur votre tête ; la mélancolie grandiose des déserts de sable ou d'herbes. C'est ainsi que j'ai appris à trouver le beau qui réside en tout et partout. Une maison d'ouvriers à six étages, je lui sens une poésie, de même qu'au sourcilleux Himalaya.

J'avais quitté les brahmes du Dekkan parce que, las des études arides de la physique occulte, j'espérais entrer plus avant dans l'âme hindoue en m'initiant à leurs formes culturelles. J'arrivai à Bénarès muni de toutes les lettres d'introduction nécessaires pour que le mépris que nous inspirons aux Orientaux ne soit plus qu'une légère méfiance. Car la politesse de ces gens-là est une ironie savoureuse pour qui connaît leurs véritables sentiments vis-à-vis des mangeurs de vache, comme ils nous appellent. D'autre part, ce n'est pas en quelques mois que non fonctionnaires ou nos savants peuvent conquérir la confiance d'un Oriental. Chacun des interlocuteurs garde soigneusement pour soi sa véritable opinion, car chacune des deux races s'estime, la main sur la conscience, supérieure à l'autre.

Je m'étais cantonné d'abord dans l'étude de la science naturelle, mais je ne parvins pas à tirer de mes expériences des conclusions satisfaisantes. Je crus ne devoir m'en prendre qu'à moi-même, pensant que mes facultés d'observation et de réflexion n'étaient pas suffisamment développées pour extraire de mes travaux l'enseignement que les brahmes disaient y être contenu. C'était simplement parce que je n'avais pas assez de documents. Je repartis donc vers Java, puis vers les plaines, pour revenir aux montagnes.

C'est à la fin de ce second séjour dans l'Himalaya que je connus les épreuves dont je vous ai parlé l'autre jour et dont Théophane me donna la conclusion, à sa quatrième visite. J'avais reçu l'ordination lamaïque. Comme je savais les caractères wou-wang, et que je pouvais à peu près écrire le tibétain, j'eus tout de suite un bon rang dans la hiérarchie, et je fus mis au service de l'astrologue en chef d'une grande lamaserie, la « Péroun-Mabrou ». Ce palais, cette ville plutôt, est peuplée de presque quinze mille personnes. Il protège la présence du dalai, bien que celui-ci demeure presque toujours invisible. J'avais pour fonction de calculer chaque jour l'heure des cérémonies pour un petit temple spécial, car là-bas tout ne règle par l'astrologie ; et je vous assure que cette étiquette est compliquée.

C'est donc un matin de ce temps-là que je revis Théophane. Il avait toujours le même visage que vingt ans auparavant, mais l'expression de ses traits était

changée, quoique toutes les lignes de son corps et tous ses mouvements restassent empreints de la même puissance surhumaine. Sur la route où j'étais, je fus rejoint par une caravane escortant un phap annamite jusqu'à la ville.

Théophane m'aperçut et vint à moi en souriant. A peine eus-je pris la main qu'il m'offrait, qu'un sentiment inexprimable s'empara de moi ; je me sentis plongé comme dans un bain de lumière d'une douceur et d'une force infinies. Depuis le coeur jusqu'à la pointe des doigts, toutes les cellules de mon corps frémissaient avec la même sensation de délivrance que si j'étais passé du fond d'un cachot à l'air pur qui balaie les cimes au soleil levant.

– Comment vas-tu, me dit-il, et que devient Stella?

A ces souvenirs, Andréas s'interrompit pour sourire paisiblement ; puis il continua :

– Je voulus parler des travaux de mon âge mûr, mais il me dit : Tu auras bientôt de mes nouvelles ! et il me quitta avec le magnifique regard que vous connaîtrez peut-être. Son escorte, qui était arrêtée à l'écart, se remit en mouvement. Je restai à regarder sa silhouette athlétique gravissant la pente jusqu'à ce qu'un détour du sentier le déroba à ma vue, je revins à moi-même de l'espèce d'extase où son apparition m'avait jeté.

Telle fut sa troisième visite.

– Et pourtant, dis-je, vous aviez vu de bien grandes choses, et des terribles aussi, chez tous ces prêtres d'Orient?

Je n'entendis pas la réponse ; car j'étais moi-même très absorbé. Les ténèbres profondes où j'étais depuis si longtemps, il me semblait aussi les voir se percer d'une lueur. Rien ne pouvait m'advenir d'irréparable. Si je m'étais engagé dans une impasse, je rebrousserais chemin ; si une déception m'attendait, elle serait moins dure, puisque je l'avais prévue. Et si ce pouvait être l'aboutissement de mes efforts

! J'en étais là de mes réflexions, quand la trompe d'un tramway nous annonça la proximité de la barrière. Nous nous séparâmes pour rentrer chacun chez soi.

## L'AVIATION

On causait un soir, chez Andréas, du progrès extraordinaire que la science de l'aviation accomplissait alors, et tout le monde faisait chorus pour admirer la hardiesse, l'ingéniosité, l'adresse des hommes volants. Notre hôte ne semblait pas partager notre enthousiasme, et quelqu'un lui en fit la remarque.

- Mais si, protesta-t-il, je trouve tout cela fort beau. Et puis, pendant ce temps-là, l'opinion publique est distraite ; on se soucie moins des choses indispensables mais ennuyeuses.

L'un de nous parla du développement de la civilisation, de la défense nationale, de la culture de l'énergie, de l'esprit d'entreprise nécessaire à un peuple pour se maintenir à son rang.

- Eh ! oui, répondit Andréas, ce sont là des vues fort justes ; mais se réaliseront-elles ? Toutes les inventions tourneront-elles au bonheur de l'humanité ? Vous savez bien que, pour les nations comme pour les individus, une seule chose est nécessaire : l'aide du prochain. Et puis, ces aviateurs sont hardis, sans doute ; mais, s'ils n'avaient point reçu d'aide, malgré toute leur persévérance, leur science, leur désintéressement, leur courage, ils n'auraient pas réussi comme ils l'ont fait. L'homme ne s'imagine jamais combien, dans tout ce qu'il entreprend, il reçoit de secours.

- Eh bien ! si le Ciel a aidé l'aviation, ce ne peut être qu'une découverte excellente en tous points ?

- Le Ciel ? dit Andréas, en hochant la tête, oui et non. Rien n'a lieu, évidemment, sans la permission du Ciel. Mais il laisse faire bien des choses qui ne sont, en dernière analyse, que des caprices, des curiosités, ou des cupidités. Tous les gens qui mettent trop de beurre dans leur soupe, le Ciel ne s'y oppose pas ; mais il ne le leur a pas ordonné, puisqu'il commande le contraire.

- Mais alors, rétorqua un jeune stagiaire, si un peuple ne va pas de l'avant, les autres le dépassent, l'oppriment et finalement le conquièrent ?

- Oui, répondit Andréas avec un sourire, c'est, juste ; mais je ne dis pas qu'un peuple doive somnoler dans une paisible indolence ; la Nature ne le permet pas, d'ailleurs. Voyez ce qui est arrivé aux Boers...

- Alors, les Anglais eurent raison ? interrompit vivement un vieil employé.

- Eh ! non, je ne dis pas cela. Les Boers avaient tort de ne pas secouer la torpeur de leur existence patriarcale, mais l'Europe a eu le tort plus grand de ne rien faire pour leur défense.

- Que faut-il donc qu'un peuple fasse ? demanda le stagiaire.

- La même chose que l'individu. Il faut qu'il travaille, qu'il s'intéresse à tout, qu'il se tienne à son rang, ou s'y maintienne, et qu'il ne craigne pas de se déranger et de dépenser de l'argent pour aider, à l'occasion, d'autres peuples en retard.

- La France n'a-t-elle pas fait cela ?

- Oui, souvent. Ce n'est pas sans raison, ajouta Andréas avec une certaine gravité, que la France est l'aînée des nations. et je ne suis pas chauvin en disant cela.

- Oh ! dit le stagiaire qui avait un peu voyagé, c'est nous les moins chauvins. Il faut entendre ce que les Américains, les Anglais ou les Allemands pensent de leur pays, pour s'apercevoir que nous sommes modestes...

Andréas fit un geste évasif qui arrêta le jeune avocat, mais il se tut. Alors, je

demandai à mon tour :

- Eh bien ! et l'aviation ?
- Qu'est-ce que tu veux savoir ? interrogea notre maître.
- Dites-nous quelques petites choses.

Andréas parut faire quelques efforts de mémoire, tandis que son regard prenait une expression abstraite. Puis, s'étant assis, il nous parla de la sorte :

Tout vient à l'homme par des clichés, soit que leur chemin les mène ici-bas, soit que le désir humain les attire ; mais bien peu parmi nous sont assez forts pour détourner un cliché de sa marche. Les clichés constituent tout un monde universel ; ils sont l'ensemble des desseins de Dieu, des travaux qu'il a préparés pour nous et pour toutes les créatures. Il y a des clichés cosmiques ; la création est le plus grand des clichés ; des clichés planétaires, continentaux, raciaux, nationaux, individuels ; il y en a de météorologiques, d'astronomiques, de religieux, de scientifiques, de politiques. Une maladie, un mariage, une catastrophe, un livre, une infortune, une naissance, une mort sont des clichés. Une bataille, un assassinat, une éruption volcanique, un gros lot, l'algèbre, un beau discours, cette réunion ce soir ici, ce sont des clichés. Des objets même, un canon, un navire, la cathédrale, des institutions politiques, un tribunal, une loi, une ville, une montagne, un appareil, l'automobile sont des clichés. Un aéroplane est aussi la matérialisation d'un cliché.

– Cela, c'est de l'illumination néo-platonicienne, dit le docteur ès-lettres.

– Vous croyez, monsieur, que Plotin, Porphyre et les autres ont aussi inventé quelque chose de toutes pièces, qu'ils n'ont pas fait que reproduire des entités intellectuelles ? - Et, sans attendre la réponse, Andréas continua en agitant la main avec vivacité :

– Non, voyez-vous, l'homme n'est jamais qu'un copiste plus ou moins habile et ingénieux, le cerveau n'est qu'un appareil photographique plus ou moins sensible.

– Que faites-vous donc de la volonté ? répliqua l'universitaire.

– Elle ouvre ou ferme l'obturateur, répartit Andréas. Mais, ajouta-il avec une sorte de salut, il y a des exceptions ; les gens très forts, très intelligents peuvent faire beaucoup par la volonté ; tandis que nous autres, le commun, nous sommes conduits un peu en troupeau. C'est toujours du cas ordinaire que je parle. Eh bien ! donc, soit que l'homme, avide de trouver du nouveau ou de gagner de l'argent ou de se rendre la vie plus commode, ou pour tout autre motif, soit qu'il cherche de son propre mouvement, soit que la volonté de Dieu ou la marche naturelle des circonstances le place sur la route d'un cliché, les mêmes phénomènes vont se produire. S'il refuse le cliché, celui-ci s'éloigne, puis revient, si l'homme refuse une seconde fois. Le cliché revient une troisième ; et si l'homme refuse encore, il s'en va définitivement. Toutefois, si l'homme n'accepte qu'à la seconde offre, il aura plus de peine dans son travail que s'il avait accueilli tout de suite le cliché ; et s'il n'accepte qu'à la troisième, l'invention lui coûtera bien des peines. Ce que j'appelle ici l'homme est autre chose que l'entité dont s'occupe la psychologie ; j'entends parler de l'esprit de l'homme, du moi véritable, de ce qui est plus haut que la conscience.

Si le moi s'intéresse au cliché, celui-ci s'arrête. Ces deux êtres restent en présence un temps plus ou moins long ; ils se pénètrent réciproquement ; l'esprit humain magnétise pour ainsi dire le cliché et en construit une image vitalisée avec plus ou moins de force. Lorsque ce travail d'assimilation spirituelle, de digestion a pris

fin, le cliché modifié s'en va et continue sa route. Alors l'image monte jusqu'au-dessus du cerveau, du mental, veux-je dire ; et, lorsque ce dernier l'aperçoit, naît tout à coup dans la tête de l'homme une idée. Il ne sait pas d'où cela lui vient ; ou il croit que c'est le résultat de son intelligence, de ses recherches ; mais cela ne fait rien ; la Nature n'a pas le sens de la propriété ni l'amour-propre d'auteur. Une fois la première intuition perçue par la conscience, ce que l'on nomme d'ordinaire la volonté peut s'attacher à cette lueur ou la négliger. Dans ce dernier cas, l'image flotte quelque temps autour de l'homme et, si celui-ci ne s'en occupe décidément pas, elle part, et il se peut qu'un cerveau plus hospitalier, plus ouvert ou plus curieux, l'accueille. Si la volonté accepte l'intuition, là commencent les inquiétudes, les travaux, les déboires de l'inventeur, mais le succès final lui fait tout oublier.

– Je ne demande pas mieux que de vous croire, dit le philosophe, après un moment de silence, bien que tout cela ressemble fort à des légendes mythologiques ; mais comment cette image mystérieuse de l'inconscient passe-t-elle dans le conscient ?

– Je vous expliquerai cela, répondit Andréas, dès que vous m'aurez d'abord montré avec des paroles ou des lettres comment le zéro devient un, comment la sensation physique produit la perception, l'idée. Nous sommes parqués, voyez- vous, dans un enclos, mieux encore, entre quatre murailles. Etudier les géométries à n dimensions, c'est une ruse, ce n'est pas une solution. L'instinct, l'intuition perçoivent le non-moi par une sorte de contact, de mise en présence. Mais cela ne suffit pas à l'intelligence ; elle veut se rendre compte. Alors elle dissèque, elle taille, elle prend des notes, elle distille des abstractions. Quand elle est saine, elle arrive à une idée juste , mais elle ne l'est pas souvent, alors le système scientifique ne répond plus à la réalité.

– Ainsi, j'ai bien raison de ne pas étudier, déclara un jeune homme robuste et aux traits énergiques, qui s'était tenu coi jusque-là.

– Non, tu as tort, lui répondit Andréas. Il faut, au contraire, étudier et faire agir la raison ; pourquoi le bon Dieu nous l'aurait-il donnée ? Mais il faut se souvenir en même temps qu'on ne sait rien. Réfléchir, déduire, aligner des calculs, faire des épures, des équations, tout cela, ce sont des actes utiles. Seulement, il faut les laisser à leur place. Celui qui a, par exemple, envie de construire un aéroplane, l'idée fondamentale lui vient de la visite du cliché, et son désir, il s'efforce de le réaliser avec la connaissance qu'il possède des lois du monde physique. Construire une bicyclette exige des notions d'arithmétique, de géométrie et de mécanique ; mais monter à bicyclette, c'est un instinct. Ceux qui ont le sens de l'équilibre apprennent bien plus vite, ils ne font pourtant pas de calculs sur le déplacement du centre de gravité. Ils raisonnent très Peu ; c'est l'expérience, le tâtonnement qui leur sert. De même pour l'automobile, la natation, la simple marche. On ne nous a pas fait d'épures quand on a voulu nous apprendre à nous tenir debout, lorsque nous étions petits. Convenez donc que le travail de l'intellect est toujours subordonné à une perception instinctive ou intuitive.

– Mais cette perception, à son tour, de quoi dépend-elle ? Du cliché ? Et le cliché, quelles sont ses dirigeantes ? demanda coup sur coup le jeune homme.

– Le cliché est un être vivant, répondit Andréas. Ainsi des faucheurs sont un cliché de mort 'pour les épis qu'ils moissonnent. Ils ont leur existence propre, leur

destin personnel. Pour rester sur le chapitre des découvertes, tous les appareils que l'homme a inventés sont des analogies de métal et de bois avec tels organes ou groupes d'organes de la vie animale. Le coeur est une pompe aspirante et foulante ; le système nerveux est un télégraphe, et ainsi de suite. Il se produit même ceci, d'un déluge à l'autre, sur terre, c'est que les tensions psychiques deviennent, de trente à soixante siècles plus tard, un appareil et que, bien plus tard, cet appareil objectif devient à son tour un organe physiologique. Par exemple, au cours de la dernière année platonique, les Atlantes s'occupaient beaucoup de transmission de pensée. Leurs efforts ont fini par appeler dans l'atmosphère fluide terrestre les forces qui ont permis la télégraphie sans fil ; et, peut-être, après un ou deux déluges, y aura-t-il des hommes naturellement pourvus d'un sens télépathique.

Quelle imagination ! s'écria le philosophe, à mi-voix.

N'est-ce pas ? monsieur, lui dit Andréas avec un sourire gai. La volonté d'une masse d'hommes, tendue pendant longtemps, attire ce qui lui plaît, elle vit, elle évoque de la vie. Ce qui transmet la pensée, pour rester dans le même exemple, ce n'est pas des fluides, c'est, au fond, des êtres. Il est venu, il y a un peu plus de cent cinquante ans, une planète, près de nous, où habitent des animaux à beaucoup de pattes avec des yeux saillants et une carapace, comme de gigantesques coléoptères, ce sont eux qui constituent le cliché de l'automobile. Depuis une cinquantaine d'années - se trouvent, dans une région inexplorée du globe, quelques couples d'êtres ailés, c'est eux qui, sans le vouloir, par leur seule présence, ont, aidé à résoudre le problème du plus lourd que l'air .

– S'il en est ainsi, demanda l'ajusteur, les yeux brillants d'intérêt, ne peut-on pas appeler ces créatures plus près de nous, augmenter leur nombre, faire quelque chose pour les utiliser ?

– Cela, non, dit Andréas, on le peut, mais il ne faut pas le faire. Quand je dis : on le peut, un homme très fort et très hardi le pourrait ; mais je ne connais personne capable de mener à bien cette entreprise. Vous avez dû comprendre, si j'ai été clair, que le monde des clichés est la clef de la vie universelle. Le Père ne la confie qu'à ceux qui sont assez sages pour ne pas s'en servir mal à propos ; et il faut terriblement souffrir, croyez-moi, pour apprendre cette sagesse. Il faut s'être sacrifié, avoir pardonné, avoir travaillé pendant des siècles et des siècles. Nous recevrons tous un jour cette clef, je vous le promets, mais mettons-nous tout de suite à l'oeuvre. N'est-ce pas votre avis ? ajouta-t-il en s'adressant à tous.

Puis, se tournant vers le docteur ès-lettres :

– Vous voyez, monsieur, qu'en fin de compte toutes ces imaginations aboutissent à la simple et commune morale.

– Oui, conclut le vieil employé, au travail ! Cependant. il me semble que du contact d'un cliché avec l'esprit humain, le cliché doit sortir autre qu'il était venu ?

– C'est exact, répondit Andréas ; nous avons une influence sur les clichés, influence Inconsciente, mais réelle. Aidez seulement votre prochain, et vous ferez votre devoir dans tous les cas imaginables.

## A LA COUR

La semaine suivante, je retournai à Ménilmontant. Je trouvai Andréas au travail. Sur son établi était fixée la boule de fer du graveur et, l'échoppe à la main, il fignolait les rinceaux d'un petit gong, dans les volutes desquels s'encadraient des caractères hiératiques.

- C'est de la vieille écriture chinoise, me dit-il, en souriant ; les messieurs qui se font imprimer chez Leroux seraient bien attrapés si on leur donnait ceci à déchiffrer.

Stella apparut reconduisant un visiteur, un grand et gros homme, bien habillé, avec des manières exquises. J'avais dû l'apercevoir dans les cercles officiels, mais on ne me présenta point.

Après m'être informé si Andréas avait du temps disponible, je réclamai la suite de l'histoire qu'il m'avait en quelque sorte promise. Il s'exécuta de fort bonne grâce. Il avait repris son air paternel, on n'aurait jamais cru être en présence du même homme qui semblait lire dans les cœurs, commander à la maladie et relever les courages affaiblis,

– Vous comprendrez, me dit-il, d'après ce que vous connaissez de la politique orientale, que beaucoup de raisons m'empêchent de vous donner le nom des pays et des personnages que je visitai pendant mon dernier voyage diplomatique. Ce n'est pas que je n'aie confiance, en vous, ajouta-t-il, mais tout ceci est cousu de secrets qui ne sont pas les miens, et que je ne puis donc dévoiler.

– Je vous comprends parfaitement, répondis-je, et vous m'avez accueilli avec trop de bonté, je vous dois déjà trop pour que je puisse jamais me formaliser de la réserve dans laquelle vous jugerez à propos de vous tenir vis-à-vis de moi.

– Ah ! continua-t-il, en s'arrêtant de ciseler, et en s'adressant à sa femme, ils furent bien tristes pour moi, ces jours passés dans les splendeurs successives de l'antique Orient et du moderne Occident. Je te savais là, tout près, amie. Tu n'ignorais pas mon voisinage ; et pas une pauvre fois je n'ai pu briser ces chaînes d'apparat que m'enviaient cependant les milliers de pauvres hères accourus de toutes parts pour voir le mystérieux ambassadeur des mystérieuses montagnes. Moi-même, parmi les diplomates et les états-majors chamarrés, je reconnus plus d'un visage autrefois aperçu ; personne, cependant, entre eux tous, ne m'a jamais laissé voir sur sa physionomie que de la curiosité. J'avais dû bien changer. Toi-même, Stella, sans l'amour qui donne sa clairvoyance, aurais-tu retrouvé dans cet homme massif, dont les neiges, les vents et les soleils avaient ridé le visage et durci le regard, celui qu'on appelait autrefois – et il rit doucement – le bel Andréas ?

Sa femme s'était mise à genoux et lui embrassait ses maigres mains musculeuses. Il la releva sans effort, et continua son récit en la gardant contre lui. Ces effusions, qu'aucun couple de cet âge n'aurait pu se permettre sans ridicule, par la noblesse des attitudes, par la gravité des visages, par un je ne sais quoi d'inexprimable, faisaient naître seulement l'émotion pure d'un spectacle surhumain.

Andréas reprit d'une voix-calme :

– Or, tandis que j'assistais un soir à une fête, impassible comme il sied, et que ma pensée s'élançait vers toi, vers ta chère présence, dont cinquante heures de chemin de fer seulement me séparaient ; tandis que je cherchais en vain une ruse qui pût pendant quelques jours, mettre en défaut la surveillance de mes subalternes,

j'aperçus, aux côtés du monarque qui m'hébergeait, l'auguste visage de Théophane. Mes os frémirent ; je conservai juste le sang-froid nécessaire pour saluer et répondre aux compliments. Un parent du roi me présentait sous un nom d'emprunt cet homme mystérieux en qui j'avais mis peu à peu toute ma confiance ; car il passait alors, aux yeux de tous, pour moins noble que le très haut dignitaire tibétain que je paraissais être.

Nous échangeâmes quelques phrases officielles en anglais.

Il me dit avoir voyagé en Orient et s'être beaucoup intéressé à la sagesse de mes soi-disant compatriotes. Je le remerciai au nom de mes commettants et nous nous assîmes à la table royale. Ma fausse qualité de grand lama me fit placer à la gauche du souverain, tandis qu'en face de moi, Théophane s'asseyait à la droite de la reine. Tout en tenant mon rôle, rôle assez étrange, et des difficultés duquel je ne sortais qu'en les oubliant le plus possible, la certitude me fut donnée, plus fortement que jamais, de l'existence d'un Principe divin guidant l'homme pas à pas vers Lui-même, avec une sollicitude et une tendresse aussi grandes que si notre conduite pouvait influencer en quelque sorte sur son essentielle immutabilité. Théophane me regardait cependant ; et de ses yeux sortait une force, une atmosphère fluide, qui clarifiait mes intuitions confuses, coordonnait mes énergies éparses, et me faisait découvrir de la cime de l'esprit un nouvel et plus magnifique horizon.

Ne voyez pas, docteur, dans cette sorte d'extase intérieure, une fascination magnétique. Mes entraînements m'avaient dépouillé de toute passivité sous ce rapport ; aucun oeil, aucune lumière n'aurait pu et ne pourrait encore faire baisser mon regard. Il y a en Théophane quelque chose qui échappe aux sens, aux raisonnements, aux recherches ; ce je ne sais quoi.... Je ne puis l'expliquer, ajouta-t-il, après m'avoir jeté un coup d'oeil scrutateur. Je crois avoir parcouru tous les enfers et tous les paradis que les anciens sages de l'Orient ont pu découvrir depuis deux ou trois déluges ; l'aspect d'aucun être, l'ambiance d'aucune force ne ressemblent à l'aspect, au rayonnement de celui qui devait, encore une fois, comme je vous l'ai déjà raconté, me sauver d'une mort inévitable.

Jamais je n'ai vu Théophane se servir de ces subterfuges que les aventuriers de la politique cosmopolite emploient avec tant d'art. Mais sa démarche, son attitude, le son de sa voix, son regard, son geste étaient de la plus extrême mobilité. Un moment, la tête inspirée d'un tribun, puis l'allure paternelle d'un brave père de famille qui écoute les doléances de ses Petits enfants, puis le sourire irrésistible d'un dieu, puis l'acuité insoutenable du coup d'oeil. Avec des amis, la parole s'affirme, nette, frappée dans un bronze sonore ; l'instant d'après, aux prises avec un demi-savant, ce sont des hésitations et des acquiescements polis. Sur le bord de la route, il console avec compassion la pauvre dont le mari s'attarde au cabaret ; dans le palais, il prédit froidement au prince les malheurs qui vont l'accabler. Il résiste à des fatigues écrasantes, à l'insomnie, au fracas de problèmes insolubles, et il se plaint d'une migraine. Il ressuscite les morts, commande à la mer, à la terre, aux invisibles, et répète qu'il ne sait et ne peut rien. Disant ne jamais ouvrir un livre, mais sachant dans quelle pagode se trouve tel manuscrit, le coin de quelle montagne où pousse la plante rare ; renseignant le laboureur, le soldat, le diplomate, le prêtre, le marin, le boutiquier, l'artiste, l'érudit ; offrant à chacun le moyen d'apercevoir la lacune technique, la faiblesse de ses sens, le défaut de son goût, la pâleur de sa volonté.

Sans morgue, mais je n'ai jamais vu personne familier avec lui ; sans courtoisie, donnant, à chacun les égards que demande l'étiquette, mais plusieurs des grands de la terre s'honorent de l'approcher. Enigme, en un mot, qui ne s'est laissé deviner en partie qu'à de bien rares occasions.

– Vous connaissez, demandai-je, tandis que Stella s'occupait du déjeuner, ce que la légende raconte des Rose-Croix. Si j'ai bien compris, le point final de l'évolution de l'homme est le même ; que le parfait soit nommé véritable Rose-Croix, adepte, ami de Dieu, saint, réintégré, il importe peu, n'est-ce pas ?

– En effet, répondit Andréas, les savants - il entendait les sectateurs de l'occultisme - les savants emploient des termes identiques pour désigner des états bien différents et aussi des termes différents pour désigner le même état. La Rose-Croix est une chose, la sainteté en est une autre, l'ami de Dieu est parvenu à un développement bien caractérisable, l'adepte, de même, et ainsi de suite. Mais à la limite tout s'unifie, pour se différencier de nouveau selon la volonté du Père, dans le Ciel. Seulement ce que j'appelle la limite, c'est si loin, si loin, que Gautama lui-même n'a pas franchi le centième de la distance qui nous en sépare.

– En ce cas, que doit-on, que dois-je faire, moi, si je veux arriver à l'état où vous êtes, à celui de Théophraste ?...

– Mais, docteur, protesta Andréas avec vivacité, ne croyez pas que j'aie quelque chose de plus que les autres, je ne puis rien.

– Cependant, permettez-moi de vous le dire, vous n'êtes pas logique, cela éclate aux yeux que vous savez et que vous pouvez une infinité de choses où je ne puis atteindre.

– Je vous le répète, docteur, je ne suis rien de plus que tout le monde. Je suis même plus petit que bien d'autres.

Mais votre demande est un peu, comment dirai-je ? étroite ; car, comment pouvez-vous juger par avance que vous possédez ce qu'il faut pour atteindre tel état, et non tel autre ?

– C'est juste, convins-je. Mais que demanderai-je ?

Ici, Andréas échappa à mon importunité.

– Excusez-moi, il faut que je descende tirer du vin, répondit-il du même ton qu'il aurait pris pour parler des plus graves mystères. – C'est à ce mélange constant des vulgarités de la vie matérielle et des sublimités de la vie spirituelle, se succédant sans se choquer. tant chez lui la simplicité était naturelle, que j'attribue l'espèce de charme que son souvenir exerce encore sur moi. Je considère cette simplicité comme le signe le plus probant de la réelle grandeur.

Quand il re monta, les bras chargés de bouteilles, il s'arrêta devant moi pour me déclarer presque violemment :

– Docteur, je ne connais qu'une chose : il faut demander à faire la volonté de Dieu, faire tout son possible, plus que son possible, et ne pas s'occuper du reste.

## VERS L'INITIATION CHRISTIQUE

Et il s'en alla à la cuisine se débarrasser ; puis tira de l'eau à la pompe, fit rafraîchir le vin dans un linge mouillé, et revint me prier de me mettre à table.

Stella était un cordon bleu émérite. Elle professait qu'il faut se nourrir selon la mode de la contrée dont le climat est le même que celui où l'on vit ; et, comme il faisait très chaud ce jour-là, elle avait accumulé de terribles épices, et surtout du carry. Elle ne me laissa boire que de l'eau, pendant le repas, et un peu de légère eau-de-vie parfumée qu'elle préparait elle-même. Et ils me choyaient tous les deux à l'envi, comme un convalescent. Je me laissais faire, car la cuisine était exquise. Mes hôtes ne mangeaient que très peu, d'ailleurs.

Comme je complimentais Stella : – C'est Andréas, me dit-elle en riant, qui m'a rapporté ces recettes. Pendant un temps, c'est lui qui a fait la cuisine, et j'ai dû absorber des plats extraordinaires ; mais, croyez-moi, c'est dans l'Inde du Nord où on mange le mieux ; vous venez d'en avoir un échantillon.

Je ne perdais pas de vue cependant les vrais objets de ma curiosité, et de temps à autre je posais une question prudente :

– Qu'est-ce que vous appelez la limite ? Est-ce le Tao de Lao-Tseu ? Est-ce le Parabrahm, l'Ain Soph, le Nirvana ?

– Tout cela, dit-il, ce sont des mots. Vous scandaliserez-vous si je vous déclare ma pensée ?

– Je tâcherai de vous comprendre, répondis-je.

– Eh bien ! je crois que le cerveau le plus vaste de la terre ne peut refléter que l'image d'une fraction infinitésimale du cosmos. Je crois que l'intelligence possède de la vie, mais qu'elle n'est pas la Vie ; que si on la cultive exclusivement, on travaille sur un reflet, tandis qu'il y a en nous une réalité, qui est le coeur.

Bon, pensai-je ; mysticisme, bhakti...

Ce que j'appelle le coeur, continua-t-il après m'avoir jeté un regard perspicace, ce n'est pas, la sentimentalité contemplative de la nonne cloîtrée. C'est cela, oui, mais c'est aussi tous les sentiments, tous les amours, toutes les haines, toutes les joies, toutes les douleurs, les rires, les larmes, les mélancolies, le gonflement du muscle pour l'effort, les émotions de l'adolescence, les ambitions de la maturité ; c'est la vie tout entière enfin qu'il faut vivre. Purifier notre corps astral, c'est prendre des douches pour acquérir des pouvoirs magiques ; c'est l'acte qu'il faut purifier, sublimer, unifier. Telle est la véritable Imitation du Verbe.

– Ah ! m'écriai-je, je comprends pourquoi Théophile Schweighardt enseigne que celui qui pratique le premier livre de l'Imitation de Jésus-Christ est déjà plus qu'à moitié Rose-Croix. Jusqu'alors je n'avais vu là qu'une simple religiosité sans profondeur.

– Cet homme avait grandement raison, dit Andréas.

– Ainsi, les paroles de l'Évangile doivent se comprendre littéralement et absolument ? Si l'on vit bien, ce « reste » que le Ciel nous donne « par surcroît » comprend tout : sciences, pouvoirs, facultés transcendantes !

– C'est cela même, répondit Andréas, en poussant de mon côté le pot à tabac. Lisez l'Évangile avec la plus grande simplicité, avec toute votre candeur ; peu à peu, ce qui vous semble insipide vous deviendra savoureux. la loi est simple... faites ce

qu'on vous demande, mon enfant... Servir est votre devise... , celui qui sert les hommes sera servi un jour par les anges, disait-il, en s'enveloppant d'un nuage de fumée.

Phrases creuses, pensera-t-on peu t-être. Ces paroles sont, en effet, froides et vides sur le papier ; mais quand elles frappèrent mon oreille, qu'elles étaient vivantes, vibrantes, éveilleuses de lointains échos endormis ! Que je regrette ces clairs après-dîners, dans cette petite maison pittoresque, le calme de cette quasi-solitude, interrompu seulement par des cris d'enfants, par le bruit de rares voitures ; l'apparition de cette forte silhouette, aux attitudes pleines de bonhomie affectueuse ; la vue de ce visage rude et auguste ; et Stella s'affairant, vive et gaie, de l'aurore plein les yeux ! Mon mélancolique été s'accommodait si bien de leur magnifique automne ! L'hiver est venu pour moi, aujourd'hui ; il me reste leur souvenir qui me donne la force, comme leur présence autrefois m'avait donné la lumière ; elle me la redonne encore, quelquefois, en se renouvelant dans le calme des nuits.

– Ainsi, Maître, répliquai-je, après un silence, je puis laisser la spéculation, lutter contre le désir de savoir, contre l'ardeur d'agir selon cet idéal ésotérique, comme les livres disent que le mage oeuvre, selon la volonté sereine qu'il a conquise.

– Les livres ! s'écria Andréas, tandis que Stella souriait avec quelque indulgence. Demandez-lui son avis. Elle a lu tous ceux de la tradition occidentale, les allemands, les anglais, les latins et les français ; moi, j'en ai compulsé pas mal d'autres. Que celui qui veut s'en tenir là y reste ; mais que celui qui veut accomplir son destin véritable, même au détriment de ses désirs en apparence les plus nobles, que celui-là s'en tienne au Livre unique, à la Vie qui foisonne autour de lui, et dans l'enchevêtrement de laquelle il lui sera permis, en temps voulu, de mettre un peu plus d'ordre.

– Et il est vraiment plus difficile de vivre tout bonnement que de s'abstraire, pendant les jours et les nuits de toute une existence, sur des textes arides, hors -de toutes les vanités du monde, de tous les plaisirs faux après lesquels la foule se précipite ?

– Vous verrez, docteur, si vous essayez, répondit Andréas. Les actes les plus insignifiants peuvent avoir une grande influence sur votre futur et sur celui des êtres qui vous entourent. Vos philosophes ont discoursu sur le grain de sable de Cromwell, mais ils ne se sont pas doutés que bien des ordres de créatures immatérielles sont attachés à l'homme. Vous avez probablement appris quelque chose là-dessus dans le *de revolutionibus animarum* de Loriah.

– Oui, dis-je, j'ai lu ce livre dans Rosenroth.

– Eh bien ! tout a son importance. Le mariage, par exemple, que l'on s'efforce aujourd'hui de démolir par tous les moyens, exerce une répercussion très lointaine sur l'avenir des époux , et il est déterminé par des causes non moins profondes. Mais il faut comprendre que la recherche de ce passé et de cet avenir serait vaine pour nous. Le présent, voilà notre domaine ; chercher en deçà ou au delà serait de la puérité. Je ne dis pas que les gens qui font ces recherches ont tort ; toute recherche est utile. Mais vous, docteur, qui voulez la volonté du Ciel, moi, qui suis un ignorant, nous devons nous contenter d'apprendre, en toutes circonstances - entendez bien -, à nous oublier toujours et partout au profit des autres. L'amour entre l'homme et la femme n'est donc qu'une école élémentaire de l'amour des âmes pour les âmes. Quand ce

dernier flamboie, les amants peuvent être séparés par toute l'étendue du zodiaque ; ils sentent tout de même leur mutuelle présence, et le choeur de leurs prières monte d'un seul envol vers le Père, vers le Fils et vers l'Esprit.

Comme il s'était mis debout en prononçant cette dernière phrase, je me levai aussi, pour prendre congé.

## LA BABEL SPIRITUALISTE

Nous avons été voir, Andréas et moi, une collection de papyrus, nouvellement aménagée au Louvre ; et nous remontions tous deux vers Montmartre. Il pleuvait. La place de l'Opéra, et surtout la place du Havre ressemblaient, avec leurs défoncements, leurs flaques, leurs palissades, à un glacis bombardé. Camions, autobus, trams et taxis, unissant leurs trompes, leurs sirènes et leurs cloches, réussissaient le plus étourdissant vacarme. Parmi les marécages, les lampes électriques aveuglaient. Une foule en masses profondes courait de ténèbres en lumières, prendre les trains de banlieue. Evidemment, des diables rageurs harcelaient ces gens et ne les avaient jetés hors des magasins, des bureaux ou des ateliers que pour les enfourner en d'autres étuves. La plupart de ces piétons étaient silencieux ; les autres bavardaient avec hâte, disant, par phrases écourtées et hachées, des choses inutiles ou grossières, comme si, pour tous, la tombe n'était pas toute proche. - Et pourtant, fit Andréas, qui semblait avoir lu ma sensation, il est bon pour eux qu'ils soient là et qu'ils s'agitent ainsi ; oui, cela leur vaut de l'avancement...

— Je pensais aussi, répondis-je, à une autre confusion, plus proche de mes inquiétudes. De tous côtés, on tente des essais pour concilier les différents spiritualismes, on recherche les points communs du yoga, de la kabbale, de la gnose, du bouddhisme, du taïisme, du pythagorisme, du catholicisme, de l'hermétisme, de tous les panthéismes et de tous les humanismes ; on analyse, on rapproche...

Et, interrompit Andréas avec un sourire, voulant construire un monument, on n'arrivera qu'à un replâtrage.

C'est bien parce que j'ai cette crainte que je cherche une indication, ou une direction.

— Eh bien ! raconte-moi.

-Ainsi, continuai-je, dans cette dernière quinzaine, j'ai lu des livres de leaders des diverses écoles néo-spiritualistes, de spirites, de psychistes, de néo-catholiques, de protestants libéraux, de catholiques qui se tiennent pour orthodoxes, de chercheurs qui se croient parvenus à l'adepte. Certes, je crois tous ces savants sincères et convaincus ; loin de moi le soupçon qu'ils soient volontairement les séides d'une occulte diplomatie ; mais, quoi qu'ils disent, je vois la plupart d'entre eux antichrétiens, je dirais antichristiques, si le mot ne sentait pas un peu trop son moyen âge.

— Tu n'as pas tout à fait tort, répondit Andréas.

— Tenez, Madame Blavatsky se sert des concordances astronomiques que l'on remarque dans les vies des fondateurs de religions. Que Jean-Baptiste soit né au solstice d'été, et le Christ au solstice d'hiver, qu'il soit ressuscité à l'équinoxe du printemps, Dupuis et Ragon et Vaillant et bien d'autres l'avaient déjà dit, et avaient collectionné des caractères analogues pour Lao-Tseu, Krishna, le Bouddha, Pythagore, Platon et bien d'autres ; parthénogénèse, tentations, souffrances, identifications avec l'Absolu, supplices ; tout y est...

— Et qu'est-ce que cela prouve ? interrompit Andréas. Ne vois-tu pas que c'est là une argumentation de matérialiste que de vouloir déduire une ressemblance spirituelle d'une ressemblance matérielle ?

— Mais, pourtant, les sciences divinatoires ?

– Les sciences divinatoires vont du physique au mental, mais non au spirituel. De ce que le sang et la lymphe et les réflexes sont les mêmes chez le chien et chez l'homme, déduiras-tu que les deux ont la même intelligence et la même âme ?

– Je sais bien que le Christ est unique, qu'il est différent de ses prédécesseurs et de ses successeurs dans l'histoire du messianisme universel ; je sais qu'en lui son corps fluidique, son astral, si l'on veut, son corps mental, furent des organismes sains et saints, sages et puissants comme ceux du plus haut des adeptes, mais que son moi, son individualité furent un acte spécial, une volonté particulière de l'Absolu. Dans l'homme ordinaire, le moi est un foyer de composition, ce n'est pas un principe simple, c'est un centre complexe, au sein duquel sommeille la lumière divine de l'âme. En Christ, c'est cette dernière même, éveillée, parfaite, resplendissante, qui est son moi, sa volonté. Il est réellement fils de Dieu. Les autres sauveurs n'étaient que des hommes ; mais je crois que certains d'entre eux furent inspirés de Dieu, par intervalles, et je crois surtout qu'ils ont pu, qu'ils peuvent aider leurs fidèles sous la simple mais indispensable condition que ceux-ci essaient de pratiquer le commandement fondamental : la charité.

– Oui ; je vois maintenant, dit Andréas, ce que ces savants dont tu me parlais tout à l'heure ont écrit ; ils ne peuvent pas se conduire autrement. Il est meilleur – ou moins mauvais - qu'ils aillent pour eux jusqu'au bout de leur ligne de pensée actuelle.

Je ne répliquai rien, car ce n'était pas la première fois que je voyais Andréas ne pas se presser de convertir les gens à ses opinions. Il continua :

– Non, notre Ami n'a pas dit : « Mon Père céleste et moi (mon ego incarné) nous sommes une même chose ». Si son être visible avait été le Père, ni les hommes ni la planète n'auraient pu en supporter l'éblouissante splendeur. Il a dit plus simplement et plus exactement : « Moi et mon Père, nous sommes Un » : la même essence et non la même substance.

Il n'a pas dit non plus : « Mon Père, moi, vous, mes disciples initiés à ma doctrine, sommes un, consommés dans l'Unité » ; mais il a dit : « Qu'ils soient un, comme nous sommes un, comme Toi, Tu es en moi et que je suis en Toi, qu'ils soient un en nous. Car ces disciples savent de science intime et certaine, ils connaissent que je suis sorti de Toi ».

Je demandai :

– Le Christ dit : « Mon Père est plus grand que moi » et ailleurs : « Mon Père et moi nous sommes un » .

– Il n'y a pas là contradiction ; c'est en toi qu'est la contradiction que tu crois apercevoir dans ce texte. Parfois c'est le Dieu qui parle et parfois c'est l'homme. Dans l'Evangile tout ne peut pas être dit ; d'ailleurs, on ne comprendrait pas. Ou, si tu préfères, tout a été dit, mais l'homme ne comprend pas ; et il est impossible de lui expliquer ce dont il ne possède pas en lui-même l'intuition latente ; il faut du temps.

– Il est vrai, continuai-je, qu'il y a une économie de la Révélation ; il est vrai que l'intelligence humaine s'accroît ; mais entre le modernisme et le dogme orthodoxe n'y a-t-il bien qu'une différence d'initiation ? La divinité de Jésus est incompréhensible, elle est au-dessus de l'intelligence ; c'est un phénomène, un état d'être qui a eu lieu en dehors du créé, du relatif ; tandis que notre intellect ne peut fonctionner qu'à l'intérieur de ces dernières sphères. Il y a bien eu, dans l'Eglise

primitive, une réserve sur certains dogmes, une initiation si l'on veut, mais ce n'était jamais la parole du sacerdote qui pouvait donner cette lumière au néophyte. C'est Dieu seul qui a qualité et pouvoir pour, se faire connaître de celui qu'il juge digne.

– Oui, il y a du vrai dans ce que tu dis, mon docteur mais personne, entends-tu, personne n'a jamais vu Dieu, en esprit ; comment peut-on en discourir doctrinalement ? Il est bien évident que la fraternité, l'obligation de la vertu, l'existence du Divin, l'immortalité humaine sont admis par tous. Mais si une école rejette la prière, soit parce qu'il n'y aurait pas de Dieu, soit parce que ce serait indigne de l'homme, soit parce que l'Absolu ne se modifiera pas pour nous faire plaisir, elle n'est pas dans le vrai. Il y a un Dieu ; l'homme est assez bas pour qu'il ne puisse avoir honte de ses pusillanimités ; il vaudrait, mieux évidemment qu'il ne demande pour lui-même jamais rien de matériel ; mais où est celui qui a la foi ? Et enfin l'Absolu, bien qu'il choque ainsi notre logique humaine, modifie ses plans et ses projets quand cela fait plaisir à un de ses enfants sages. Ce n'est pas un nouveau projet qui l'embarrasse, ni de sortir quelque chose de nouveau de son trésor, tu comprends bien qu'il a des ressources infinies. La prière se tient à l'antipode des entraînements du Radja Yoga ; il y a beaucoup de sortes d'extases, beaucoup plus que les « adeptes » n'en connaissent.

– Par conséquent, dis-je, si Paul de Samosate nie formellement la divinité du Christ ; si Arius en 325, si le concile de Milan en 355, si le concile de Smirnum en 357, si le second concile d'Ancyre en 358 enseignent cette même thèse, si, en 349, le concile d'Antioche proclame cette divinité et, en 380, le concile de Saragosse soutient que la nature humaine de Jésus n'est qu'une illusion, si le concile d'Ephèse admet les deux natures, cela prouve tout simplement que la lumière intellectuelle quitte les hommes qui n'entretiennent point en eux la Lumière morale. C'est le cas de redire, avec un philosophe catholique contemporain, le mot de, saint Augustin aux manichéens : « Que ceux-là sévissent contre vous qui ignorent combien il est difficile de trouver la vérité et d'éviter l'erreur ».

– Oui, cela, c'est une belle parole, répondit, Andréas, en hochant la tête. Tu es trop pressé, mon docteur ; tu as bien du temps devant toi.

– Pourtant, il ne faut pas en perdre, de ce temps ?

– Eh ! oui, mais pas de cette façon-là, dit-il avec un sourire affectueux. Chercher si Dieu est personnel ou impersonnel ? Nous ne comprenons même pas comment une pierre peut avoir ou n'avoir pas de libre arbitre. Si l'école orientale veut dire que Dieu n'est pas anthropomorphe, nous sommes d'accord ; si elle veut dire que l'Absolu est une entité abstraite, vide et informe, non, car alors, c'est le Néant qu'elle désigne. Nous ne savons pas ce qu'est le relatif, que pouvons-nous dire de ses rapports avec l'Absolu ? que pouvons-nous dire de cet Absolu lui-même ? Ne nous dressons pas sur nos ergots ; humilions-nous, reconnaissons que nous sommes de bien pauvres petites choses ; alors viendront les lumières de cet incognoscible Esprit pur.

– N'est-ce pas, demandai-je, la Trinité chrétienne n'est pas la Trimourti de Krishna, ni le Sat Tchit Ananda des Upanishads ? Leur Atma n'est pas le Logos platonicien ?

– Non, mais cela est si peu important. Quand tu étais petit, était-ce de tes imaginations astronomiques que ta mère s'occupait, ou de ton obéissance ?

Et, passant à une autre idée, sans rapports apparents avec la précédente,

comme il en avait coutume, Andréas continua :

– La parthénogénèse de tels hommes extraordinaires, du Christ en particulier, n'est pas un symbole ; c'est une réalité ; c'est même une nécessité physiologique que motive l'excessive tension des travaux qu'ils ont à accomplir. Les gnostiques se sont trompés en féminisant le Saint-Esprit, le Saint-Esprit est celle des trois personnes qui restera la plus profondément inconnue. Non, Dieu ne s'incarne pas dans toutes les religions ; les anciens brahmanes le savaient bien ; il n'y a qu'à lire leur théorie des avatars. Je ne te dis tout cela, à toi, que parce que cela pourra petit-être un jour te servir à quelque chose, mais ce sont des sujets qu'il faudra des siècles d'étude pour entamer avec quelque succès.

Beaucoup des modernes hiérophantes, quoique riches de précieuses intuitions, manquent de sens pratique. La résurrection de cultes disparus, la revivification de dogmes pétrifiés, l'habillage en hébreu, en grec, en sanscrit ou en chinois de théories d'autodéification sont les illusions respectables de fils pieux, les candeurs touchantes d'érudits perdus dans le rêve ; mais elles forment aussi, il faut le dire hautement, les obscures assises souterraines d'une religion future, cimentées de larmes, de sueurs et de sang. Ces pionniers, qui n'acceptent ni la science positive ni la foi ecclésiale, vieillissent sur des hiéroglyphes métaphysiques, des fantômes, des névroses. Heureux si, après vingt ou quarante ans d'études, ils s'aperçoivent que les symboles, les arcanes et les rites exhumés sont les voiles des axiomes du bon sens, de la raison saine. Et les simples sentent cela d'instinct parce que le coeur de l'homme est le tabernacle où brille cette éternelle Lumière dont les grands arcanes des occultismes ne sont trop souvent que les ombres déformées.

L'homme moderne est mal équilibré ; la Nature enfante si rarement des chefs-d'oeuvre. En nous brûlent des flammes consumantes, et les dieux de l'argent, de la gloire, de la science ou de l'art tiraillent leurs pauvres dévots et les désorbitent. C'est pourquoi le médecin, par exemple, trouve tant de psychopathies chez les spiritualistes, chez les mystiques, dans la foule des croyants et dans les pseudo-conducteurs de cette foule.

L'expérimentateur de l'hyperphysique peut rester froid mais le sentimental, celui qui s'élançait vers le mystère avec tout son coeur, anxieux et douloureux, désirant toucher l'impalpable, et parler aux habitants des enfers et des paradis ; celui-là, en un mot, qui tient pour objectifs tous les phénomènes occultes, celui-là trouve mille occasions pour une de sombrer dans une hystérie quelconque, dans une manie, une aliénation mentale partielle, ou un orgueil aussi naïf qu'exorbitant. Néanmoins, tous ces malades sont des pionniers ; on ne doit ni les mépriser, ni les railler. Toutefois, mon docteur, n'exagère pas tes appréhensions. Dis à Mr Untel, grand fondateur de sociétés, qu'il est un simple orgueilleux, auras-tu fait autre chose, si c'est vrai, que de le blesser ? Auras-tu changé son coeur ? Regarde en toi, et tu verras que non. Eh bien ! laisse les initiés, les ésotéristes, les amateurs d'extases et les abstrauteurs de quintessence. Ne les provoque pas. Ecoute-les s'ils veulent t'exposer leurs théories ; ne les arrête que si elles te semblent aboutir au mal ; tâche d'obtenir d'eux un amendement pratique, en actes ou en pensées. Ce sera déjà bien beau.

Et c'est ainsi que mes enthousiasmes d'idéologue reçurent, sous la pluie pénétrante, une douche de plus.

## THÉOPHANE

Ma visite suivante trouva Andréas en train de peindre des poteries dans le style norvégien, à la mode en ce temps-là. Tandis qu'il chatironnait ses feuillages d'un trait pur, je lui demandai quelques explications sur la prière, acte auquel il semblait attacher une grande importance.

- On voit que vous n'avez jamais reçu de grosses tuiles sur la tête, me répondit-il en souriant. Votre Kabbale met en tête de ses enseignements un axiome, que vous avez lu et relu probablement, sans y prêter attention : Tout est un être vivant, dit quelque part Siméon-ben-Jochai.

Je fis un signe de tête affirmatif.

— Alors, un bonheur ou un ennui, c'est, dans un certain monde, un être qui possède une forme, une intelligence, une liberté. Or, si votre moi physique est limité, vos mois astral, moral et ainsi de suite le sont aussi. Si un orang-outang est sept fois plus fort qu'un homme, pourquoi n'y aurait-il pas des invisibles plus forts que les forces intérieures que l'on englobe sous le terme de volonté ? Quand un de ces colosses vous a pris par la nuque et vous secoue, comme vous faites d'un lapin, qu'est-ce qui vous reste, sinon de crier au secours ? C'est cela, la prière. Si, dans la forêt, vous êtes attaqué, et que vous vous soyez fait aimer de vos serviteurs, ils vous défendront. Par suite, il faut se faire aimer des serviteurs du Ciel, et, pour cela, faire la volonté du Père ; c'est ainsi que notre prière sera exaucée.

— Pourtant, dis-je, la force morale de l'homme est illimitée.

— Oui, si on la lui laisse ; mais si on la lui enlève ? Croyez, vous, par hasard, docteur, que le plus petit des atomes de votre individu soit à vous, vous appartienne ? Détrompez-vous ; tout votre moi est un prêt consenti à votre âme. Et, croyez-moi, ajouta-t-il, comme Stella rentrait s'asseoir auprès de nous, il n'y a qu'une chose par le moyen de laquelle l'homme puisse vaincre le monde...

— Ne le dis pas, s'écria Stella ; je vais lui chercher la lettre que tu sais. - Et elle monta en courant jusqu'à sa chambre. puis, redescendue, me tendit un papier de Chine, soigneusement gardé dans un portefeuille de cuir.

-Lisez, dit-elle gravement.

Il y avait quelques lignes en français, d'une forte écriture hâtive, ressemblant, en plus énergique encore, à celle de Napoléon I<sup>er</sup>. Une émotion sans motif me saisit, tandis que J'en déchiffrais lentement les hiéroglyphes. En voici le texte :

« Mon enfant, il ne faut pas vous décourager comme vous le faites ; vous portez en vous-même la force éternelle par qui subsistent les armées cosmiques. C'est l'amour. C'est lui, le père de ce que nous appelons le temps, le bien, le mal, le plaisir, la douleur. Sa vertu toute-puissante transfigure les âmes. C'est le Maître suprême de qui nous apprenons toutes les leçons, c'est le mot de passe qui écarte les gardiens de tous les temples, c'est le glaive dont le seul aspect met en fuite les ennemis. Il ignore les obstacles du mal, il n'en voit que la faiblesse ; il oublie le passé ; l'avenir ne l'inquiète pas ; il ne connaît que le présent ; il verse sans compter toute sa richesse sur chaque minute de ce présent ; il est le phénix qui s'immole sans cesse et reçoit après chaque sacrifice un nombreux trésor d'espérance et de lumière.

« Continue donc ta route, Stella, et ne crains point. Si tu as fait cinquante fois

le même sacrifice, demeure prête à le faire cinquante fois encore si on te le demande ».

La signature était une espèce de paraphe illisible ; mais j'étais certain que ce papier venait de Théophane.

– Cette lettre-là, me dit Stella après un long silence, je l'ai reçue par l'intermédiaire de l'ambassade de Chine. Elle est arrivée avec un autre pli à l'adresse du plénipotentiaire, le chargeant de me faire parvenir ce papier cacheté du sceau impérial, le dragon à cinq griffes. Heureusement un des attachés à l'ambassade qui avait été mon voisin à Neuilly, où j'habitais alors - il y a longtemps, ajouta-t-elle, comme pour s'excuser -, me connaissait ; il m'apporta avec force saluts l'enveloppe que le Fils du Ciel avait certainement tenue dans ses mains.

En raison de quoi Théophane avait-il eu ses entrées auprès de ce monarque, que défend le cérémonial le plus infrangible, je n'ai jamais pu le deviner.

Nous regardions en silence le dragon d'or à cinq griffes.

– Ne trouvez-vous pas, reprit Stella, que les paroles de cet... homme portent, après tant d'années, avec elles je ne sais quelle vertu, qui, comme un souffle chargé de parfums sylvestres, redonne un nouvel espoir et le pressentiment d'un Eden inconnu ?

– Qui est Théophane, qui est-il, qu'est-il ?

– Mais, mon docteur, crois-tu que, le sachant, je te le dirais ? Crois-tu que, s'il le veut, il ne te le dira pas ? As-tu pensé sérieusement à la vraie discipline des véritables secrets ?

– Enfin, le Christ a bien dit : Voici, je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin ?

– Oui, il a dit cela, à ses apôtres.

– Tout est possible à Dieu ! Certaines sectes ont annoncé un retour du Christ. Je sais que leur Christ est faux ; mais l'idée est juste.

– Eh oui, mon docteur, l'idée est exacte. Il y a deux mille ans, il y avait un homme dans une certaine maison ; il allait à ses affaires comme les hommes d'aujourd'hui, et le soir il parlait avec les autres hommes sur la place, comme nous allons au café. S'il vivait maintenant, il porterait un veston au lieu d'une robe ; et ainsi de suite. Il faut t'habituer à ces idées pour te rendre plus nette la présence possible de l'Ami.

– Mais, vous sauriez qu'à telle rue, tel numéro, habite un personnage qui serait... Non, je n'ose pas achever...

– Tu vois, tu vois bien qu'il faut parfois se taire. Dire cela, ce serait terrible. Et cependant, disserte sur la nature humaine et sur la nature divine, sur la connaissance infuse, la connaissance expérimentale, et le reste ; dissèque Thomas d'Aquin, et relis les jésuites théologiens du Sacré-Coeur, tu en arrives toujours à ceci : Rien n'est impossible à Dieu.

– Oui, je comprends qu'il faille se taire. D'ailleurs il me semble que le simple commerce intime de l'âme avec Dieu est si grave, si sacré, que, cette faveur m'échoirait-elle, je n'oserais jamais en parler.

– Enfin, souviens-toi encore que nous avons été prévenus : Si on vous dit que le Christ est ici ou là, n'y allez pas . – C'est là, reprit-il après quelques instants de silence, tout ce que nous pouvons vous apprendre, je crois, au sujet de Théophane.

Le reste dépend de vous. Quand vous aurez fait la preuve de votre bonne volonté, quand vous n'aurez pas craint de prendre le chemin de son pays, vous le rencontrerez. Peut-être le verrez-vous dans la rue, ou chez vous, ou chez les grands, ou dans un taudis, ou dans une autre sphère ; mais sûrement, il viendra vers vous, lorsque vous aurez fait montre de l'humilité et de la charité qui sont la marque des enfants de la Lumière. Vous ne le connaissez pas, mais il vous connaît ; vous ne savez pas ce qu'il est, mais il sait d'où vous venez et où vous allez. D'ailleurs souvenez-vous que le médecin est là pour les malades et non pour les bien portants.

– Et vous ne l'avez vu que cinq fois dans toute votre vie ? demandai-je, un peu découragé. - Car si un homme de la science, de l'énergie et de la bonté d'Andréas n'avait obtenu que de si rares récompenses, que pourrais-je espérer, avec ma volonté vacillante, et mon manque de courage ?

– Nous l'avons vu une autre fois tous deux ensemble, répondit Andréas, et probablement nous fera-t-il une dernière visite, avant que nous quittions cette terre.

Vous pensez donc devoir mourir ? demandai-je, très étonné. - Car mes lectures m'avaient appris que l'homme, parvenu au degré de science et de puissance où je sentais mon interlocuteur, doit pouvoir prolonger son existence terrestre autant qu'il lui plaît.

– Les légendes de l'élixir de longue vie ont du vrai, me dit Andréas ; il y a eu des hommes, il y en a encore quelques-uns qui sont sur cette terre depuis des siècles. Vous-même en connaissez, mais je ne vous dirai pas leurs noms, afin que vous ne soyez pas tenté de les juger.

– Ils font mal, alors ?

– Cela ne se doit pas, répondit-il. Quand un homme naît ici-bas, son destin est fixé. S'il en viole la norme, quelle que soit la pureté de son intention, il outrepassa ses droits ; et il ne peut le faire sans un rapt illégal de certaines forces, sans une violence sur certains êtres, sans du trouble et de la souffrance tout autour de lui.

– Alors, le mieux, c'est de se soumettre en tout et pour tout !

– Oui, docteur ; il faut apprendre à obéir avant de vouloir commander.

L'heure s'avancait. Je pris congé de mes hôtes bien à regret. Ma provision d'idées nouvelles était assez ample cependant, et j'eus, pendant les mois qui suivirent, maintes occasions d'y puiser.

## LES COMÈTES

Il y eut une comète, à cette époque-là, dont l'apparition avait été annoncée. Tout le monde voulut la voir, et je saisis ce prétexte pour entraîner Andréas à une de ces promenades nocturnes qu'il paraissait aimer d'ailleurs presque autant que moi. Le train électrique des Invalides nous déposa une nuit au Val Fleury. De là, les sentes forestières nous conduisirent à la plaine de Villacoublay où le firmament était visible presque en entier. Nous pûmes examiner à loisir l'astre chevelu.

La beauté de la nuit nous tenta ; nous redescendîmes vers la forêt sombre et bruisante, devisant de choses et d'autres.

Quelle paix au sortir de la ville fiévreuse, queue fraîcheur dans l'air odorant ! La beauté de la nature restait sereine dans sa variété, soit que nous longions de petits étangs candides, soit que nous écartions les branches des fourrés où les bruits des bestioles nocturnes se détachaient dans le silence. ou bien que, débouchant sur la plaine, la lune nous montrât les hautes toitures et les tourelles de la vieille ferme cinq fois centenaire.

De temps à autre les chiens aboyaient au loin, dans les maisons forestières , et à l'orée des avenues nous nous arrêtions une seconde à regarder les palabres des lapins, tandis qu'Andréas faisait, à voix sourde, ses remarques sur les meurs des bêtes et des plantes. Il me désignait la noble armoise en touffes, qui se nourrit de pierrailles et de rebuts, et l'humble pas-d'âne qui marque les changements hygrométriques, et le fier Bonhomme-Jean préparant pour la lune prochaine l'épi de sa fleur odorante et pectorale, et tant d'autres par dizaines, population paisible, multitude bigarrée et pourtant harmonieuse, aimable et familière comme la délicate clarté des ciels de l'Ile-de-France, que Corot a si bien rendue. Andréas me faisait attentif aussi aux bruits du champ, du ruisseau et de la futaie, à un glapissement inquiet du renard qui devait avoir grand-peur pour gâter ainsi sa chasse, à un froissement d'élytres, à un battement d'ailes.

Après avoir laissé sur notre gauche le Chêne-Sanglant et le Cordon d'En haut, nous débouchâmes sur un promontoire sablonneux, où se creusaient les trous à blaireaux parmi les bruyères, les trembles et les jeunes foyards. Un paysage d'une magique sérénité se déployait à nos pieds. La colline descendait en pente raide jusqu'à la mare des Sarcelles qui nous envoyait sa fraîcheur ; les bas-fonds de Vélisy s'étendaient, semés de maisonnettes, jusqu'aux deux lignes du chemin de fer, et, plus-loin, remontaient les taillis de Viroflay et de Ville-d'Avray, et les bois de Fausses-Reposes. Le grand silence lunaire baignait les profils stylisés des collines prochaines, et des étoiles par myriades animaient les cieux immobiles.

Nous nous assîmes pour fumer comme des Sachems, au grand désespoir sans doute des blaireaux et des fouines dont nous troublions sûrement le retour. Et Andréas parla, de cette voix sans timbre et sans résonance qu'il savait prendre quand il ne voulait pas qu'un tiers l'entendît. Il avait répondu une fois à ma demande du motif d'une telle précaution ;

- Le champ a des yeux et le bois, des oreilles.
- Toutes ces étoiles, dis-je, pourquoi? comment?
- Le pourquoi, répondit Andréas, c'est le secret du Père, et il est probable qu'il nous le dira un jour quand nous serons prêts à rentrer dans sa maison. Le comment?

Toutes les parties de la création se ressemblent et se reproduisent les unes dans les autres. Seulement nous n'apercevons pas, en la contemplant, un tout continu ; nous voyons des fragments décoordonnés. Ces brisures ont une raison, et elles correspondent à d'autres brisures dans notre faculté de connaître. Ainsi, sur cette terre, nous apercevons les hommes sous un aspect d'individus, et les minéraux sous un aspect de masse. Levons au ciel intérieur les yeux de notre esprit, nous verrons les hommes ainsi qu'un ensemble compact ; levons vers le firmament les yeux de notre corps, et l'immense armée des astres nous montrera, agrandi sans mesure, le même spectacle que le microscope découvre dans la molécule. La bataille rythmique des électrons, des ions, des magnétons n'est pas autre chose qu'une astronomie infiniment petite.

De sorte que, dis-je, vous voulez me faire saisir un nouveau point de vue de l'axiome hermétique grec : Tout est dans tout. Si je comprends bien, l'ontologie réelle énumérerait des modes d'existence : le mode arithmologique, le mode mécanique, le mode fluidique, le mode énergétique, le mode astronomique, le mode être collectif, et le mode de liberté ? Et chaque forme vivante, chaque créature, morphe ou amorphe, définie ou indéfinie, consciente ou inconsciente contiendrait tous ces modes ensemble, mais serait organisée de façon à ne percevoir que l'un d'eux chez les autres créatures au milieu desquelles elle vit ?

– Oui ; ce que tu dis là est une sorte de réduction de la biologie en table de Pythagore. Ce procédé donne certainement des lueurs. Tout de même, ce n'est qu'un procédé ; il ne te dévoilera qu'un aspect du Vrai, assez juste et vaste cependant. La sagesse humaine n'a d'ailleurs, aussi loin que je remonte dans les doctrines secrètes, rien trouvé de mieux. Mais l'homme redevenu pur laisse tomber ces instruments intellectuels et s'adresse sans intermédiaire aux êtres qu'il a besoin de comprendre.

– Y-a-t-il une fin à cette poussière d'étoiles ?

– Oui, c'est un champ, me répondit-il, auquel le Père a fait poser des bornes. L'étoile polaire est une de ces bornes.

– En effet ! répliquai-je, si elle est une borne, elle doit être la plus lointaine, et les astronomes disent que, parmi les étoiles les plus proches de la terre, cette étoile polaire a l'une des plus faibles parallaxes. Cela signifie qu'elle est très éloignée de nous ; mais il en est qui le sont bien davantage.

– La terre est-elle donc au centre du monde ? dit Andréas. Et le cosmos a-t-il donc la forme d'une sphère ? Et le soleil, il n'est pas immobile ?

Voilà ce que personne ne sait.

On ne peut donc juger les distances, les grandeurs et les éclats astronomiques que par rapport à nous. De plus, s'est-on demandé si, en traversant les milieux inter-astraux, les rayons lumineux ne subissent pas des réfractions, ou des métamorphoses, et a-t-on pu les calculer, si elles existent?<sup>1</sup>

- Pas que je sache, répondis-je.

– Tu vois donc que, pour exacte qu'elle paraisse au premier abord, la science astronomique n'est pas certaine.. Son utilité est donc, en définitive, purement morale, parce qu'elle nous donne idée de notre petitesse, de la grandeur de l'oeuvre

---

<sup>1</sup> Ceci a été écrit en 1917. (Note des Editeurs).

du Père, et que, par les échecs successifs de ses théories et le précaire de ses découvertes, elle humilie notre vanité.

– C'est bien un peu ce que produisent toutes les sciences. Mais, alors, qu'est-ce donc que tout cet univers ?

– Cet univers ? Pour nous autres, ses habitants, il comporte tout ce qui existe. En dehors de lui, il n'y a rien que le Néant. Et toutefois, si nous pouvions voir les choses du point de vue du royaume de Dieu, nous nous apercevions que le Néant vit aussi. Ce qui empêchera toujours les métaphysiciens de s'accorder entre eux et avec eux-mêmes, c'est que ces deux points de vue coexistent dans l'âme humaine, c'est que cette âme est double, elle est à la fois créée et incréée ; et les perceptions du moi naturel et du moi surnaturel se mêlent toujours en nous.

– Il est donc inutile d'essayer de savoir.

– Pardon, docteur ; il faut essayer, de toutes nos forces, non pas pour notre satisfaction personnelle, mais par charité, si je puis dire, pour faire vivre des puissances rationnelles et intellectuelles dont le Père nous a confié le dépôt, par obéissance et par amour pour lui.

– Mais, objectai-je, enlever à l'homme l'appât d'un profit personnel, c'est lui couper bras et jambes ?

– Oui, si l'homme ne croit pas en Dieu ; mais, s'il croit, quel plus grand bonheur que d'obéir à celui qu'on aime ? Quel mobile peut donner plus d'énergie, de constance et d'enthousiasme ? Si tu es un homme, un porteur du flambeau de l'infini, ne fais pas comme ce petit renard qui vient de se défiler là en bas, derrière cette touffe, il croit que sa seule raison d'être est de gober le plus d'oeufs et de croquer le plus de poulets possible, et d'apprendre à ses petits à en faire autant. Nous autres, nous avons une autre tâche.

Maintenant, si tu veux bien, nous allons faire un somme sur ce sable où nous ne sentirons pas la rosée, en attendant l'heure où nous trouverons vers les Bruyères de quoi déjeuner.

Après avoir dormi quelque temps, nous reprîmes notre Promenade, dans le matin délicieux où la forêt tout entière brille sous la lumière claire, comme une vierge qui sort de la source en secouant ses cheveux humides. Les mésanges, les roitelets, les fauvettes, les merles, les bruants chantent à cette heure à plein gosier. L'air est rempli de parfums nouveaux, les feuilles sont d'un vert plus clair, le ciel d'un bleu plus délicat, et les nuages plus vaporeux. Le passé gris semble fort loin, l'avenir est aimable, et une bénévolence paisible nous rend plus allègres.

J'essayai de reprendre l'entretien.

– Les Pouranas disent aussi, commençai-je, que l'oeuf du monde nage sur l'océan insondable. Mais cet océan, où sont ses bases et ses rivages ? De telles conceptions, outre que rien ne les démontre, ne sont-elles pas un peu rudimentaires ?

– Cela serait en effet, répondit Andréas, si la substance du monde était partout identique à la substance terrestre. Mais il n'en est rien. Ainsi, tout proche de nous, se promène une planète invisible, dans un autre espace que le nôtre, dont la densité est pourtant près du double de celle de cette terre. Ainsi une projection fluide de volonté peut agir sur une masse pesante, et combien de faits analogues je pourrais citer. Notre conscience ne fonctionne que sous certaines conditions qui limitent pour nous le sensible ; nous ne pouvons pas nous faire une idée

de conditions différentes. Elles existent cependant. A plus forte raison ne pouvons-nous imaginer le Néant, pas plus que nous pouvons imaginer comment nous voyons les étoiles et tout le reste.

– Alors, c'est à se demander si les choses existent, s'il y a autre chose que des apparences?

– Mais oui, les choses existent. L'homme a la vie en lui ; il ne peut pas créer l'illusion absolue ; toute sa faiblesse, c'est de voir des formes muables au lieu des essences pures. Et, dans chaque monde, et dans chaque plan de chaque monde, l'apparence est une moyenne proportionnelle entre l'essence de l'objet, sa figure actuelle, l'essence pure du sujet percevant et ses facultés de perception plus ou moins saines.

C'est là la base de la science des signatures. Le tronc de ce bouleau ne nous apparaît aussi argenté, et ses feuilles si mobiles que comme l'expression terrestre d'une force universelle. Les étoiles rouges, vertes et jaunes que nous regardions tout à l'heure sont aussi des signes.

– Dès lors, le peuple a raison de voir dans les comètes des fauteurs de calamités ?

– Oui et non, répondit Andréas. Quand il va pleuvoir, les escargots sortent ; mais il ne pleut pas parce qu'ils sortent. Quand la comète devient visible, elle ne provoque pas la guerre ou l'épidémie, mais elle est la conséquence astronomique d'un acte de démiurge, d'un cliché, dont la guerre est une conséquence sociale terrestre.

J'avais nombre de questions à poser au sujet des comètes ; mais il en fut ce matin-là ainsi qu'en beaucoup d'autres circonstances semblables. Très souvent la conversation déviait comme au gré d'Andréas ; cependant, il ne parlait jamais le premier et ne faisait jamais que répondre à mes demandes. J'oubliais mes questions préparées ou bien une timidité indéfinissable m'empêchait de les poser. Je me consolais d'ailleurs en pensant que mon maître savait mieux que moi ce dont j'avais besoin et quelles notions me seraient profitables ou inutiles.

Toutefois, je demandai ce matin-là, autant que je me souviens, quelques renseignements sur le rôle et l'utilité des comètes.

– Quand un homme est malade, me répondit Andréas, et que les médicaments ne réussissent pas, on cherche une autre méthode d'ingestion des agents thérapeutiques que la voie stomacale, la peau, les poumons, le système sanguin ; le sérum, par exemple, qu'on injecte suit dans l'organisme une autre trajectoire que d'ordinaire. La comète est un tel régénérateur du système solaire ; elle en est aussi un tonique. Elle apporte dans notre zodiaque quelque chose d'inédit, et par conséquent d'un énorme dynamisme, qui provient d'un autre zodiaque ; elle restaure telle fonction perturbée.

Pour elle-même, ses voyages sont des études. Elle donne bien quelque chose aux mondes qu'elle traverse, elle en reçoit aussi quelque chose. Et, après son tour du monde, sa vitesse diminuant, et subissant ainsi les réactions des autres corps célestes, sa trajectoire change peu à peu, elle se ralentit, et devient enfin à son tour un centre de système. Tu as un processus semblable, dans l'embryologie, aux premières heures qui suivent la fécondation d'un ovule.

– Il me semble avoir lu quelque chose de semblable dans un Djataka hindou.

– Sans doute ; ce sont là choses bien simples. La comète a toutefois une

troisième fonction, non plus dans l'ordre cinétique, mais dans l'ordre individuel.

– Comment cela ? Une comète n'est pas une personne comme vous ou moi?

Non, elle est, le vêtement d'une personne, comme notre corps est le vêtement de notre individualité. Tous les corps célestes sont des vêtements et les êtres qu'ils habillent, que nous ne connaissons pas, ou que nous ne pouvons apercevoir qu'après de très pénibles travaux d'approche, remplissent chacun une fonction. Les comètes revêtent des prophètes, pour le bien et pour le mal, elles revêtent des artistes qui distribuent la joie, l'espérance, l'enthousiasme, les nouvelles.

– Si vous disiez ces choses-là au public, on vous taxerait d'anthropomorphisme.

– Aussi, je me tais. D'ailleurs, c'est l'homme qui est bâti et qui agit à l'image de la Nature et non la Nature à l'image de l'homme. Mais nous sommes tellement persuadés de notre importance que nous nous croyons indispensables à la marche des mondes. Que de choses nous saurions si nous étions humbles !

Notre promenade nous avait conduits aux Ponceaux. Nous nous arrê tâmes pour faire honneur à un déjeuner champêtre et la conversation dévia.

## L'INONDATION

C'était à l'époque de la grande crue qui fit tant de désastres dans le bassin de la Seine. Il me fut tout à fait impossible, pendant plus de quinze jours, d'aller voir Andréas. J'avais dû abandonner mon laboratoire à l'hôpital pour aider à la consultation. Tous les lits occupés, des brancards dans tous les coins, jusque sur les paliers ; un personnel surmené, l'économat désorganisé. Notre vieille bâtisse n'avait pas vu autant de mouvement depuis l'année de l'influenza. J'avais fini par faire mettre un lit de sangle dans la chambre d'un interne, car il entraînait des malades à toute heure. Mais, à mon premier matin de liberté, quoique j'eusse bien du sommeil en retard, je m'esquivai en toute hâte jusqu'à la petite maison de Ménilmontant. Andréas était soucieux, ce matin-là. D'ordinaire si actif, il était étendu dans un long fauteuil d'osier et fumait lentement une longue pipe de terre brunie et polie comme les bambous à opium quand ils atteignent cinquante ans d'usage.

– Belle pipe ! dis-je.

– Elle était toute blanche hier soir. répondit-il distraitement.

Alors, vous avez fumé toute la nuit?

Eh oui ! et je n'ai plus de tabac.

Je lui offris du mien. Quelques minutes plus tard, Stella apparut, apportant le café au lait et elle se mit à parler du désastre qui, depuis deux semaines, désolait Paris et ruinait la banlieue.

– D'où est venue toute cette eau, demanda-t-elle à son mari. Ce n'est pas uniquement la pluie ou la fonte des neiges !

– Ni le déboisement, ajoutai-je.

– Je ne sais, répondit Andréas, s'il est bien nécessaire de rechercher la cause de ces crues ; à quoi cela nous avancera-t-il?

A en prévenir le retour...

Ah ! et si ce sont des nappes souterraines qui ont changé de niveau ? Les ingénieurs vont-ils forer des puits de deux, trois kilomètres et plus ?

– Mais y a-t-il de l'eau si profondément enfouie ? Les Parisiens connaissent tous le petit étang qu'il y avait au-dessous de l'Opéra et celui qui se trouve au-dessous de la butte des Moulins, restes de l'ancien ruisseau de la Grange Batelière. Il est vrai, ajoutai-je, que les Savoyards parlent d'un lac souterrain où le Rhône se perdrait, et les Vaudois disent qu'il en existe un aussi à l'extrémité du lac de Joux.

– Il y en a bien d'autres, docteur. Je connais, rien qu'en France, quatre nappes d'eau situées à des profondeurs variant entre deux et quatre mille mètres, et plusieurs s'étendent sous un ou deux départements.

– De sorte, dis-je, que, si elles communiquent avec quelqu'un de ces trous, tels que ceux de la Côte-d'Or, où les paysans jettent les cadavres de leurs bestiaux, et s'il y a des soulèvements profonds, les rivières peuvent grossir sans mesure ?

– Oui, docteur ; mais cela ne se produit guère qu'en cas d'une rupture d'équilibre dans la masse minérale. Ces modifications ne proviennent. que de la précession des équinoxes ou bien d'une éruption souterraine, ou bien encore de la naissance d'un foyer magnétique nouveau, comme le voisinage d'une comète peut en déterminer. Or, de tels phénomènes ne sont pas dus au hasard ; ils sont voulus par des intelligences cosmiques ou appelés comme réaction à des maladies sociales,

ethniques, si vous préférez. La sagesse est donc, a priori, de les laisser s'accomplir.

– Et s'il y avait là, par extraordinaire, l'action d'une puissance mauvaise !

– Il n'y a pas d'être absolument mauvais. Ce que nous jugeons ainsi ne l'est que temporairement, relativement, et, en tout cas, n'agit jamais sans la permission tacite ou expresse du Père. Toutefois, s'il y avait lieu de modifier la marche des phénomènes de cet ordre, il faudrait que l'opérateur puisse

converser face à face avec le prince, le seigneur et l'esprit de la terre ; qu'il possède une connaissance exacte de l'état du système solaire tout entier ; qu'il puisse avoir conscience du plan des clichés cosmiques.

– Et y a-t-il ici-bas un homme comme celui-là ?

– Tu t'en doutes bien un peu, mon docteur, me dit Andréas en me souriant avec cette bénignité merveilleuse qui transformait parfois son visage immobile et rude.

– Et nous autres, pouvons-nous quelque chose contre de tels cataclysmes ?

– C'est un peu tard ; il aurait fallu quelques hommes courageux, il y a cinquante ou cent ans. A moins qu'un être innocent, caché quelque part, ne veuille bien se dévouer, il n'y a rien à faire qu'à subir.

– Qu'appellez-vous un innocent

– Eh ! mais, quelqu'un dont l'esprit ne connaisse, pas encore le mal...

– En quoi aurait-il prévenu des catastrophes ?

– C'est avec son esprit que les dieux auraient conclu un pacte. Nous autres n'en saurions rien et, probablement, l'intelligence de cet homme n'en serait pas consciente non plus. Nous ne verrions que ses malheurs, inimitiés, trahisons, ruines, souffrances morales.

– Autre chose, continuai-je. Comment se fait-il que les astrologues et les voyantes n'aient presque rien annoncé de ce malheur public ?

– Le Ciel n'aime pas les devins. Il a fait dire depuis longtemps par ses amis tout ce qui pouvait être utile à l'homme pour s'amender ; le reste n'est que curiosité, mélange, confusion, lueurs fortuites de l'intellect, éclairs fallacieux des puissances des ténèbres. Quant à moi, si même je connaissais l'avenir. Je n'aurais pas le droit de le dévoiler. On s'imagine toujours que notre sort intéresse l'univers. vous savez bien que nous ne sommes que de pauvres petites choses.

Je fis un geste de découragement et je restai silencieux, songeant à ces milliers de pauvres diables, de femmes anémiées, d'enfants mal nourris, sans asile, sans feu, sans pain.

Stella nous avait laissés. Andréas se taisait, perdu dans une rêverie profonde. Au dehors, la pluie battait les vitres. Une somnolence me prit, pour un assez long temps. Il me sembla qu'un homme entra dans la chambre ; il était de haute taille ; je ne pus discerner ni son visage, ni son costume ; je vis cependant qu'il rayonnait de lumière. Puis, tout redevint obscur. Je rouvris les yeux. Andréas était debout devant moi : il tenait la tête haute et la poitrine en avant, comme s'il allait s'élaner de terre, et me regardait dans les yeux. Il sortait de lui comme une aura fluide, fraîche et forte ; un mystère se tenait entre nous et je pensai que nous étions tous deux réunis au nom de Quelqu'un.

Il me dit, d'une voix sans timbre :

– Tu vas aller trouver telles et telles personnes - et il me nomma un menuisier

des Batignolles et une grande dame connue du Tout-Paris pour son élégance et le faste de sa maison -. Tu leur demanderas de ma part à s'engager à trois choses : ne pas médire, ne pas se défendre, qui que ce soit qui les attaque ; prier pour tout ce qu'ils trouveront utile, jusqu'à ce que leurs demandes soient entendues, fussent-ils y passer leurs nuits entières ; et toi, tu t'engageras avec chacun d'eux. Et, si vous tenez ferme tous trois d'ici la Saint-Jean, quelques malheurs seront évités à votre patrie. C'est le Ciel qui le promet.

## LE CHINOIS

L'inondation ne s'était point arrêtée, mais Andréas n'en parlait pas. Il attendait un visiteur depuis quelques jours, un, vieillard chinois dont je ne fus pas peu surpris d'entendre le nom célèbre. J'ignorais comment ce très haut fonctionnaire, célèbre, riche et puissant, se trouvait l'hôte d'Andréas. Il arriva, un soir après dîner, dans un fiacre fort démocratique, en compagnie d'un petit mandarin taciturne et d'un soldat d'infanterie de marine, en congé de convalescence. J'étais invité à ces réunions savoureuses, où un jaune, maître, après son empereur, de quatre cents millions d'hommes, assez fort pour avoir fait échec à toute la diplomatie européenne, parlait avec simplicité à un troupier, à un médecin obscur et à un antiquaire.

Pour faire honneur à son hôte, la femme d'Andréas avait arrangé une des chambres à la chinoise. Un vaste lit d'ébène, des nattes, des panneaux brodés, une étagère chargée de jades et de bronzes, un magnifique brûle-parfums posé sur le sol transformaient totalement cette petite pièce.

– Que vous vous êtes mis en frais ! disais-je à Andréas.

– Eh ! oui, mon docteur. L'Oriental aime les formes ; il ne faut froisser personne. Autrefois, quand j'allais chez ce Prince, tout son yamen était mobilisé. Tu n'es pas au courant de leurs formules de politesse ? Eh bien, regarde-moi, fais comme moi. Il faut respecter les habitudes des vieillards. Et puis, cet homme-là est très au-dessus de nous, socialement parlant ; mettons-nous à notre place juste, c'est à lui à nous indiquer sur quel ton il désire qu'on lui parle. Et toi aussi, Marius, dit-il au colonial, figure-toi que tu es l'ordonnance du général en chef.

Quand nous entendîmes le fiacre, nous allâmes tous trois à la rencontre du prince, et il entra, après des compliments réciproques, courbant sa haute taille et agitant ses longues manches en signe de joie, selon le rite confucéen. Il parlait fort correctement le français, d'une voix lourde et grondante. Son visage gras et immobile, craquelé d'une multitude de rides, laissait voir, malgré la bonhomie de la vieillesse et la volonté d'être courtois, l'immense orgueil d'un homme qui se connaît quarante-cinq siècles d'une généalogie sans brisures. Et, malgré toute l'éloquence fleurie de ses compliments, trop de choses nous séparaient pour que je ne fusse pas souvent gêné par le regard perçant et clair de ses prunelles incolores, dans la fente étroite des paupières bouffies.

Il prit place sur le lit bas ; et, par courtoisie, fuma d'abord dans une pipe qu'Andréas lui présenta. Puis Marius prépara l'opium, et, au bout d'une dizaine de pipes silencieuses, Tsoun-Hing se mit à faire des demandes sur toutes sortes d'objets. Il répondait aussi à mes questions. Il avait une mémoire étonnante et, selon la coutume des lettrés, il citait sans cesse les poètes de son pays, en indiquant, par un récitatif intentionnel, d'autres sens secrets cachés sous la forme littéraire. Andréas, à son tour, puisait dans les classiques, les romantiques et les contemporains, et il savait aussi bien que son illustre interlocuteur suggérer, par la musique de son débit, des symbolismes inattendus, tout au moins pour moi.

Ce soir-là, Tsoun-Hing parlait des inondations.

– Que disent, frère, demandait-il à Andréas, les mandarins de ton pays quand vos dragons entrent en fureur ?

– O vénérable, les savants d'ici ne savent pas ce qu'est un dragon, il est pour

eux comme s'il n'existait pas, toujours sommeillant au fond de la mer.

– Est-il possible ? s'étonnait le prince sans qu'une ride de sa figure ne bougeât. Alors, si toutefois tu me permets cette sottise demande, que font vos mandarins quand le fléau arrive et quand il est parti, bien que – est-ce croyable ? – tu m'affirmes qu'ils ne peuvent prévoir sa venue ?

– Ils font comme les officiers mandchous, dans tes innombrables villages. Ils donnent des ordres pour construire des digues et ils cherchent de l'argent pour rebâtir les maisons. Les peuples voisins ont envoyé des secours et, en cela, autant que ma petite intelligence peut le juger, ce fléau est bénéfique, puisqu' il a permis aux nations de race blanche un geste de fraternité.

– Elles ont besoin de cela, dit le vieillard. Mais qui peut sonder les volontés de Ce qui n'a pas de volonté ?

– Ma gauche, répondit Andréas, où est mon cœur, est la droite de mon frère, et sa gauche est à ma droite, et nous n'avons, lui et moi, qu'un seul cœur.

– Grande est ta sagesse, répliqua Tsoun-Hing, en souriant de plaisir. – Il laissa la pipe éteinte, ses yeux étroits jetèrent une lueur, mais il se tut.

– Daigne te rappeler, continua Andréas, que je ne suis pas un mandarin. Celui-ci – et il me désignait – en est un dans l'art de guérir. Mais, en ces pays, les hommes sages de la sagesse sans paroles ne sont presque jamais de hauts dignitaires, comme cela devrait être. Ainsi la loi du Tao se réalise : le mérite vit chez nous à l'ombre et à l'abri des honneurs et des charges...

– Je sais cela, en te voyant vivre ta vie, interrompit le prince avec un geste déferent.

– Ceux donc qui soupçonnent l'existence des dragons ne portent point d'insignes, ne sont revêtus d'aucune autorité, et ne commandent que leur foyer. Parmi eux, les uns ont seulement senti le vent des ailes quand elles se déploient ; les, autres, très rares, pensent que ces animaux divins ne vivent qu'au-dessus des nuages. Mais, hélas ! je ne connais pas, dans tous ces peuples au visage coloré, d'homme qui puisse suivre les six mouvements du Dragon à Cinq Griffes.

– Tu ne connais pas un tel homme, ô véridique ? murmura Tsoun-Hing, se mettant sur ses pieds d'un seul effort.

– Yn et Yang jamais ne se séparent, répliqua mon maître, en se levant aussi. Et il ajouta : je connais l'homme.

Le vieux prince courba sa haute taille. Andréas s'approcha. Ils restèrent tous deux front contre front, les yeux baissés, en silence, tandis que leurs doigts faisaient des gestes rapides, échangeant ainsi les signes de reconnaissance de la plus secrète des fraternités asiatiques.

Puis chacun reprit sa place. Les pipes furent rallumées ; on but des liqueurs rares, et Andréas reprit en s'adressant à moi :

Il y a une centaine de cycles, si nous comptons comme les astronomes du Céleste-Empire, nos peuples d'Europe savaient qu'il existe des dieux, des déesses, des génies et des fluides. L'homme se ressemble partout ; nos ancêtres rendaient un culte à ces esprits, et violaient la Loi du Régulateur Suprême, comme la populace fait encore aujourd'hui dans l'empire de notre très vénérable ami. Ainsi va le monde, à l'extrême gauche, puis à l'extrême droite. Il appelle cela des récompenses et des peines, et, si quelques-uns conçoivent, à l'exemple de Kong-Tse, l'invariabilité dans

le milieu, ils cherchent ce milieu dans le chaos des cinq éléments au lieu de le trouver dans l'équilibre spirituel de la Voie.

– Tes peuples, dit Tsoun-Hing, s'affolent dans les cinq éléments et les vingt-quatre astérismes.

– Oui, tu vois juste, vieillard à l'intelligence aiguë, répliqua Andréas, en fixant son interlocuteur, qui semblait dormir. Mais rappelle-toi ces jours où je recevais sans que j'en fusse digne ta vertueuse hospitalité. En ces années, j'entrais dans les temples sans portes... et j'en suis sorti.

– Je me souviens, frère aîné.

– Les lamas du Toit de ce Monde ne disent-ils pas que Tzong-Kapa vint de l'Occident?

– Oui, dit le prince en m'examinant, car il s'était aperçu que mon intérêt était fort excité ; tu parles comme un très vieux homme, et j'essaie de te répondre avec la même sagesse... sans y parvenir. Mais au nourrisson le lait, au vieillard les savantes cuisines, à l'homme mûr le riz sain et le poisson. Notre frère cadet nous dirait-il ce qu'il pense de ces dragons qui font sortir les rivières et crever les nuages ?

– Je ne sais que lire dans les livres imprimés ; j'y ai vu que toutes les nations croient de semblables choses. Les sujets du Céleste-Empire connaissent aussi des licornes, des lions, des oiseaux étranges et des poissons de rêve. Leurs frères aryas ont leur vautour Garouda, et leur cygne Hamsa, et leurs serpents multicéphales, et les Gandharvas, et combien de tribus d'êtres qui viennent visiter les contemplations des ascètes nus dans les forêts. Et ceux du Tibet, sur les plateaux glacés, et ceux du Croissant, dans leurs déserts torrides, voient passer, les nuits, toutes sortes de créatures... Que puis-je dire que ne sachent vos deux sagesse, vénérables pères ? Je n'ai fait que lire de très vieux livres. Tous les peuples à l'état de nature savent que des dragons existent, et aussi des animaux et des êtres que nos yeux épaissis ne peuvent apercevoir. Il y en a dans l'océan, le golfe, le détroit, la lagune, le lac et l'étang ; dans la chaîne de montagnes, la cime et le précipice, dans le désert la ville et la forêt ; dans la pierre, la plante et l'arbre ; dans le nuage et l'air et sous la terre ; dans la foudre, le vent et la pluie, dans le continent, la nation et le peuple ; dans le soleil, la lune et les étoiles : dans, l'éclipse et la comète, et le météore ; la nuit, le jour et les crépuscules ; dans le mois enfin, le cycle et l'année. Est-ce vrai, je vous le demande, ô cavaliers du dragon ?

– Le Tao-Tse dit que ce sont là des formes errantes.

– Cependant, demanda Andréas, le vieillard Lao-Tseu n'a-t-il pas écrit que tout être a un nom, qui n'est pas le Nom, bien que contenu dans le Nom?

Et Tsoun-Hing, approbateur, récita d'une voix grondante le vers auquel Andréas faisait allusion.

– Ce sage vieillard aurait-il pu dire que les choses indéfinies ont un nom ? Tout est donc individu ? Que t'en semble, ô très prudent ?

– Tu es entré au temple sans portes, répondit le Chinois.

– Regarde donc ce rocher, par exemple ; regarde-le de toutes tes puissances, reprit Andréas, en s'adressant à moi ; c'est-à-dire de façon qu'aucune de tes forces ne soit occupée ailleurs. Libère pour cela ton corps immobile des frémissements de l'acte qu'il vient d'accomplir et du souvenir même de cet acte ; ôte de tes fluides toute polarisation précédente, de ton cœur tout sentiment, de ton intelligence toute

pensée qui ne soit pas ce roc. Regarde, les yeux baissés ; écoute, les oreilles fermées ; palpe, les mains immobiles. Tu ne verras pas d'abord l'esprit de ce roc, mais différentes sortes d'êtres qui sont des enveloppes, des gardiens, des voyageurs. Après eux seulement, quand tu les auras écartés, tu apercevras le génie et, si ta vertu égale ta force, tu pourras lui parler. Car ton esprit connaît tout idiome.

– Un sujet somnambulique ? demandai-je, la magie ?

– La magie est défendue, tu le sais bien, répondit Andréas. Tu ne trouveras jamais un sujet qualifié pour pénétrer si avant.

– Alors ? dis-je. Mais Andréas continua sans paraître me répondre.

– Oui, tout existe : les faunes, les satyres, les aegyptans, les sylvains, les nymphes, les dryades, les hamadryades, et les demi-dieux, Hercule et les autres, et les déesses, Aphrodite et ses soeurs, et les Muses, les Parques et les Furies, et Zeus, et tous ses pairs ; et les djinns, et les houris, et les kobolds, les trolls, les gnômes, les nixies, les fairies, les fées, les lutins, les farfadets, les korrigans ne sont point des hallucinations de campagnards superstitieux ; et Teutad, et Thor et le Walhalla ; et les dieux hindous, à quatre et dix bras, et leurs saktis ; et les dieux égyptiens à formes d'animaux ; et le catoblépas ; et le basilic et le roc, et toute la bestiaire du Moyen Age – tout cela et bien d'autres êtres encore, tout cela existe, tout cela vécut autrefois sur cette terre solide, dans les plaines, les forêts et les villes ou y viendra vivre.

Vous voulez bien dire que c'étaient ou que ce sont des créatures réelles, individuelles, comme un chien ou un cheval ? Que ce ne sont pas des symboles de météorologie, ou d'astronomie, ou de philosophie, ou de forces naturelles ? Ce seraient des animaux ou des humanimaux ? Alors, les démonologues, Pierre d'Aban, Agrippa, les légendes rosi-cruciennes, Sinistrari, Guaita ?

– La Nature fait des êtres ; c'est l'homme qui fait le symbole, me répondit Andréas en souriant. Crois-tu que le Taureau à tête humaine d'Assour, et le Sphinx de Thèbes n'aient été que des images savamment combinées ? Quand le rishi chante : « L'âme du yogi enfourche le divin oiseau Hamsa, qui le mène d'un vol rapide comme l'éclair jusqu'au séjour du suprême Brahma », crois-tu qu'il ne raconte pas tout bêtement ce qu'il a vu ? Crois-tu qu'il s'amuse à faire oeuvre de rhéteur ? Tu n'es pourtant ni professeur de philosophie, ni membre de quelque mystérieuse fraternité soi-disant rosicrucienne, ou bouddhiste, ou templière ? Mais, ajouta-t-il en cessant de sourire, et en s'inclinant vers le vieux prince, si mon hôte très respectable le daigne, nous pourrions apprendre de sa bouche éloquente bien des choses que ses peuples connaissent et qu'ils tiennent cachées aux visages rouges ?

– Je suis un ignorant, dit Tsoun-Hing, d'un ton modeste et grave. Si je parle, ce n'est que pour obéir à mon frère aîné, et parce qu'il faut parfois que telle chose soit dite, même par une voix indigne. J'ai oublié bien des caractères qu'autrefois j'avais admirés et copiés d'un pinceau respectueux quoique malhabile. Ah ! que les sages des anciens temps furent vertueux ! Et comme il est juste que ce soit eux que l'on ait récompensés lorsque, dans ma longue carrière, grâce à leur invisible présence et à leur aide constante, il m'est arrivé de faire quelque chose d'utile pour le peuple et de conforme à la Volonté suprême ! Mais pardonne à un débile vieillard, tout tremblant d'arriver nu chez les ancêtres bien-aimés...

Et que dirai-je, continua-t-il, après un court silence, que notre frère cadet n'ait

lu dans nos vieux livres ? Les dix mille êtres, les animaux de l'air, de la terre, des ondes et du bois et du feu apparaissent sur la rizière, grandissent, puis diminuent et disparaissent... Ainsi la cruauté des hommes évoque des démons dans le monde du Revers, et ces démons subornent leurs évocateurs ; puis, quand beaucoup de crimes ont été commis, ces démons prennent le sang répandu et les chairs meurtries, et leurs princes s'en construisent des corps, et le tigre apparaît, qui tue ces hommes mêmes, grâce à la méchanceté desquels la porte de la terre s'est ouverte pour lui. Et quand le « mangeur d'hommes » a bien tué tous ceux qui portaient sa marque, sa force diminue, son corps se rapetisse au cours des cycles, et il devient un chat, élégant, égoïste et craintif. Ainsi il y eut autrefois de gigantesques lézards et des crustacés grands comme des boeufs, et bien d'autres créatures, évanouies dans le revers de ce monde visible.

– La science cachée coule de tes lèvres, ô très vieux, dit Andréas. Parle-nous encore.

– Ainsi sont les dix mille êtres, continua le prince. Les cent familles apparaissent sur la terre, mais elles ont déjà paru sur mille terres. Elles habitent d'abord les rêves des hommes sages, puis ces créatures naissent avec des écailles, des plumes, ou des poils, sans os, ou avec des os ; puis elles diminuent et disparaissent de la vue des hommes sages. Puis les dieux les prennent et les conduisent vers d'autres terres. Ainsi ce monde est une mer aux vagues innombrables. Regarde-le donc, frère cadet, avec un cœur pieux et ferme. Aucun être n'est à craindre, aucun n'est à dédaigner, et, toi-même, sache que tu n'es rien et tu seras tout, mais si tu veux devenir tout, tu seras réduit à rien, comme une motte de terre pilée dans un mortier.

– Parle encore, mon père très sage, demandai-je au vieux mandarin, car une sorte d'émotion avait animé son discours et je sentais poindre envers lui une sympathie reconnaissante.

– Je me tairai, répondit-il en agitant sa pipe, tandis que le colonial arrondissait, à la flamme, la perle d'opium attendue ; oui, je me tairai, répéta-t-il en s'adressant à Andréas ; car toi qui as lutté avec le dragon, toi seul peux agir ; je ne sais que parler. Tu es le père de ce frère cadet ; ouvre-lui une des portes blanches ; bouche son oreille ici, afin qu'il entende de l'autre côté ; clos sa paupière à cette ténèbre-ci afin qu'il voie les torches tenues par les lions à courte crinière. Wen-Wang vient avec nous.

Puis, se tournant vers le mur, il se tint dans le silence.

– Tu entends, me dit Andréas. Veux-tu que l'on essaie ?

– Essayer quoi ? demandai-je. – Et, ayant compris immédiatement, j'ajoutai : Oui, pourvu que vous soyez là, et que ce ne soit pas trop long.

– Une ou deux minutes. Laisse ta pipe, installe-toi bien commodément.

Mais à peine avait-il dit la dernière syllabe, que la chambre disparut de mes yeux. Je m'aperçus debout, tenu au bras par Andréas ; Tsoun-Hing, assis, nous regardait. Un port d'Extrême-Orient apparut et disparut ; puis un large fleuve, couvert de jonques malodorantes, puis des rizières, une montagne, des arbustes, une caverne. Tout cela très vite, comme des pellicules de cinématographe qu'on change ; mais avec une extrême netteté. Et je fus soudain dans la nef de Notre-Dame de Paris ; puis dans la première crypte, que tout le monde connaît ; puis dans la seconde qui avait été, j'en eus la certitude irréfléchie, le sol d'un temple de Jupiter. Enfin, dans un troisième

souterrain, je vis de grosses pierres, des lances gauloises, une faucille rouillée, le fantôme blanc d'un druide. J'entendis un coup sourd, comme celui d'une forte lame qui s'écroule sur une grève unie ; puis un souffle râlant et gras, tout de même énorme, et j'aperçus, à deux pas, le corps le plus monstrueux étendu dans une ombre gluante.

Il me parut avoir une quinzaine de mètres de long ; des pattes basses, tordues, des cuisses grêles et rases, couvertes d'une peau malsaine, ne parvenaient pas à le soulever. Il était gris, luisant, visqueux ; le dos était recouvert de squames, et une arête dentelée d'épines pointues le surmontait. Sa tête féroce, sillonnée de rides profondes, se terminait par un énorme bec de pieuvre, pavé de plusieurs rangées de dents. Des antennes filamenteuses et tremblotantes sortaient de ce bec entrouvert, et essayaient, en s'allongeant, de nous palper, Andréas et moi. Mais mon maître se contentait de lever le bras, comme on fait pour calmer un chien hargneux. Ce monstre reluisait de couleurs chatoyantes, livides et vénéneuses, ses ailes membraneuses pendaient sur le sol avec des frissons. Les yeux, gros, saillants, nus, à paupières verdâtres et malades, nous lançaient des regards humains. des regards insupportables. La bête était visiblement furieuse, et sa rage s'augmentait de son effroi, car Andréas la fascinait.

– Tu vois, me dit ce dernier tout à coup, il suffirait qu'on dise un mot à cet animal, pour qu'il entre en colère. Il démolirait de ci de là et, en trois jours, la Seine serait disparue, là-haut, au-dessus de nos têtes, et Paris effondré. Tu te rappelleras ? tu tâcheras de comprendre, n'est-ce pas ?

Je fis un signe affirmatif. Tout disparut. Je me retrouvai dans la chambre chinoise, avec les trois assistants, dans les mêmes attitudes.

– Eh bien ! mon docteur, me dit Andréas, répondant à ma secrète demande, d'une voix lente, tandis que son visage s'immobilisait et que le feu de son regard devenait insoutenable, tout en gardant sa bonté fraternelle, travaille, travaille ! veuille !

– Ah ! et la grosse voix rauque de Tsoun-Hing tombait sans écho dans l'ait alourdi, nous, les fils du Ciel, nous restons immobiles et, par son essence secrète, la Voie vient à nous. Mais, vous autres, hommes au visage rouge, vos coeurs brillent. Qui a pris la route la plus courte ?

– Frère très puissant, très vieux et très sage, lui dit Andréas, qu'est-ce que le Nom ? c'est la Parole. – Qu'est-ce que la Voie ? c'est le Mouvement. – Qu'est-ce que le Mouvement ? c'est la Vie. – Que résulte-t-il de la Voie ? la foule innombrable des êtres vivants, c'est-à-dire la Vérité.

Tsoun-Hing leva la main pour demander une pipe. Mais minuit venait de sonner. Le jeune secrétaire entra. Et, comme je le saluai, le vieux prince tourna doucement un visage vers la muraille, tandis qu'Andréas continuait à fumer dans l'atmosphère opaque.

## LA PYRAMIDE

J'ai toujours cru que, pour une époque donnée, quels que soient le nombre et la divergence des doctrines qui s'y manifestent, il y avait certainement entre elles, soeurs ennemies, un lien commun, une architecture secrète, une armature profonde par quoi elles ne se trouvent être en somme que les résonances discordantes d'une même parole inaudible pour la masse, mais perceptible à quelques-uns.

Ce soir-là, je cherchais à obtenir d'Andréas l'indication qui me permettrait de saisir un exemple de cette unité secrète, organisatrice du monde métaphysique. Entre Alfred Fouillée, Secrétan et Bergson, par exemple, entre Taine, Péguy et le baron Seillière, entre l'Action Française, la Démocratie et Clarté un esprit tout à fait impartial doit apercevoir des ressemblances d'abord, et, par-dessous, des points de contact situés dans cette région de pénombre où s'estompent les disciplines classiques de l'intellect, les fougues romantiques de la passion, les régimes de la volonté, mais où paraît peu à peu le soleil de l'Esprit. Je m'efforçais donc de ranger bien en ordre les arguments divers des penseurs, et Andréas m'écoutait avec patience, plaçant çà et là quelques mots de mise au net.

– Toute règle, disait-il entre autres choses, est amère par-dehors et suave par-dedans ; tout caprice, par contre, donne des sensations inverses. Toute passion épuise, toute action régénère suivant la qualité de leurs mobiles, tout se précipite alternativement des uns aux autres extrêmes. Ainsi la vérité n'appartient pas à l'ordre intellectuel seul : une brute peut la saisir dans le moment qu'elle échappe au penseur le plus libre. Elle ne réside point ici ou là ; elle n'est pas ceci plus cela ; elle n'est point ceci combiné avec cela ; l'analyse, ni la synchrèse, ni la synthèse, ni l'analogie ne la saisissent infailliblement. La vue complète d'un arbre ne s'obtient ni de bas en haut, ni de haut en bas, ni en tournant autour, ni même si, par impossible, on pouvait se placer dans son foyer vital. La préhension du vrai comporte une série de traitements des phénomènes et des concepts qui ressemble beaucoup aux manipulations chimiques. Ainsi il y a une catalyse psychologique et une catalyse philosophique, l'affinité existe entre les sentiments et entre les idées, une crise passionnelle ressemble à la lutte des ions dans l'atome, et l'inspiration, c'est l'éclair qui combine des corps hétérogènes.

– Dans quel'endroit de l'Évangile trouverai-je des vues sur ce point?

– Un peu partout, me répondit Andréas. La parabole des vierges, celle des noces, et puis peut-être une histoire arrivée pendant le séjour en Égypte de la sainte Famille. Je vais te la raconter. Tu sais que, à cause de l'hostilité des habitants, elle changea plusieurs fois de résidence et finit par se fixer non loin d'un petit village de pêcheurs, près de la Grande Pyramide. Autour de ce monument campaient des nomades d'un type tout à fait distinct de celui des indigènes, parlant entre eux un idiome étranger, ne se mêlant pas à la vie des villageois dont ils soignaient cependant les malades. On les disait originaires de l'Occident numidique où vivent les Bédouins, bien qu'ils ressemblaient plutôt aux anciens envahisseurs ninivites. Ils observaient constamment les astres, et les paysans avaient remarqué qu'ils quittaient la place ou y revenaient sans qu'on puisse retrouver dans les sables les pistes de leurs chameaux. On croyait qu'ils avaient découvert d'anciens souterrains, et on les

craignait.

Leurs serviteurs qui, tous les jours, allaient au village puiser l'eau, acheter des grains ou des fruits, avaient vite connu l'arrivée de la pauvre famille juive. Saint Joseph allant travailler, et la sainte Vierge avaient rencontré quelques-uns des nomades, avaient lié conversation et dit leur histoire en quelques mots.

Un soir, nos exilés étaient sortis jusqu'aux Pyramides. Le soleil descendait et, dans l'ombre des énormes triangles de Pierre, rougeoyaient les feux des tentes bédouines. Le désert commençait déjà ; ce monde où l'immensité se pétrifie, où parlent seuls le tonnerre et le vent, où la solitude envahit le voyageur et le dénude face à face avec lui-même. Les milans noirs planaient dans le ciel merveilleux ; sa splendeur déclinante colorait d'un faste royal les pauvres manteaux rapiécés. L'un après l'autre, les grands Bédouins barbus se levaient pour saluer le vieux Joseph et sa jeune épouse taciturne, puis faisaient jouer le petit enfant tout blond.

Ce petit les avait étonnés déjà. Un jour, de loin, ils avaient vu une lionne lécher ses pieds et, d'autres fois, le fennec si craintif sortir de son trou en plein midi pour courir avec lui. Ils avaient remarqué que les najas et les cérastes avaient quitté leurs retraites de broussailles épineuses, et d'autres choses encore. Finalement, l'un de ces solitaires avait demandé à Joseph la date de la naissance de cet enfant charmeur.

Pendant que son père et sa mère causaient, le petit Jésus à l'abri d'une roche, semblait s'amuser à tracer sur le sol des lignes au moyen d'un éclat de roseau, puis il courut au plus âgé des Bédouins et l'amena vers son ouvrage, comme tous les enfants qui ont réalisé quelque fragile chef-d'oeuvre. Mais le vieil homme au visage impassible eut à peine jeté un regard sur le dessin qu'il pâlit un peu et se pencha vivement sur cette confuse géométrie. Il y découvrit, dans un grand triangle isocèle, le plan des constructions ménagées à l'intérieur de la pyramide : la crypte, la chambre du Roi et celle de la Reine, les passages, le puits, tout enfin. Or, ces nomades étaient seuls à connaître cette structure secrète. Héritiers de traditions antédiluviennes, ils savaient que la Pyramide avec le Sphinx est un des livres de pierre où les patriarches ont consigné toutes les clefs de leur savoir. Sa position géodésique, son orientation, ses mesures extérieures et intérieures, les angulaisons de ses arêtes et de ses couloirs, les repères de ses chambres donnent des éléments d'astronomie générale et terrestre, de géographie, de sociologie, les lois de l'histoire politique, philosophique et religieuse, celles de la physiologie, de la psychologie...

– Mais, interrompis-je, les travaux -de Brück, de Piazzzi-Smith, de Lagrange nous renseignent là-dessus ?

Oui, continua Andréas ; mais ces savants n'ont pas tout dit. Et, d'ailleurs, à l'époque des Ptolémées, personne ne se doutait de ces choses. Lorsque donc notre nomade eut bien regardé, étudié, mesuré le dessin du petit enfant et qu'il en eut reconnu l'exactitude, sa surprise devint extrême et un sentiment d'effroi profond s'empara de son âme.

– En effet, m'écriai-je. Je m'imagine un tel homme qui, après s'être battu avec toutes les idées, avoir vaincu toutes les passions, avoir affronté tous les dieux, avoir conquis enfin la certitude, aperçoit son trésor aux mains d'un enfant, se trouvant avec le miracle, lui pour qui aucun miracle n'est que l'application de quelque formule secrète ; quel effondrement de tout lui-même !

Oui, répondit Andréas. C'est sur la montagne la plus solide que le tremblement de terre exerce le plus violemment sa puissance. Or, pour finir mon histoire, quand le petit enfant jugea qu'on avait assez admiré son oeuvre, il reprit son roseau et compléta son dessin en traçant à l'intérieur de son triangle de nouvelles lignes qui firent apparaître une croix exactement semblable à celle que, trente ans plus tard, les bourreaux juifs devaient élever sur le Mont du Crâne. Toujours, sans rien dire, il indiqua au Bédouin comme des points de repère. Et, après les avoir mesurés, après avoir calculé, le visage brun de l'adepte devint comme de la cendre et sa haute stature se prosterna aux pieds du petit être mystérieux. Mais celui-ci, comme un enfant ordinaire, s'assit près de l'homme terrorisé et se mit à jouer avec les franges de son manteau.

— Votre histoire est curieuse, dis-je. Est-ce qu'il ne s'agit pas d'ancêtres des Rose-Croix du XVII<sup>e</sup> siècle, de cette école qui prétend commencer à Hénoch, le fils de Caïn, le fort centralisateur, et qui se réclame d'Élie, l'attire vers le haut, qui se développe entre l'endurcissement et l'espérance ?

— Cela, répliqua Andréas, en levant la main, c'est encore une autre légende. Ce que je voulais te faire voir, c'est de quelle façon ce solitaire libyen, possesseur de tous les éléments de la combinaison desquels naît la vérité, a pu apercevoir et appréhender cette vérité. Songes-y un peu.

— Voici donc, d'une part, la Nature, le coucher de soleil. les monuments séculaires, puis quelques hommes qui les étudient, puis trois personnages étrangers qui n'étudient pas, qui ne disent rien. Deux d'entre eux se préoccupent uniquement de protéger le troisième. Celui-ci est le plus petit, le plus inaperçu de tous ; et, cependant, en jouant, il fait voir la Vérité. Et puis ? demandai-je.

— Mais, répondit Andréas, ton analyse est complète. C'est comme cela que l'on trouve la Vérité. Tu ne me comprends pas, parce que tu ne t'arrêtes pas de raisonner. Il faut, à certains moments, ne plus raisonner, et simplement voir. C'est pourquoi la femme reçoit mieux que l'homme les vérités intuitives qui forment les rayons primitifs de la Vérité. Plaise à Dieu qu'elle ne se détache pas de ce beau privilège, qu'elle ne se mette pas à vouloir raisonner tout comme un homme. Il faut raisonner, certes, mais avec mesure, pas tout le temps. Surtout, il faut ne pas se rendre aveugle. Il faut pouvoir arrêter la machine mentale dès qu'elle commence à tourner à vide et se mettre alors à regarder, à sentir, à aspirer la Vie, à vivre, à aimer. Voilà la méthode, docteur, qui n'est pas une méthode, mais dont ceux-là seuls peuvent concevoir l'emploi qui ont épuisé toutes les méthodes.

## L'AVE MARIA

Andréas et Stella étaient de retour depuis peu d'un voyage en Pologne. Ils y avaient été les hôtes d'un grand seigneur qui les avait promenés dans tous les coins de ses domaines immenses. Andréas avait rapporté diverses plantes rares, et une certaine espèce de gui, dont il voulait extraire des médicaments inconnus. Il me parla longuement de leur préparation ; puis l'entretien dévia sur le peuple polonais dont il me fit l'éloge.

- Avez-vous remarqué, docteur, me dit-il, comme ces gens aiment la sainte Mère de Dieu, la « swienta Matka Boza »?

En effet, reprit Stella, on est très dévot à la Vierge, dans toutes les classes de la société, sauf chez les intellectuels qui ont pris l'habitude d'aller en Allemagne pour leurs études. Ce qui est curieux, c'est que le culte populaire, celui qui jaillit spontanément du cœur des foules, se forme presque toujours dans les plaines, dans les forêts où il y a beaucoup de chênes.

– Oui, répondis-je, ils ont leur fameux pèlerinage de Czenstochowa, comme autrefois, dans la forêt beauceronne disparue, l'antique Vierge noire de Chartres. En Bretagne, où on aime beaucoup la Vierge, il y a de nombreuses chênaies ; à Meudon même, où les séminaristes de Fleury ont placé une statue de la Vierge, ils l'ont mise dans un chêne.

– Mais, objecta Stella, Lourdes, la Salette, le Puy-en-Velay, c'est la montagne ?

– Oui, mais ces centres-là, répondit Andréas, ont été créés d'En Haut ; ils ne viennent pas des hommes.

– En outre, demandai-je, toutes les Vierges miraculeuses des plaines sont noires ; et on les adore souvent dans des cryptes. Quelle raison y a-t-il ?

– Mais, mon docteur, le chêne, le gui, les cryptes, cela va ensemble. Vous savez bien que c'est des substances les plus nocives qu'on extrait les médecines les plus merveilleuses. Le gui, c'est un parasite, le chêne est un arbre tourmenté ; c'est comme l'olivier, qui souffre beaucoup pour croître, et qui donne l'huile dont on a fait le symbole de la paix.

– Comment, l'olivier souffre ?

– Mais certainement ; vous n'avez jamais regardé un olivier ? On fait la lumière électrique avec du charbon ; quand les anciens voulaient attirer l'un quelconque des feux du firmament, ils opéraient dans les cryptes, Vous devez savoir tout cela aussi bien que moi, puisque vous avez étudié les mystères. Vous devriez, tenez, nous dire vos idées sur la Vierge ; vous connaissez certainement beaucoup de théories.

– J'en connais en effet plusieurs, mais pas une ne me satisfait, répondis-je.

– Racontez-nous cela, me dit Stella pour m'encourager ; il vous renseignera ensuite.

Voici, commençai-je, sur un signe d'approbation d'Andréas. Il y a deux sortes de théories, - celles où la Vierge est conçue comme un symbole et celles où on la considère comme une force vivante, personnelle ou impersonnelle. Les premières sont des systèmes philosophiques, sortis plus ou moins du platonisme ; ils ne m'intéressent pas. Pour moi, les idées ne sont pas des abstractions ; elles ont une forme, une substance, une énergie. Je m'en tiendrai donc au second groupe de théories.

– Vous avez remarqué certainement, me dit Stella, que les croyances

populaires, pour la Vierge, comme pour les forces de la Nature, donnent à toutes les formes de l'Invisible une personnalité. Ainsi sur toute la terre existe la légende religieuse d'une Vierge donnant naissance à un Sauveur.

– Oui. le peuple a cru tout bonnement, mais les savants ont déclaré que c'était un symbole. Seulement chaque classe d'initiés a voulu prendre le symbole pour son usage exclusif...

– Oh ! docteur, interrompit Andréas. les initiés ne possèdent pas toute la Vérité, mais il est cependant parmi eux des avants impartiaux et tolérants. Il faut rendre justice à chacun. Mais continuez, je vous prie, ajouta-t-il, en ne voyant rien de peu interdit.

J'ai vu, demandai-je, dans les livres des alchimistes, qu'ils considéraient la pierre comme l'image du Verbe dans le minéral, et que leur matière première réelle était, selon eux, la Vierge. Robert Fludd explique cela. Un brahme du Dekkan ! a enseigné que le Père, le Fils, l'Esprit et la Vierge existent en l'homme : le Père, selon lui, c'est la racine de la volonté ; et le Fils, c'est le point de volonté projeté ; la Vierge, c'est la forme imaginative nourrissant ce point extériorisé ; l'Esprit est la vibration de tout le système.

– Je connais cette théorie, me dit Andréas. C'est à peu près la même que celle de Sri Srimât Sankaracharya dans son Ananda Lahari, à propos des rapports de Siva et de son épouse.

– Chez les brahmes orthodoxes, il y a la Maya, l'illusion universelle. Maria, ajoutai-je un peu doctoralement, c'est Maya ayant reçu le R, le signe de l'existence propre.

– C'est une opinion, dit Andréas ; elle est, je crois, de Fabre d'Olivet. Mais comment explique-t-il que les brahmes veulent échapper à la Maya, et que les chrétiens, au contraire, se jettent dans les bras de Maria ?

– Je n'ai rien lu là-dessus, répondis-je.

– Moi, je crois, docteur, que l'Oriental veut échapper au mal en échappant à la vie, au changement, au devenir ; il se réfugie, ou essaie de se réfugier dans le zéro. Le chrétien, au contraire, essaie d'échapper au mal en s'élevant à un autre mode d'existence.

– En effet, m'écriai-je, je comprends. Si Mariah signifie espace céleste, lieu de la vie absolue, elle est la mère du Verbe, bien que sa créature, puisqu'elle lui fournit, si on peut dire, la substance de ses développements. Dans la grammaire de d'Olivet, le nom, c'est le Père ; le verbe, le Fils ; la relation, l'Esprit et le signe, la Vierge.

Oh ! bien, me dit Stella, ce n'est pas la peine de faire du sanscrit. de l'hébreu et des calculs pour trouver cela. Ce que vous dites est écrit en français dans tous les paroissiens !

Mais Andréas la reprenait en souriant.

– Que tu es exigeante ! n'as-tu pas cherché longtemps ce qui était devant toi ; et moi aussi, n'ai-je pas fait des milliers de lieues au lieu d'étendre simplement la main ? Laisse-le donc ; rien n'est inutile.

Et se tournant vers moi :

– Voici ce que je ferais, à votre place. Je pourrais vous raconter de longues histoires sur toutes les Mayadevis, les Kouan-Yin, les Saktis, les Hiram et les Miriams imaginables. Si je ne le fais pas, vous savez bien que ce n'est pas pour jouer à

l'initiateur et vous tenir la dragée haute ; c'est pour vous gagner du temps. Donc, regardez autour de vous, cherchez ce que la Nature, la foule, obéissantes à l'instinct vital, ont élaboré. Nulle part ailleurs plus qu'en Europe ne se trouve de culte de la Vierge. Qu'est-ce qui fait la base de ce culte ? L'Ave Maria, extrait de l'Evangile, les litanies, et quelques autres petites choses spéciales aux différentes fêtes liturgiques.

– C'est vrai, avouai-je. L'Ave Maria comprend la salutation de l'ange et celle d'Elisabeth qui se trouve déjà dans la liturgie de saint Jacques le Mineur, et dans l'Antiphonaire de saint Grégoire le Grand. Baronius dit que la troisième partie vient du concile d'Ephèse de 431, sauf les mots : maintenant et à l'heure de notre mort, attribués aux Franciscains, La prière a été importée d'Alexandrie, je crois ; elle aurait été introduite en France par Louis Le Gros. L'Ave Maria vient donc réellement du christianisme apostolique.

– Comme vous êtes érudit ! souriait Stella.

– Erudition de candidat ! Mais, demandai-je à Andréas, quelle est la raison réelle de la suppression du culte de la Vierge dans le protestantisme ? Pourquoi Cromwell a-t-il interdit la récitation de l'Ave ? je crois que son importance est vitale, puisque le roi des mystiques protestants, Boehme, l'a réinventée, sous le nom de Sophia. Il est vrai que les pasteurs le persécutèrent.

Le protestantisme, répondit Andréas, ne critiquant jamais, selon son habitude, le protestantisme est excellent à cause de l'esprit de liberté qui l'anime, il va de l'avant, mais il y a un gros mais - ses fondateurs, en cultivant le libre examen, ont cultivé le rationalisme, et le rationalisme sape peu à peu la croyance en la divinité du Christ. Au XVI<sup>e</sup> siècle, tous les réformés avaient cette conviction ; aujourd'hui un grand nombre d'entre eux, versés dans J'exégèse, la renient, voient en Jésus un homme plus avancé, un réformateur social, un adepte, un élève des Egyptiens ou des Hindous, un mythe même. Cet aveuglement actuel a été préparé, depuis trois siècles, en sous-main, par certains êtres, au moyen de la méconnaissance de la réelle dignité de la Vierge. Ceci, c'est le comment de votre question ; mais le pourquoi, docteur, est trop difficile à concevoir.

Je m'étonnais en moi-même qu'un homme aussi savant et aussi sage qu'Andréas professât l'opinion commune populaire sur le Christ et sur la Vierge. Mais, tandis que Stella nous donnait du thé, il me dit, répondant à ma pensée :

– Ne croyez pas, docteur, que je me permettrais d'affirmer ainsi de simples opinions ; je vous dis ces choses parce que je les sais.

Je voulais dire : Comment les savez-vous ? où est votre criterium ? mais il ajouta :

– Tout est vivant, rien ne meurt, et la Vérité vient vers celui qui la cherche de tout son être.

Nous bûmes en silence. Et, m'ayant offert du tabac, il me demanda si je pouvais lui indiquer la doctrine orthodoxe de l'Eglise de Rome concernant la Vierge Marie.

– Voici ce qu'elle enseigne, répondis-je. La Vierge est la première des créatures, reine des anges et des hommes, conçue sans péché par la grâce du Tout-Puissant. en vue des mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ et elle est toujours vierge. Mère de Dieu, parce que son fils est Dieu. bien qu'il ne tienne pas d'elle sa divinité, elle a été assumée et couronnée-par son Fils, le même jour, en âme et en

corps. Le culte d'hyperdulie lui est dû. Elle est le canal de toutes les grâces descendantes et par conséquent de toutes les prières montantes , son Fils ne lui refuse jamais. L'Eglise grecque professe la même doctrine.

– Je me rappelle, dit Stella, avoir lu les livres ci-dessus. C'était au temps où je connaissais Eliphas Lévi, vers 1872. Cela ne me rajeunit pas. Ce pauvre Eliphas avait déjà de l'hydropisie, il aimait bien sortir avec moi. Il demeurait dans le bout de la rue de-Sèvres ; c'était presque la campagne à cette époque. Tout Plaisance était en jardins de maraîchers ; il y avait des guinguettes sur la route de Meudon ; on y allait déjeuner et boire du vin blanc. Je lui commandais des clavicules , il y mettait des couleurs et des lettres et des images. Quand j'avais réussi à lui faire vendre un de ses manuscrits à bon prix, il se dépêchait de m'inviter à entamer la pile de louis, comme un étudiant bohème qu'il était demeuré, bien que sa barbe fut toute blanche. C'étaient de bonnes heures de détente pour moi ! - Et Stella souriait avec son mari à ces anciens souvenirs. Puis : Voyez comme je suis vieille, je radote déjà. Je voulais vous dire qu'Eliphas Lévi avait été diacre, un enfant terrible du séminaire. Il avait publié, sous le nom d'abbé Constant, La Mère de Dieu. Il avait alors trente à trente-quatre ans , et il m'avait prêté ce livre.

– Mais, dis-je, pardon de vous interrompre, vous avez possédé des manuscrits d'Eliphas Lévi ? Vous en avez peut-être encore ?

– Je lui ai bien vu calligraphier une douzaine de clavicules, mais je ne sais ce que tout cela est devenu. Vous savez, ajouta-t-elle, en jetant un regard de confiance et d'amour sur Andréas, il y a longtemps que ces choses ont perdu tout attrait pour moi. Eh bien ! dans ce livre Eliphas, diacre, résumait la doctrine théologique sur la Mère de Dieu. Il citait saint Bonaventure, Galatinus , dans un style très oratoire il expliquait tout ce que vous venez de nous dire, décrivant la Vierge dans son personnage historique, dans son essence théologique, commentant le chapitre VIII des Proverbes, la montrant dans son mystère d'intercedante et, avec Marie d'Agreda, comme la Jérusalem de l'Apocalypse, comme l'épouse du Cantique, comme le type de l'Eglise.

C'est saint Epiphane, au IV<sup>e</sup> siècle, qui assimile le premier la Vierge à l'Epouse du Cantique. Saint Bernard a développé cela. Marie d'Agreda a un peu copié saint Bonaventure qui a écrit sur la Vierge un Commentaire du Salve Regina, un Petit Psautier, les Louanges, le Miroir. Ce dernier traité est un commentaire de l'Ave Maria ; les Louanges sont l'explication des figures de l'Ancien Testament : la Fontaine du Paradis, l'Arbre de Vie, le Paradis, l'Arche, l'Arc-en-Ciel, la Colombe, l'Echelle de Jacob, le Buisson ardent, la Vase de la Manne, le Tau du Serpent d'Airain, la Verge d'Aaron, l'Etoile de Balaam, le Temple, Judith, Esther, etc.

– Tout cela sont, en-effet, des figures de la Vierge céleste, dit Andréas. Si vous êtes curieux, docteur, vous pouvez étudier cela par devers vous, tant au point de vue du symbole que selon l'hiéroglyphe de la lettre. Cependant, rappelez-vous que la science acquise par l'entendement seul s'évanouit.

– J'ai lu, interrompit Stella, la Cité mystique de Marie d'Agreda, mais en espagnol, c'est très beau, tandis que les traductions françaises coulent goutte à goutte comme des fontaines de guimauve. Cette dominicaine fait un éloge dithyrambique de la Vierge..

– Qui ne t'a plus qu'à moitié, dit Andréas. Tu as du sang huguenot dans les

veines. Ce que dit Marie d'Agreda est assez vrai, seulement il faudrait pouvoir donner à sa vision sa place exacte. Mais continuez à rassembler vos souvenirs, je vous dirai mes idées plus tard.

– Cependant, dit Stella, la Cité mystique est pleine d'utilité ; elle montre une vie idéale de jeune fille, d'épouse, de mère, en faisant toucher du doigt la possibilité d'intéresser le Ciel aux actions les plus vulgaires...

– Savez-vous encore autre chose ? demanda Andréas.

– Non, répondis-je ; tous se répètent. Saint Ambroise, saint Epiphane sont les premiers qui enseignent l'Immaculée Conception au double point de vue du péché originel et du Péché actuel., Saint Bernard, Jacques Sanazar, M. Olier se copient un peu les uns les autres.

– Et les mystiques non catholiques ?

– Je ne connais que Boehme et son école : Law, Gichtel, Pordage, Frankenberg. Ils parlent peu de la Vierge. Selon eux, elle avait fourni la matière du corps du Christ et sa nature humaine ; elle était, quant à son âme, une émanation de la Vierge Sophia, de la Nature-essence, mais seulement après la conception de son Fils ; elle n'est par elle-même qu'une femme sainte, qui ne participe pas aux prérogatives de la divinité. - Et maintenant, ajoutai-je après un silence, puis-je vous prier de me dire quelque chose ?

– Ecoutez, docteur ; permettez-moi de ne pas juger les théories que vous m'avez exposées. Je vous dirai, tout bonnement, mon opinion à moi. A vous de comparer, de peser, de vous décider. Vous aurez le devoir de le faire, ce sont là de graves sujets. Voici ce que je comprends de ce mystère. Quand le Verbe a pris un corps terrestre, il lui a fallu, par bonté, ménager la faiblesse de la matière physique. On dit que la lame use le fourreau. Si cela est vrai pour les hommes, à plus forte raison le corps destiné à devenir l'instrument du Tout-Puissant devait-il avoir reçu une trempe très, pure. Il fallait donc que la mère physique du Christ, l'instrument de ce miracle, fût exempte des tares de la matière organique ordinaire. Par ainsi, elle est reine des saints, comme elle est reine des anges pour être restée pure après avoir traversé la fange.

– Il me semble saisir une idée nouvelle, répondis-je à la muette interrogation d'Andréas.

– Cela ne fait donc rien, continua-t-il, - du moins par rapport à nous -, que, comme l'enseigne l'Eglise, Marie ait été créée pure dès son premier contact avec la terre, quinze ans avant la naissance du Verbe, ou que, comme le disent des partisans de la réincarnation, elle soit descendue maintes fois sur la terre, menant sans défaillance une vie constamment sainte et préparant ainsi la très haute gloire de sa dernière incarnation.

– Je m'explique alors, dis-je, pourquoi Boehme l'appelle Salut de cette vallée de douleurs, et un autre l'Affliction purifiée !

– C'est pourquoi, poursuivit Andréas, sans paraître m'avoir entendu, elle est le chemin pour aller au Christ, car, quelle que soit la théorie qu'on se fabrique, le fait demeure que la Vierge a satisfait, toujours, à toute la Loi.

– Tous les Pères de l'Eglise lui donnent le titre de Porte du Ciel, dit Stella. Vintras aussi, ajouta-t-elle.

– Et je pense, demandai-je, que les titres qu'on lui confère dans les litanies

et dans les hymnes liturgiques sont autre chose que des louanges poétiques ?

– Certainement, me répondit Andréas en se levant. Tout est vrai, je vous le répète, mais dans son plan. Les raisons de ces titres sont implicitement contenues dans la Salutation angélique. Je vais essayer de vous montrer cela tout à l'heure.

Et, tandis qu'il passait dans son atelier pour y écrire un billet oublié, Stella continuait, pour ainsi dire, son enseignement :

– Voyez, disait-elle, il y a trois parties dans cette prière : une dite par l'ange, une dite par une créature privilégiée, la mère du Précurseur, et une inventée par des hommes pieux...

Or, chacune de ces trois parts se divise en deux phrases, et l'Ainsi-soit-il termine le septénaire. Ainsi le nombre 7 se retrouve ici, pour avoir joué un grand rôle dans sa vie.

– Comment cela ? demandai-je.

– Andréas m'a dit qu'à sept ans elle avait eu l'intuition de sa mission, qu'à quatorze ans elle s'était mariée, à vingt-huit ans son Fils l'a quittée, à quarante-neuf ans elle l'a vu mourir, à soixante-trois ans, elle a reçu sa couronne.

– Je vois, il y a là un -cycle planétaire complet : je vous salue, Marie, pleine de grâce, c'est la prosternation ; le Seigneur est avec vous, c'est le rayonnement divin -, vous êtes bénie, c'est l'énergie multiplicatrice ; Jésus, le fruit de vos entrailles... est le cœur solaire du système ; sainte Marie, priez pour nous appelle la céleste douceur ; à l'heure de la mort fait revivre les guides conducteurs des morts : Anubis, l'Hermès psychopompe, Yama ; Amen, c'est la forme du nombre sept qui, selon Boehme, corporise tout désir, et...

La réapparition subite d'Andréas coupa court mon développement hermétique. Il se rassit et reprit la conversation au point où sa femme l'avait amenée.

– Le nombre sept semble être celui qui se retrouve le plus sur cette terre ; il doit donc avoir un rapport étroit avec la loi de la vie humaine ; mais cela ne nous regarde pas, pour le moment. Remarquez plutôt ceci : c'est l'ange qui salue la Vierge c'est la femme juste qui lui décerne une juste louange ; ce sont les pécheurs qui l'élisent ; ou, si vous préférez, l'ange nous montre ce qu'elle est en face de Dieu, Elisabeth nous indique sa place dans le genre humain, tandis que la troisième partie est la conclusion irrésistible des deux autres.

– Ainsi, vous recommandez le culte de la Vierge, le culte d'hyperdulie ? demandai-je.

– Mon cher docteur, je ne prescris rien ; ceux qui se sentent portés à faire présenter leurs prières par la Vierge n'ont pas tort. Voilà tout ce que je sais.

– Explique-nous la suite, veux-tu ? demanda Stella.

– L'Ave Maria, en latin. en français ou dans toute autre langue, a une interprétation et un sens différents ; mais, notez-le bien, docteur, seulement dans le royaume de la parole humaine ; dans le royaume de la parole divine, il n'a qu'un sens. La langue de ce royaume, c'est l'Esprit qui nous l'enseigne ; et il faut se préparer à recevoir ses leçons par le travail, par l'acte. Voilà tout le mystère dans sa simplicité. La Vierge n'était pas féministe ; elle n'a jamais présidé de loge maçonnique, ni fourni de la copie à un grand quotidien. Elle a été enfant obéissante, jeune fille mariée sans qu'on lui ait demandé son avis, femme livrée à la suspicion de son époux, aux commérages, aux travaux domestiques. mère condamnée aux pires inquiétudes,

couronnées par la plus immense douleur ; veuve active et bienfaitante, s'occupant encore de tenir le ménage des apôtres ; vie obscure, vie commune, anti-intellectuelle. Ceux donc qui se feront le mieux entendre d'elle seront des gens de la même lignée, de pauvres travailleurs, dont l'existence mesquine se consume entre la fatigue et l'inquiétude de la nourriture quotidienne. Ceux-là ne font pas de gématrie, ni de mantrams. Quand ils demandent, c'est avec un cri de leur pauvre vieux cœur épuisé. Ils sont tout près du royaume de la Parole. Le Ciel les écoute beaucoup mieux que les initiés.

– Ainsi Catherine Emmerich a raison de dire que la Vierge est le modèle de la femme ? demanda Stella.

– Elle est le modèle de l'humanité. Mais il est difficile de parler de quelqu'un sans le juger. Elle me pardonnera, si je dis quelque chose d'inexact, ou qui vous choque, docteur.

– Je pense, dis-je, être assez sage pour ne pas rejeter ce que je ne comprendrai pas. Mais, je vous prie, pourquoi l'archange Gabriel la nomme-t-il et l'appelle-t-il pleine de grâce ?

– Quant à son nom, docteur, permettez-moi de n'en rien dire, c'est une science que nous ne sommes pas en état de supporter que celle des noms et d'ailleurs je ne la connais pas. Quant à ce titre : pleine de grâce, cela veut dire qu'en Marie tout a été rénové par le Ciel. Elle n'a pas expérimenté corporellement la mort, vous le savez. Or, depuis la lumière centrale de son âme, depuis les merveilleux organes de son esprit jusqu'aux moindres des molécules de son corps de chair, tout en elle a été lavé des souillures de l'égoïsme.

– Comment cela ? dis-je.

– Eh bien ! quand un homme cède à la colère, et qu'il frappe son interlocuteur, les muscles de son bras, ayant fourni du travail, se sont développés, ils ont bien agi selon leur fin. Mais l'intention, le désir, comme disait Saint-Martin, qui les a mis en mouvement, étant pervers, leur travail a eu des suites néfastes qui se sont étendues à tous les mouvements ultérieurs de ces mêmes muscles. Pour le purifier, il faut donc que le Ciel convertisse toutes ces fibres musculaires, en plus de la conversion morale qu'il doit provoquer. Donc, si la Vierge parlait peu, si l'affabilité, la simplicité, la dignité de sa tenue atteignaient la beauté, c'est parce que tout le mal que décèlent un verbe prolix, une attitude disgracieuse avait été enlevé et remplacé par la grâce, par la lumière gratuite descendue du Ciel.

– Je comprends maintenant, Maître, pourquoi les litanies la nomment Miroir de la Trinité, Trône de la Sagesse et Mère de Grâce, pourquoi saint Bernard dit qu'elle est le Ciel et l'Arche de Dieu.

– Il y a encore d'autres motifs à ces titres, docteur ; mais, croyez-moi, ne vous embarrassez pas de ces spéculations trop lointaines. En quoi cela vous avancerait-il de savoir comment elle est une étoile au-dessus de la mer universelle ; à quelles cérémonies invisibles se réfèrent les titres de Porte de Cristal, de Salle de Festin, de Rose mystique ; dans quel drame cosmique elle joue le rôle de Tour de David, de Tour d'Ivoire, de Maison d'Or ? Il ne faut pas être trop curieux ; c'est là ne leçon que j'ai apprise à mes dépens.

– Alors, dis-je, il ne faut pas étudier ?

– Ne vous jetiez pas aux extrêmes ; mais faites les choses possibles. Bornez vos

études à ce qui concerne votre vie actuelle. Le champ est déjà assez vaste. Par exemple, pour venir au sujet qui nous occupe, comprenez que, si l'ange lui dit : le Seigneur est avec vous, c'est parce qu'il la voit la plus humble des créatures...

– J'ai lu dans le temps un manuscrit janséniste qui disait également cela, interrompit Stella.

– C'est aussi parce qu'elle est, en essence, indissolublement liée, par son amour, à son Fils ; c'est parce que, non seulement pendant sa vie terrestre connue, mais toujours et partout, elle est en communication constante avec lui, -non par un effort magnétique ou mental, mais par l'effet de son amour ; c'est cette présence de Dieu qui lui a permis de tant supporter de souffrances, de surmonter tant d'épreuves, matérielles et morales. Je crois, docteur, que vous n'avez pas encore lu comme il faut l'Evangile ?

– Mon Dieu, dis-je, l'Evangile, comme tous les livres sacrés, renferme plusieurs sens, que l'on peut découvrir au moyen de calculs littéraux et numériques sur les mots, les nombres des lettres, des chapitres et des versets. Comme toute langue a son aspect hiéroglyphique, les traductions ordinaires sont susceptibles de ces manipulations, mais la version latine, la grecque et l'araméenne sont encore meilleures..

Vous allez trop vite, docteur, interrompit Andréas. Pour qu'une telle étude donne des résultats vrais, il faudrait tout au moins que vous connussiez la science des nombres et celle des lettres. Or, personne, vous entendez, personne, même parmi les plus réputés, ne sait davantage que la première lettre de l'alphabet de ces sciences. Voyez de quelle certitude doivent être les opérations théosophiques, les transpositions, les carrés magiques et autres !

Comme je ne répliquais rien, tout décontenancé, Andréas poursuivit :

– L'Evangile donc n'a pas plusieurs sens, comme vous, occultiste, entendez cette expression. Les divers sens des livres sacrés sont comme des phrases nouvelles qui apparaîtraient dans un texte cryptographique lu avec des grilles différentes. L'Evangile est toujours un, toujours central. Son lecteur y aperçoit le centre du plan où sa vie spirituelle se déroule. La signification de la parole du Verbe nous apparaît donc plus ou moins haute, ou profonde ou universelle, suivant que nous sommes nous-mêmes plus ou moins éloignés du centre vrai. Comprenez-vous dès lors, docteur, que tout mot de ce livre est absolu ?

– C'est vrai, dit Stella. Quand je suis un peu lasse, je dis je suis terriblement fatiguée. Ce n'est pas exact. Tout le temps nous appliquons des termes hyperboliques, extravagants à de toutes petites choses, l'Evangile donne à tout sentiment, à toute idée, à tout fait son expression exacte. C'est ce que les littérateurs appellent sa simplicité.

Comme J'approuvais de la tête, tout étonné de n'avoir jamais pensé à des choses aussi évidentes, Andréas continua :

– L'ange la salue. C'est une politesse. Savez-vous ce que c'est que la politesse, ou plutôt ce qu'elle devrait être ?

– C'est, répondis-je en riant, de demander, avec une feinte sympathie, des nouvelles de sa santé à un raseur.

– Or bien, dit sérieusement Andréas, si quelqu'un vous ennuie, vous ne l'aimez pas, votre politesse est un mensonge ; elle vient des ténèbres et enfante des

ténébres. Ce n'est pas énorme, évidemment ; mais, si nous ne faisons pas les petites choses, comment pourrons-nous en entreprendre de grandes ? Le salut de Gabriel est donc animé d'un sentiment sincère. Quelles sont les qualités des anges ? L'obéissance, l'innocence. Sans cela ils ne seraient pas anges. Puisque Gabriel la salue, c'est qu'il reconnaît dans cette femme une pureté et une obéissance plus grandes qu'en lui-même. Et, en effet, en venant au monde l'esprit de Marie était pur et elle se garda pure toute sa vie.

– Alors vous admettez l'Immaculée Conception?

– Voyons, docteur, si une femme malade a un enfant, sera-t-il sain ? Si le caractère, le tempérament, la mentalité, la nature humaine, en un mot, du Christ étaient parfaits, celle qui a été le laboratoire de ce diamant pouvait-elle être pervertie au moindre degré ?

– Pour en revenir à la parole : pleine de grâce, elle ne concerne pas la beauté physique, évidemment ?

– Pourquoi pas, docteur ? La Sainte Vierge était très belle, mais pas comme on entend ce mot, sauf chez de très rares artistes. L'intensité de la vie intérieure modelait son visage ; il était extrêmement mobile et, comme elle faisait toute chose de tout coeur, sa figure exprimait, pour chacune de ses actions, le type idéal de la faculté qu'elle utilisait. Je ne sais pas si je me fais comprendre ?

– Oui, il me semble. Quand elle priait, par exemple, elle aurait été pour un artiste l'incarnation vivante de la Prière ; quand elle faisait l'aumône, celle de la Charité, et ainsi de suite ?

– C'est ce que je voulais dire, docteur. Il y a autre chose. Ce que l'Eglise appelle la grâce, c'est une force que le Ciel nous envoie gratuitement, même quand nous avons cru la mériter par une bonne action. Pour vous, docteur, la grâce est l'opération par laquelle le Ciel remplace en nous une cellule physique, mentale, astrale, de n'importe quel genre, malade, par une cellule pure qui vient de son Trésor. Or, chez la Vierge, tous les organismes visibles et invisibles avaient été ainsi rénovés, il ne subsistait, si je puis dire, que la trame du travail de la Nature.

– Il me semble, dis-je, avoir lu quelque chose comme cela dans Henricus Madathanus.

– C'est possible, docteur ; les premiers Rose-Croix aimaient la Vierge, quoique protestants.

– Et aussi, demandai-je, n'y a-t-il pas un rapport entre les grâces qu'elle a reçues et les neuf choeurs des anges ?

– Il y en a un, en effet, au point de vue catholique. Saint Bonaventure en a parlé. Mais, je vous répète, c'est un détail, et c'est trop difficile encore pour nous. Et vous ne m'avez rien dit sur le nom même de Marie.

Oh ! docteur, vous connaissez aussi bien que moi toutes les gloses mystico-hébraïques auxquelles ce nom a donné naissance, je ne veux pas vous faire perdre votre temps, croyez-moi, nous reverrons cela dans quelques siècles.

– Si seulement, dis-je, la Providence veut bien me faire la faveur de vous retrouver !

– Ah ! oui ! s'écria-t-il en riant doucement , ce serait une jolie faveur ! parlons-en ! Il ne faut pas avoir de ces idées-là, docteur !

– Oh ! s'écria doucement Stella d'un ton de reproche, pourquoi dis-tu cela ?

Tu vas lui faire de la peine Mais se levant, l'entoura d'un bras.

– Eh bien ! docteur, dit-il gravement, je vous promets, puisque vous voulez bien m'accompagner, que je demanderai au Ciel qu'il vous ou, plutôt, qu'il nous donne la force de toujours accomplir sa volonté. C'est le plus sûr moyen que je connaisse de rester ensemble, à jamais.

Je m'étais levé aussi. Un air plus léger semblait remplir la chambre ; une saveur de printemps dilatait mon être. Je ne pensais plus, je me détendais comme dans un bain de lumière rajeunissante. Ce n'était pas la première fois que des sensations semblables, toujours aussi soudaines, m'envahissaient ; leur pureté, leur force dépassait de loin tout ce que j'avais pu m'imaginer à la lecture des récits des extatiques. Et ces effets indicibles, je n'étais pas seul à en goûter le charme. Toujours, après l'une de ces trop brèves minutes de paradis, je remarquais que, sans le moindre effort de ma part, j'acquerrais une sorte de prestige, j'exerçais une attraction indéfinissable sur les autres ; mes malades, en me quittant, disaient éprouver un mieux sensible, un apaisement physique et moral, dont ils ne pouvaient, ni moi non plus, s'expliquer la cause.

Après quelques instants, Andréas se remit à fumer, et continua son enseignement :

– La bénédiction que l'ange Gabriel reconnaît à Marie, c'est le choix spécial dont elle fut l'objet. Elle fut la première créature où s'accomplit le mystère que l'Eglise appelle naissance intérieure du Christ. Elle est le type -parfait de l'être obéissant, humble et aimant. En réalité, la femme, ou mieux encore tout le côté féminin de l'univers, vit plus conformément à la Loi que le masculin ; mais la vie de la Vierge lui fut toujours, en toute chose, totalement conforme. De sorte qu'à proprement parler, ce n'est pas tant à l'imitation de Jésus-Christ que nous devrions nous adonner ; le modèle est presque trop parfait ; mais à celle de sa Mère.

J'ouvrais la bouche pour demander la raison d'une élévation aussi exceptionnelle, mais Andréas me prévint :

– D'ailleurs, dit-il, tout ce que je vous dis là, ne vous le dissimulez pas, ce sont des à peu près. Le Christ et la Vierge sont des mystères ; leur stature dépasse notre intellect. Leur secret, c'est celui de la création elle-même ; nous ne pourrions le connaître qu'en sachant le pourquoi de la Vie. Peut-être qu'un jour le Verbe se dévoilera ; mais jamais nous ne mériterons cette faveur et, si nous la recevons, elle sera toujours pour nous une grâce gratuite.

– Donc, la bénédiction de Jésus, que célèbre Elisabeth, est la reconnaissance et l'amour de ceux qu'il sauve.

Tout simplement, docteur. Et encore, cette chose toute simple, bien peu y pensent. Les gens pieux, ou soi-disant tels, savent bien demander quand ils ont besoin de quelque chose, mais ils oublient presque. toujours de remercier. Il faut le faire, non pas que le Ciel se formalise de notre impolitesse, mais parce que notre gratitude, toute insignifiante qu'elle soit, est agréable à ses yeux, et qu'elle montre le bon exemple aux êtres que nous avons pour mission d'éduquer.

– Quant à la troisième partie de l'Ave Maria, dis-je, elle me semble toute claire. La sainteté de la Vierge se déduit des titres que lui a donnés l'ange Gabriel. Cependant, ce rôle d'intercesseur qu'on lui attribue, est-il réel?

Oui, docteur. Vous savez que tout ce qui passe sur cette terre y laisse une

trace. La Vierge y ayant vécu, les éléments de son corps venant de la matière physique, la traînée lumineuse que son départ a produite peut se retrouver plus facilement pour-nous que le sillage de son Fils, par exemple, dont le corps physique était étranger à notre planète.

– Une triade druidique dit quelque chose d'analogue sur le corps du Verbe.

– C'était une intuition lointaine, repartit Andréas ; mais nous parlerons de cela une autre fois.

– Oui, répondis-je, l'heure s'avance, en effet. Avant de partir, une dernière question. Pourquoi le tiers ordre a-t-il ajouté au priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort ?

– Votre moi réel, vous ne le connaissez pas, docteur. Le champ actuel de notre conscience est très rétréci, il n'embrasse qu'un petit coin de notre être. Quand donc nous prions, notre corps physique participe à notre acte, l'esprit de ses cellules matérielles sort, si je puis dire, et va çà et là chercher de la lumière, comme un chien qui quête dans un labour, comme une somnambule qui cherche un objet perdu. Notre esprit trouvera plus vite une trace de lumière émanée autrefois d'un corps physique semblable au nôtre. La prière à la Vierge est donc plus facilement entendue.

– Mais, à l'heure de la mort? demanda Stella.

– Eh bien ! vous savez qu'après la mort, il y a un jugement individuel. A ce tribunal la justice est représentée par les génies qui avaient mission de nous surveiller, de nous aider et de nous guider. Si nous n'avons pas utilisé leurs offices, ils le disent. Mais le Ciel intervient toujours pour pallier nos fautes et excuser nos négligences. Or. la forme du Ciel, le rayon de l'Absolu le plus proche de la terre, c'est la Vierge. Voilà pourquoi la religion nous la présente comme secourable aux agonisants.

Je remerciai mes hôtes, et pris congé, car le vacarme des voitures de laitiers descendant de Montfermeil dans Paris annonçait l'approche du matin. Et je rentrai lentement chez moi, sous l'aube couleur de cendre, par les rues brillantes de pluie où se mouvaient les silhouettes vagues des balayeurs.

## LA VIERGE

La douceur singulière de cette journée de décembre nous avait séduits. Nous nous promenions dans le petit jardin d'Andréas, sous la surveillance de son chien, parmi les disputes des moineaux familiers. Nous parlions d'Olive Schreiner, qui venait de mourir au Transvaal. Les féministes passèrent dans notre entretien, puis les jeunes filles esprit nouveau, puis les vieilles grand-mères esprit ancien, et nous convînmes que l'amazone batailleuse d'aujourd'hui courait grand-risque, malgré ses déclamations, ses diplômes, ses congrès, ses journaux et ses ligues, de ne parvenir qu'à une influence bien extérieure, bien superficielle, bien incohérente. Tandis que les femmes d'autrefois, dont le royaume reconnu ne s'étendait que de la cuisine au grenier, exerçaient une régence bien plus effective, plus profonde, plus saine. Une fois encore, l'ombre semble être prise pour la proie.

— Cependant, objectai-je, il y a bien des excès, bien des abus d'autorité, des abus légaux de la part des pères, des tuteurs, des maris. Et le sort des filles-mères ? Et celui des enfants naturels ?

— Oh ! je le sais, répondit Andréas en hochant la tête bien des larmes ont coulé, bien des existences ont été empoisonnées par les préjugés, par les cupidités, par les superbes. Et cependant toutes ces choses navrantes ont été utiles, toutes sans exception. Ah ! si les hommes pouvaient voir ce que sont les femmes, si les femmes pouvaient voir ce que sont les hommes, s'ils voulaient bien s'entrecroiser sans les partis pris de l'amour ou de la haine, combien de douleurs ils s'évitent !

Mais comment faudrait-il faire ? demandai-je.

Eh ! dit Andréas, ils n'ont qu'à regarder la Vierge Marie !

Et Andréas fit quelques pas en songeant. Puis : — Tu ne t'imagines pas, reprit-il, quelle merveilleuse créature était la Vierge. Aucun artiste, non, en vérité, aucun artiste ne l'a vue, aucun artiste encore n'a eu l'âme assez vaste pour la voir. Sa personne réunissait toutes les beautés de la race juive, en laquelle, contrairement à l'opinion des ethnographes, le vaste Orient historique avait fondu ses multiples beautés. Les minces formes égyptiennes, la vigueur des nomades du désert, la puissance chaldéenne, la grâce claire des filles celtiques exilées, la langueur syriaque, tout cela reposait en elle, et sortait tour à tour selon les palpitations pressées de la vie intérieure la plus riche et la plus vibrante. Sans doute, Cimabué nous a peint son mystère ; Giotto, sa noblesse ; l'Angelico, sa ferveur suppliante ; Lippi et Botticelli, sa grâce enjouée ; Léonard, la subtilité de son intelligence ; Bellini, sa tristesse ; Michel-Ange, sa force ; Van Eyck, sa souffrance ; les artistes français du Moyen Age, ses héroïques vertus cachées ; et Raphaël, le peintre le plus ardu à sentir, sa virginité. Mais tout cela, ce ne sont que des portraits accidentels.

Tu ne t'imagines pas davantage l'incroyable richesse de sa vitalité. Dans l'ombre violette de la petite maison elle resplendissait comme une topaze ardente ; tous les flambeaux de l'enthousiasme et de l'intelligence brillaient dans ses yeux aux rares minutes où elle ne tirait pas sur ces rosaces radieuses les rideaux de ses longues paupières. Sur les cendres de l'âtre, sur la pâte du pain, sur la jarre à l'huile elle se penchait comme une grande fleur vivante. Elle magnifiait tout, elle embaumait tout.

Tu l'as remarqué, il y a des êtres qui, couverts du vêtement le plus laid que puissent produire les usines de confection, apparaissent quand même comme des

aristocrates ; des êtres dont les mains déformées par les plus durs travaux restent expressives, dont les traits injuriés par la misère ou de longues intempéries restent nobles et riches de nombreuses significations. La Vierge était ainsi. Une main à demi levée, une inclinaison de la tête, une sinuosité des lèvres et l'espérance et le désespoir, la poésie et l'abattement, la fatigué et l'extase se levaient devant le spectateur et déployaient leurs drames infinis. Mais ses yeux, docteur, ses vastes yeux si purs, ses yeux où tous les regards se trouvaient pressés, comme les vaisseaux dans un port ! Et sa voix, restée claire jusqu'à la mort, transparente, limpide, ailée, sauf en de rares instants où, entrouvrant les portes de son âme, elle laissait deviner dans l'intonation d'un mot les fastueuses harmonies d'une sensibilité aussi exquise que profonde ! Non, mon ami, on ne peut pas concevoir quelle merveille fut cette femme, et moi, je sais en outre que personne autour d'elle ne la comprit, sauf son Fils. Il m'a été permis de mesurer la largeur et la longueur, l'abîme de son humilité. ; il m'a été permis de concevoir pour quels motifs elle n'a jamais ouvert la bouche pour se plaindre, ni pour se défendre ; pourquoi elle a constamment enfoui dans le silence tous les trésors de grâce, de sensibilité, de tendresse dont le Père l'avait magnifiquement dotée. Elle s'est toujours tue. Songe donc, mon docteur, mutisme sous les mépris, mutisme sous les douleurs, mutisme devant les admirations, les compassions et les vénérationes ! jamais personne n'a vu couler une seule de ses larmes, elle, la Vierge, et de quelle virginité ! la Mère, et de quel Fils ! et de quels enfants ingrats d'adoption ! Quand, après cela, j'entends les femmes se lamenter et les hommes, qui ne souffrent jamais autant que les femmes, geindre davantage encore, comme il faut que je considère à fond la pitié inlassable de notre Mère spirituelle pour que de rapides compassions se lèvent en moi envers la douleur des êtres ! Ah ! jamais, jamais personne ne comprendra cette femme !

– Pourtant, hasardai-je, nous souffrons, nous pleurons, nous nous tuons même pour échapper à la torture de l'existence ?

– Oui, sans doute, je me dis cela. Je sais bien que la même peine laisse insensible celui-ci et martyrise son voisin, mais je sais aussi que, si nous souffrons, c'est parce que nous ne voulons pas souffrir, parce que, pour ne pas souffrir, il faudrait mettre sous nos pieds notre très cher orgueil. Ah quand Dieu accable l'un de ses serviteurs de ce fardeau redoutable, le discernement des consciences, il devrait bien l'enlever de ce monde-ci, vestibule, de l'enfer ! Et, pourtant, tout ce que Dieu fait est bien.

Je ne savais que répondre. J'entrevois, comme en un précipice où flottent des nuées, les terribles conflits qui avaient dû s'agiter entre les deux natures, l'humaine et la divine, du Maître d'Andréas, de notre Maître à tous. De longues minutes tombèrent, et la conciliation ne venait pas entre ces incompatibilités.

Puis Andréas, se levant, fit quelques pas et dit :

– Ainsi donc, il faut à toute force, il faut absolument qu'un jour ou l'autre nous vivions comme Marie a vécu. Lorsque de malheureuses créatures viendront crier devant toi, ne les repousse pas, mais ne te précipite pas. La compassion à fleur de peau ne vaut rien, les phrases touchantes ne valent rien. Écoute les plaintes en silence, et ne parle qu'après avoir senti dans le fond de ton cœur te déchirer le même soc qui déchire ces victimes. Alors, mais alors seulement, les trois paroles que tu diras agiront avec efficacité. Toute peine est en même temps illusoire et réelle. N'y touche

donc qu'avec des mains pures et d'un coeur respectueux.

— En effet, m'écriai-je doucement, toutes nos angoisses viennent de notre hâte ; nous voulons posséder ceci ou cela, tout de suite ; nous n'admettons jamais que nos désirs puissent se tromper. Telle mère ne conçoit pas que son fils puisse aimer cette jeune fille qui ne lui plaît pas, à elle ; le fils ne conçoit pas davantage que sa mère, à qui l'amour n'enlève pas le sens critique, s'arrête à des considérations de fortune ou de convenances sociales. Telle épouse n'imagine pas que son mari désirerait d'être aimé d'une autre façon que celle qu'elle imagine. Chacun se croit pourvu d'une intelligence parfaite...

Oui, docteur, interrompit Andréas, il faudrait que l'on se tienne toute sa vie au dernier banc de l'école de la Vie. Nous ne savons même pas l'alphabet de cette langue-là, bien loin de pouvoir la parler. Ah ! se taire ; ne parler que pour entretenir le courage et l'allégresse autour de soi ; voilà la bonne recette. Ne jamais régenter, ne jamais -réclamer ! ajouta-t-il en souriant.

— Et, n'est-ce pas ? dis-je en riant à mon tour, ne pas moi-même assommer les autres par de revêches sermons sur l'inutilité de faire des sermons...

## PARABOLES

Vers la fin de l'après-midi, Andréas m'emmena au café de la Paix ; nous nous assîmes à la terrasse, sous les rayons déclinants d'un soleil d'hiver dont la tiédeur hors de saison ne laissait pas que d'éveiller cette vague inquiétude qui nous saisit devant l'anormal. Avec ses vêtements de coupe désuète, sa coiffure à l'ancienne et son linge éblouissant, Andréas rappelait le type de l'homme de lettres qui florissait sur le boulevard vers les années 1880. Et quelques passants remarquaient son visage si différent des visages d'aujourd'hui. Il regardait la foule défilante, la double course des voitures, les éclairages soudains de la publicité moderne, et moi, comme à l'ordinaire, je cherchais comment lui faire dire des choses. Mais, ce soir-là, il se mit de lui-même à raconter des histoires.

– Ne trouves-tu pas, me dit-il, comme les mœurs sont partout les mêmes, à notre époque ? Tu serais à Singapour, à Hong-Kong ou à Shangai, que tu verrais la même foule aux tables des cafés, les mêmes visages tendus et durs, les mêmes soucis du cours du blé, du dollar ou de la livre, les mêmes préoccupations de plaire au patron ou aux maîtres secrets de la vie publique. Ici aussi passent devant nos yeux des rêveurs ou des réalistes, des gens de tous pays et des gens de nulle part, ceux qui ne seront jamais rien, et celui peut-être qui, dans dix ans, tiendra l'Europe dans sa main. Regarde toutes ces têtes aux fortes mâchoires, avec ces fronts fuyants de Girondins et ces bouches si cruelles pour la plupart : ce sont des idéologues avec des appétits féroces. Ce sont des utopistes, mais qui ne comprennent que le matériel. Ce sont des destructeurs. Ce sont des esprits lancés sur la courbe descendante de leur parabole individuelle. Peux-tu croire, en examinant ces hommes et ces femmes, à l'évolution humanitaire selon les prophéties des gens de 1848, de Jaurès, et de la Ligue des Droits de l'Homme ? L'idéologue est incurable ; on, l'entendait célébrer la paix en juillet 1914 ; il recommence aujourd'hui ses dithyrambes ; il veut la paix, mais il ne veut pas de Dieu. Quelle misère intellectuelle ! Cette foule qui déferle devant nous, peut-on dire sérieusement qu'elle est faite de frères ? Regarde-les se bousculer dans le Métro. Et s'il n'y avait pas le sergent de ville, et de nombreux inspecteurs de la sûreté, nous entendrions une fusillade, car personne sur ces cent mètres de boulevard qui ne rencontre deux ou trois ennemis mortels.

– Je suis bien d'accord avec vous, répondis-je à Andréas ; seulement je ne vois pas de remède. La situation sociale et internationale actuelle résulte en somme du même élan vers l'individualisme libre qui a engendré la Réforme, la Franc-Maçonnerie, 1789, 1848, l'Internationale, notre République ; mais cet élan, si noble, si généreux, a été entraîné, par réaction contre le catholicisme traditionaliste, à ne plus admettre que la raison et à remplacer le culte de Dieu par le culte de l'Humanité. D'autre part, l'histoire nous le montre, le principe d'autorité, en politique comme en religion, tend lui aussi vers l'excessif. Ces luttes, ces balancements de doctrines hostiles, ne sont-ils pas dans la nature même des choses terrestres ?

– Eh oui, mon docteur, répliqua Andréas, d'un ton presque indifférent ; dans la Nature il n'y a ni cercles, ni sphères ; tout est ellipses ou ovoïdes ; et parce que, outre la Nature, Dieu intervient, en fait de courbes ou de solides, il n'en est pas de fermés. Il n'y a que des paraboles et, dirai-je, des paraboloides. Et puis, tu le sais bien, le Verbe parle par paraboles.

– Mais, dis-je, n'est-ce pas là un simple jeu de mots ?

– Bien sûr, répondit mon interlocuteur en souriant ; bien sûr ; je ne crois pas plus que toi que le nom de Rambouillet vienne de Ram, ni que le mot cristal vienne de Christ ; et tous les végétaux où domine la couleur rouge ne sont pas également bons pour le sang. Mais dans les analogies, les homonymies, les homophonies, il y a parfois une lueur. Partout il y a des lueurs, seulement tout est extrêmement compliqué, ici-bas ; les formes terrestres, considérées de haut, comme des aboutissants, sont les produits d'innombrables forces ; si la feuille du chêne est d'un certain vert, et la feuille du saule d'un autre vert, il y a peut-être deux ou trois mille causes à cette différence ; aussi leurs vertus diffèrent-elles ; et puis, la couleur n'est pas seule significatrice, il y a la forme, il y a la saveur, l'odeur, la densité. Cependant, le fait que ces deux espèces de feuilles sont vertes indique qu'elles ont une propriété commune, mon docteur, une seule.

– Ainsi, continuai-je, quand l'Évangéliste écrit : Jésus s'exprimait en paraboles, il faut remarquer d'abord que ces paraboles ne doivent être ni des exemples, ni des similitudes, ni des comparaisons, ni des symbolismes, ni des allégories, enfin aucune rhétorique. Ensuite, se dire qu'entre le lecteur et Jésus il y a une longue distance, un espace bien vaste, et qui n'est pas un désert, qui est un monde, plusieurs mondes, peuplés de lumières, de substances, de forces, d'habitants, et que tout cela peut dévier le rayon visuel et déformer le son de la parole divine.

– Sans doute, interrompit Andréas ; toutefois, il faut savoir aussi que, dès que l'auditeur fait ce qu'il faut, Jésus supprime la distance, il la diminue même dans la mesure où nous nous inclinons sous sa douce loi. Les vues intuitives, c'est très joli, mais jusqu'où percent-elles ? Ce n'est pas un petit travail que de rendre nos intuitions si pures, si spirituelles, si vigoureuses, qu'elles aillent dénicher la vérité là où elle se tient, c'est-à-dire au centre de nous-mêmes, là où brille l'étincelle du Verbe. Si les romantiques, si les monistes, si M. Bergson, et William James, et nos jeunes surréalistes avaient compris qu'il y a le Créé, puis l'Incréé, ils n'auraient pas fait de l'homme un dieu omniscient ; ils ne se figureraient pas que le comble de l'art ou de la pensée, c'est de se mettre en état réceptif, d'attendre et de noter les images qui passent. Sans doute, le mystique vrai se place devant Dieu en état réceptif ; mais au préalable il travaille constamment à rendre tous ses organes physiques et psychiques capables de recevoir Dieu. L'adepte oriental suit cette discipline selon un système de connaissance traditionnel : en quoi il se trompe, puisque tout système de connaissance est provisoire. Tandis que le serviteur du Christ, qui oublie son propre perfectionnement pour ne penser qu'à obéir dans le travail, celui-là, parce qu'il laisse son Maître agir à sa place, celui-là n'erre point et touche le but.

– En somme, dis-je alors, si les leçons orales dit Verbe incarné étaient des paraboles, les actions du Verbe éternel sont aussi des paraboles. Il lance les créatures dans les champs de l'Univers, et comme le grain semé en hiver se retrouve grain à l'automne suivant, nous nous retrouverons au terme de l'année cosmique les mêmes grains que nous étions à son début, mais multipliés et grandis.

– Avec cette différence, docteur, cette immense différence, que, si le grain de la récolte est identique en nature au grain des semences, – et encore, il y aurait à dire là-dessus, car la vie veut toujours monter – si l'ellipse dans la matière se ferme à peu près, pour nous, les humains, le sacrifice du Verbe ouvre cette ellipse, en

rejette le second foyer à l'infini et la transforme en parabole.

– De ce que vous dites, remarquai-je, faut-il déduire que chacun de ces passants qui défilent devant nous porte en soi, sans le savoir, une parole du Verbe ? Alors, pourquoi sont-ils presque tous tristes, soucieux ou égarés ? Pourquoi l'expression des visages, l'allure des corps ne sont-elles jamais sereines ?

– Eh oui, ces gens sont inquiets ou endormis ; ils voient mal, ou ils ne voient pas. C'est qu'ils n'ont pas accepté la parole divine que le Verbe murmure en eux, ils n'en veulent pas ; – je veux dire pour le moment ils en ont peur, ils s'insurgent contre elle plus tard, ils l'accepteront, hélas après combien de batailles ; ils pourraient cependant être de suite heureux ; mais la matière, le monde, la raison les fascinent. Vois-tu, nous sommes une ellipse ; l'adepte cherche à devenir un cercle, il veut unir en un seul les deux foyers ; mais notre Christ enseigne qu'il faut au contraire ouvrir l'ellipse, en projetant l'un de ses foyers jusqu'à l'infini.

– En effet, les courbes closes, c'est le Destin ; les courbes ouvertes, c'est la Liberté , et tous ces visages autour de nous, dont les bouches sont si amères et les regards si secs, n'est-ce point à cause d'une lutte coléreuse contre la Fatalité ? Ils la nient, ils se proclament libres, ils rejettent tout héritage, ils ne veulent plus de lois, ni de hiérarchies ; mais on ne s'insurge que contre son tyran ; c'est donc qu'ils se sentent prisonniers : et ils ne veulent pas admettre que chacune de leurs révoltes serre d'une boucle leurs entraves.

– Sans doute, sans doute, dit Andréas. Il y a aujourd'hui un grand nombre d'hommes extrêmement intelligents ; ils ont tout lu, tout analysé, tout compris, tout admiré, de ce qui, appartient à l'humain ; ils ont acquis un excès de culture leur cerveau souffre d'indigestion, et leurs nerfs sont à bout aussi tu vois les plus riches de ces tempéraments d'artistes et de poètes essayer de retrouver quelque fraîcheur et quelque appétit en retournant aux formes primitives de l'art, aux balbutiements des lyrismes préhistoriques ; et ils n'arrivent qu'à faire de l'ingénu artificiel ; l'enthousiasme spontané ne se simule pas ; l'homme, tout seul, ne peut pas revenir à la candeur de l'enfant ; il lui faut accepter pour cela le secours du grand Médecin des âmes ; mais on n'en veut pas. Attendons alors ; aucune révolte ne lasse la patience divine.

Ces discours ne me satisfaisaient cependant pas ; Andréas me paraissait un peu symboliste, ce soir-là, et je ne pus m'empêcher de le lui laisser entendre. Il me comprit à demi-mot :

– Rassure-toi, me dit-il ; je ne suis pas devenu un jongleur de mots ; mais quand on bavarde librement, avec un vieil ami, sur le déclin d'une douce journée, ne crois-tu pas que nos paroles peuvent porter plus loin que nous deux ? Cela m'étonnerait si, dans quelque temps, toi qui restes dans cette ville, tu ne lisais pas quelque proclamation d'une école nouvelle où tu retrouveras à peu près les idées que nous venons d'échanger. Ni moi, ni toi, ne sommes de bien grands personnages, mais nos discours suivent aussi leurs petites paraboles. Et puis, ne crois pas que je déforme le sens d'un texte évangélique. Les histoires que Jésus racontait à ses disciples n'étaient pas, je le répète, des allégories ; quand il les explique, il ne les commente pas à la façon des anciens initiateurs ; Jésus n'est pas un conteur ordinaire : tu le sais bien cependant - et la voix d'Andréas se fit plus basse et plus grave -, quand Jésus dit quelque chose, il crée cette chose. Qu'il nous parle de graines semées sur

différents sols, ou d'arbres, ou de levain, ou de perles, il ne s'agit pas d'images, il s'agit de Lui. De Lui, entends-tu ? Ces semences, c'est Lui ; cette graine toute petite, c'est Lui ; cette cuillerée de levain, c'est Lui ; cette perle, c'est Lui. En un certain lieu secret vivent et la perle, et le levain, et la semence ; ces choses, dans le Royaume éternel, déjà, elles sont. Au moment où Jésus les nomme, les voici qui descendent dans l'âme de la Terre, et elles commencent d'y exister. Vois-tu, mon docteur, ce que les hommes ne veulent pas comprendre, c'est que la perle inestimable repose tout à leur portée ; c'est que les graines de Lumière où dorment la Vérité, la Beauté, la Bonté éternelles, ils n'ont qu'à les recevoir et qu'à les nourrir. Ces faits, ces phénomènes, ces objets situés au centre de notre monde, de par la parole toute puissante du Verbe, ils rayonnent ; quand leur rayonnement tombe sur les pierres de ce globe, ou sur les plantes, ou sur les animaux, cela produit un corps ou un végétal ou un animal nouveaux ; quand ce rayonnement tombe sur l'esprit d'un homme et qu'il se réfléchit sur son intellect, sur sa sensibilité, ou sur son corps, cela engendre une idée plus vraie, un art plus beau, une force meilleure, et tout cela, avec bien d'autres conséquences collatérales, c'est la lente descente du Royaume de Dieu, la réalisation progressive de la volonté de Dieu... comme Dieu est bon !

Après un silence, Andréas se leva et nous nous dirigeâmes vers Auteuil où nous devions dîner.

## L'HUMILITÉ

J'étais allé voir un malade dans la zone, entre Saint Ouen et Clignancourt. La neige nocturne avait blanchi les toits de tôle et de carton des misérables cahutes où vit le peuple le plus hétéroclite. Toutes les tribus de l'Europe orientale y mélangent leurs loques, leurs dialectes et leurs vermines. Le clinicien trouve là cent exemplaires de maladies étranges, et le philanthrope y aperçoit mille formes de l'antique souffrance du froid et de la faim. Dans ces baraques, les femmes cuisent d'in vraisemblables repas, les enfants crient, les vieux trient toutes sortes de rebuts. Il y a des voitures de bohémiens avec leurs haridelles efflanquées et leurs chiens galeux. Il y a des rétameurs, des forgerons, des réparateurs de bicyclettes et parfois de préhistoriques squelettes d'auto mobiles démolies. Il y a les marchandes de soupe, les chasseurs de rats, les voleurs de chiens, et toutes sortes de revendeurs.

J'avais apporté des médicaments pour mon malade - un Français par hasard -, mais sans grande espérance de le sauver. Et pourtant, sait-on jamais quelles ressources de vie se nichent dans ces corps qui n'ont connu que les privations, les nourritures douteuses et l'alcool ? Ma visite avait attiré des voisines, et je me trouvais en quelques minutes pourvu d'une clientèle nombreuse. Je ne pouvais pas refuser de les écouter, et je répondais de mon mieux à cette consultation en plein air. Déjà j'avais inscrit des noms sur mon carnet et choisi le moins dépenaillé des assistants pour venir chez moi prendre ces nombreux échantillons que les laboratoires envoient aux médecins, lorsque j'aperçus, sortant d'une baraque, un groupe de vieux juifs autour d'un homme que je reconnus tout de suite.

C'était Andréas. Il me donna une poignée de main et : Finissez, docteur, je vous retrouverai tout à l'heure, me dit-il.

J'en eus pour longtemps. Andréas avait disparu, à ma grande déception ; j'hésitais pour rentrer dans Paris de prendre à droite ou à gauche ; mais, me trouvant plus près de Clignancourt, je me dirigeai de ce côté, parce que c'était le chemin pour rentrer au plus tôt à ma clinique où m'attendait sûrement du travail.

Point d'Andréas pendant le trajet ; mais, dès l'octroi franchi, je l'aperçus qui se promenait devant l'entrée du Métro. Il vint à moi tout souriant.

– Déjeunons ensemble, si vous le voulez bien, docteur, proposait-il. Je connais un marchand de vins où le pot-au-feu est honnête et le camembert recommandable.

Une fois installés dans l'arrière-salle, je considérai mon maître, que je n'avais pas revu depuis près d'un an. Physiquement, il n'avait pas changé ; mais l'expression de son visage me sembla plus indéchiffrable encore que de coutume. Nous sommes habitués, en effet, à mieux voir le beau dans l'accompagnement d'une parure qui l'isole de l'ambiance quotidienne. Les artifices du cadre, du costume, d'une scène inhabituelle, soulignent à notre œil distrait la rareté d'un contour ou la noblesse d'un geste. Quand nous nous promenons dans les faubourgs, nous ne voyons pas comme les regards sont beaux, dont certains êtres aux traits flétris et aux vêtements grossiers nous enveloppent en silence. Il y a la beauté de la forme et la beauté de l'expression. Celle-ci prime celle-là comme l'esprit domine la matière. Et Andréas, malgré sa stature vigoureuse et son visage massif, Andréas est tout esprit.

Je le regardais donc en cherchant à comprendre les signes contraires répandus sur sa physionomie : cette chevelure noire, onduleuse et drue et cette fatigue du

teint, cette acuité perçante de ses yeux gris et la douceur de son sourire, la puissance de ce vaste front plein d'ombres et de clartés, la modestie du langage, la bonhomie de l'attitude, la finesse tour à tour et la candeur, la gaîté réticente puis une souriante mélancolie, l'orage éteint de passions formidables et le calme du matelot revenu de tous les voyages. Mais comprendre, c'est égaler, et, une fois de plus, je renonçai à mes analyses.

Les figures fascinantes qu'a enfantées le génie de nos artistes ne sont-elles pas ternes et inertes en face des beautés qui viennent du Ciel ? L'art est une allusion à la vie, a dit un grand poète. Sans doute, mais allusion à la vie terrestre. C'est à la vie divine qu'il devrait nous faire rêver. Et, tout vulgaire qu'il parût, au premier coup d'oeil, c'est vers l'inexprimable, vers l'incroyable et vers l'ineffable que le visage d'Andréas m'entraînait toujours irrésistiblement.

Non, la beauté selon Dieu n'est pas la suite de la beauté selon les hommes ; elle en est le contraire ; elle vient du dedans, elle transfigure même ce qu'ils nomment la laideur. Non, la vérité selon Dieu n'est pas le total, ni le produit des vérités humaines ; elle siège à leurs antipodes. Non, la bonté selon Dieu ne ressemble pas à l'humaine bonté ; elle voit loin, elle juge de haut, elle donne sans aucun retour.

Comme je pensais de la sorte

– Tu as raison, docteur, me dit Andréas sortant de son mutisme. Ce que fait le Ciel reste toujours inexplicable à notre petite sagesse. S'il est défendu de juger son prochain, il est encore bien plus fou de juger, c'est-à-dire de condamner, un soldat du Christ. C'est cependant lui surtout que tout le monde condamne. Et c'est lui l'innocent. Et il est bon qu'il en soit ainsi. Plus on s'approche de Dieu, plus on voit les choses sous un jour différent. Ceux qui ne se soucient pas de Dieu ne peuvent pas comprendre. Qu'est-ce qui intéresse le soldat du Ciel ? C'est de répandre la Lumière, c'est d'emmener les hommes vers la Lumière. Sa vie ne sera donc qu'une suite de sacrifices ; mais, en outre, s'il porte dans l'armée du Christ un grade quelconque, le plus petit même, il aura, privilège douloureux, à faire travailler ceux qui lui sont confiés. Il faudra qu'il montre à celui-ci, fier de sa vertu, combien cet orgueil rend cette vertu fragile ; il devra s'ingénier pour que celui-là paie plus tôt sa dette, afin qu'elle ne grossisse pas et quitte à la payer avec lui ; il mettra cet autre face à face avec l'inanité de ses ambitions, parce que le triomphe l'aurait égaré trop loin dans les ténèbres. Et ainsi de suite...

– Je crois bien vous comprendre, interrompis-je ; mais on ne peut pas répéter ce que vous dites là, car où est l'illuminé, où est le spiritualiste qui ne se croirait pas soldat du Ciel ? Et à quelles folies ne court-on pas avec ces idées ?

– Aussi, n'as-tu qu'à te taire, mon docteur.

– Alors, pourquoi me dites-vous ces choses ?

– Pour que tu les oublies. Vois-tu, l'humilité - car tant qu'on n'est pas un zéro, on n'est pas un soldat - l'humilité, ce n'est pas, bien sûr, de faire des courbettes, ni de dire des phrases obséquieuses ; mais se sentir moindre qu'un chef, qu'un savant, qu'un homme éminent quelconque, ce n'est pas non plus de l'humilité, c'est du simple bon sens, c'est de la modestie. Pour devenir humble, il faut paraître déraisonner aux yeux des bonnes gens. Imagine un général victorieux qui dirait sincèrement à un soldat : « Si la bataille est gagnée, je n'en ai pas le mérite ; à ma place, tu aurais aussi bien fait que moi, sinon mieux ». Il est probable que les officiers d'état-major

qui entendraient cela penseraient : Le vieux a perdu la boule. Ils auraient raison, du point de vue social. Mais, du point de vue éternel, c'est le vieux général qui aurait raison.

– C'est ainsi, dis-je, que j'ai vu de vos amis se laisser railler par des camarades beaucoup plus frustes qu'eux, ou se laisser mener par une femme autoritaire et bornée.

– Eh bien ! mon docteur, cela, c'est l'école de l'humilité. La rhétorique de ce programme-là, c'est, quand on aime quelqu'un de tout son coeur, quand on s'épuise à lui donner tout ce qu'il est possible, quand on lui voue toute la tendresse dont on est capable et qu'on la lui prouve, c'est que ce quelqu'un vous méprise, vous exploite, se moque de vous ; c'est quand il vous repousse, qu'il ne veut pas vous croire et qu'il attribue votre bonté à ces capitulations où la tyrannie d'une passion entraîne quelquefois. Cela, c'est une classe difficile. Et encore, l'aurait-on bien suivie, aurait-on avalé toutes les couleuvres en remerciant et en continuant à aimer, tant que l'on sait qu'on fait l'humble, on ne possède pas l'humilité.

– C'est un peu décourageant, le chemin que vous décrivez là. Et puis, comment, si je fais un effort, ne pas savoir que je le fais, cet effort ? La conquête de l'humilité, ou de n'importe quelle autre vertu, serait impossible, à ce compte ?

– Tu dis vrai, répondit Andréas ; mais ce qui est impossible à l'homme est possible à Dieu.

– Voulez-vous entendre, demandai-je, qu'à un moment donné, l'effort de subir les plus profondes humiliations atteint sa limite ? Que, comparant le coeur de l'orgueilleux à un diamant, la virulence des acides de l'ingratitude, de l'injustice, de l'envie, en arrive à réduire ce joyau en un magma inconsistant ? Et qu'alors, cette matière amollie reçoive comme une fulguration le feu divin de telle vertu ?

– Comme tu t'exprimes ? dit Andréas en souriant, et je me mis aussi à rire, car je savais qu'il n'aimait pas les grands mots. Mais tes comparaisons éclairent bien ce que je n'ai pas su dire.

– Voilà ma leçon, pensai-je. Cependant Andréas continuait d'un air presque indifférent :

– Oui, savoir qu'on est ceci ou cela, voilà notre chaîne. Oublier ce qu'on est, voilà notre délivrance.

– Mais pratiquement ? demandai-je.

– Pratiquement, docteur ? répéta-t-il d'un air surpris. Pratiquement, il faut passer par l'école et donner son effort. Il faut faire son possible, son véritable possible, c'est-à-dire aller à chaque fois jusqu'au bout de ses forces. Et, tu sais, le bout de nos forces, il est loin ; bien peu vont jusque là. Suppose que tu as un collègue qui te cherche noise, te joue des tours et finit par t'acculer dans une mauvaise position. Te voilà, devant tes confrères, accusé de n'importe quoi ; tu n'as pas de preuves ; ton adversaire en a ; tu es jugé, condamné, méprisé. Il te semble que tout ce que tu peux obtenir de ton amour-propre blessé, c'est de ne pas te faire justice toi-même. Tu restes donc tranquille et tu t'en retournes chez toi sous les ricanements. Bon. Le lendemain, tu rencontres ton ennemi devant des témoins de la scène de la veille. Qu'est-ce que tu vas faire ? Le braver, si tu es ce que le monde appelle un homme d'honneur. Mais si tu veux imiter ton Maître, tu iras à ton ennemi et tu le salueras cordialement, en te demandant tout bas s'il ne va pas t'injurier pour ton

apparente couardise. Là, tu as reculé les bornes de ton petit possible. Tu continues dans cette même direction. Un jour se lève où les insultes ne réveillent dans ton coeur aucune réaction ; tes oreilles seules, les entendent. En les écoutant, tu ne penses pas : C'est un pauvre homme. Mais tu te dis : il a peut-être raison ; je m'examinerai sur ce point. Ce jour-là, tu n'as plus fait d'effort, tu es humble.

— En somme, voulus-je répondre... Mais Andréas était levé ; deux jeunes mécaniciens se disputaient devant le comptoir, et le patron se préparait déjà à les sortir. Andréas choisit le moment où consommateurs et combattants reprenaient haleine pour demander l'adresse d'une fabrique d'accumulateurs qui se trouvait dans le quartier et dont il avait oublié le nom. Chacun se mit à chercher à lui indiquer des firmes , l'un des deux mécaniciens lui ayant donné un renseignement, son adversaire en fournit un autre, et ne discussion technique s'engagea entre ces deux hommes qui, trois minutes auparavant, essayaient de s'assommer. Andréas offrit une tournée générale, distribua du tabac, des poignées de main, et nous sortîmes de compagnie. Mais l'entretien tourna vers la mécanique et l'électricité.

## LE LOUVRE

Andréas, ce matin-là, m'avait emmené au Louvre voir, avant l'ouverture, la collection Camondo. Il s'y trouvait une statue bouddhique remarquable par un très rare détail de geste. En la cherchant, nous passâmes devant une fenêtre ouverte. Un buste siamois, de vieux bronze bleu vert, s'y haussait sur un socle ; derrière lui le ciel printanier de Paris étendait ses soies changeantes entre les perspectives classiques du Carrousel et les arbres élégants des Tuileries. Et, tout là-bas, au haut d'une montée mauve et grise, robuste, l'Arc de Triomphe détachait sa silhouette de jade sur les nacres roses de l'occident. Paysage délicieux, sourire de Paris, grâce française, ordonnée avec de charmants imprévus, toute en nuances, en souffles, avec ces nettetés de dessin qui arrêtent la rêverie et l'obligent à devenir une pensée.

- Regarde, me disait Andréas, regarde l'âme de la France.

– Oui, je regarde de tous mes yeux...

– Et tu ne regardes pas encore assez. Ah ! mon docteur j'ai connu bien des pays, mais la France ! On ne sait pas tout ce que le Ciel a donné à la France.

– Mais, dis-je, la question se pose. Comment se fait-il alors que c'est la France qui semble conduire l'Europe à tous les désordres, à des violences, à des scandales ?

– C'est, d'abord, docteur, que, par une grâce de Dieu quand la France fait le mal, elle le fait plus au grand jour que n'importe quelle autre nation. C'est un grand privilège que de pouvoir faire cela. Et puis, tu te souviens bien de ton alchimie : il faut porter les forces à l'extrême gauche pour qu'elles reviennent à l'extrême droite. La France, dans cet athanor de la race blanche, est le sang du lion.

– Serait-ce donc la raison pour laquelle, à notre époque, et surtout dans notre pays, toutes les tendances, politiques, philosophiques, religieuses, sociales, s'irritent et se raidissent ? Serait-ce un exemple de ce monde de la colère dont parle Boehme, qui écume et qui bouillonne de fureur jusqu'au craquement, jusqu'à l'éclair du Feu ?

– Prends ces images, si elles te conviennent, elles sont assez fidèles. Regarde autour de toi, regarde ton propre domaine, la médecine. Les efforts les plus hardis ne te semblent-ils pas aboutir à une violation des lois de la Nature ?

– Vous ne voulez pas dire que les travaux de Carrel - car c'est bien là l'effort le plus hardi, n'est-ce pas ? - sont antivitaux ? J'y vois les rêves des alchimistes presque dépassés ; j'y entrevois un avenir de splendeur presque effrayant, c'est...

– Moi, mon docteur, je te vois dans une de tes crises d'ésotérisme, interrompit Andréas en souriant. La vérité selon la Nature et la vérité selon Dieu, c'est deux vérités. Tu le sais bien, l'alchimie vue selon la Nature aboutit à des résultats scientifiquement vrais ; vue selon la Sur-Nature, elle est fausse.

– Oui, mais Carrel, ce n'est pas de l'alchimie.

– Mais si, mon docteur. Les alchimistes forcent le minéral à vivre comme un végétal ; aujourd'hui on force le tissu animal à vivre comme le végétal. C'est un viol spirituel. Et toutes les complications futures de ces cellules dépaysées ! Que de souffrances pour les malades et pour les animaux ! Que de cris, de l'autre côté, quand ils mourront !

– Ah ! m'écraiai-je tout bas, c'est encore : Ne mettez pas de pièce neuve à un vieux vêtement ; n'est-ce pas, mon Maître ?

– Mais oui ; et cependant tout est si simple. Si les hommes voulaient bien, le

Ciel leur enverrait constamment des miracles. Le Père est si bon, si tu savais !

Et le vieil Andréas hochait la tête, en voûtant ses larges épaules. Et l'air subtil de l'Esprit pacificateur passait sur nous, dans ces salles aux murs desquelles resplendissaient les extrêmes efforts de l'extrême culture humaine. Quelle différence entre ces deux atmosphères !

## À COMPIÈGNE

Il vint une année où la politique européenne s'embrouilla terriblement. Un de mes amis, attaché à un certain bureau des Affaires Etrangères, m'affirma que ces complications avaient été provoquées par l'épouse d'un banquier célèbre au profit d'un aventurier cosmopolite, son amant. Celui-ci avait d'énormes besoins d'argent. Pour les satisfaire, la femme noua toute une intrigue avec la maîtresse d'un souverain. Et cela aboutit, après quelques campagnes de presse, à un énervement de l'opinion publique tel que les Chambres de trois royaumes votèrent en même temps des crédits pour la défense nationale. La grande banque put ainsi réaliser des centaines de millions de bénéfices, et l'aventurier eut son argent. Cependant, la guerre était devenue imminente.

Andréas me confirma l'exactitude de ce récit.

– Les grandes catastrophes historiques, vous avez dû le voir, n'ont pas eu des causes moins futiles. Il faut donc y accorder de l'attention si l'on est en mesure d'intervenir utilement. Nous, Français, nous avons plus que quiconque le droit et le devoir d'aimer notre patrie à force et abandon. Si tu as, mon docteur, quelques clartés des choses de l'Invisible, tu sens combien de lumières et de beautés généreuses sont venues à l'Europe par notre France, nonobstant toutes les folies de ses fils et, toutes les incartades de ses princes. Nul peuple n'a, comme le nôtre, insufflé son élan aux nations cadettes. Mais aussi, des affaires de nul peuple le Ciel ne s'est mêlé plus directement. Il convient donc que nous autres nous aimions la France et parce que nous sommes ses enfants et parce que nous sommes les enfants du Ciel.

– Oui, Maître, répondis-je. Mais quel rapport ce que vous dites a-t-il avec l'histoire d'alcôve de tout à l'heure?

– Eh bien ! mon docteur, parlons médecine. Si le tongseng de l'Annam établit ses diagnostics sur les relations du globule rouge avec la lumière vitale, avec la lumière mentale et avec la volonté, si le spagyriste recherche pour le même objet les rapports du sel, du mercure et de l'huile sulfureuse, si Van Helmont analyse les tensions des archées, si aujourd'hui on recherche les ferments microbiens, si le magnétiseur dissèque des fluides, si le spirite s'enquiert d'entités invisibles, cela ne prouve pas que les uns ou les autres soient tout à fait dans l'erreur ou tout à fait dans la vérité, car chacun juge à son point de vue ; cela prouve qu'un phénomène physique est la dernière maille d'une très longue chaîne. Cela prouve que ledit phénomène naît par la conjonction d'une suite de causes immatérielles ; cela prouve enfin que tout phénomène se développe d'un germe imperceptible...

Ici, Andréas vida sa pipe avec soin.

– ...Et ce que tu pourras voir, c'est que, presque toujours, l'être humain est la terre où croissent toutes ces graines.

– Alors, questionnai-je, dans le cas qui nous occupe?

– Eh ! c'est tout simple. L'ingratitude, sais-tu, n'est pas l'apanage des seuls hommes. Les individus que le grandiloquent Eliphaz Lévi nomme des égrégores ont aussi ce défaut. Les égrégores des autres peuples ne sentent point de reconnaissance pour celui de notre pays ; au contraire, ils voudraient bien l'asservir et le tuer pour s'enrichir de ses dépouilles ; et l'Adversaire, qui guette toutes les chances de noise, les aide autant qu'il peut. Ils ont trouvé dans les trois personnes dont on parlait tout

à l'heure un terrain de culture merveilleux. Toutes les trois n'ont ni patrie, ni religion ; leur dieu, c'est elles-mêmes ; et les invisibles vont s'efforcer de mettre à profit les passions égoïstes de ces trois êtres, qui tiennent en main les plus puissants leviers de la vie sociale, pour mettre notre pays tout à fait par terre.

– Je commence à comprendre. Mais, dis-je, si je ne suis pas indiscret, vous comptez donc intervenir dans cette coalition?

– Bien sûr, mon docteur. N'est-ce pas mon devoir, si la Providence m'en fournit les moyens?

Je commençais à m'habituer à Andréas ; mais le caractère fantastique de ces vues formulées placidement par un homme qui, ce soir-là, offrait si bien la figure d'un brave entrepreneur retiré des affaires, me rendait quelque peu perplexe. - Avez-vous trois ou quatre jours à me donner? me demanda-t-il.

– Quand faudra-t-il partir?

– Demain soir, cinq heures, gare du Nord.

– Eh bien ! je vais arranger mes rendez-vous, moitié pour demain, moitié pour l'autre semaine.

Le lendemain, je trouvai Andréas à la gare.

– Je dois, me dit-il, vous présenter des excuses. J'ai pris des troisièmes ; elles sont incommodes, mais nous n'allons qu'à Compiègne, et je pense trouver dans le train des renseignements.

Je répondis ce que la politesse exigeait et nous nous engageâmes sur le quai. Andréas, à son habitude, fit toute la longueur du train, examina la locomotive, parla aux mécaniciens, et choisit enfin un compartiment vide. Une paysanne et son petit garçon montèrent ensuite, et puis un gros homme avec sa petite fille et des valises.

On partit. Il pleuvait. L'homme et Andréas se firent des politesses. On causa du mauvais temps, des récoltes compromises, des accapareurs de blé, des impôts mal répartis. L'homme était un marchand de vin des Epinettes. Il allait conduire sa petite chez un cousin, cultivateur. Il se trouva qu'il avait de la famille à Compiègne.

Il y a, paraît-il, de vieilles églises, des antiquités romaines.

– Justement, dit l'homme, il y a encore, à Compiègne, une vieille tour dans la maison d'une cousine à moi, presque sur les bords de l'Oise ; on pourra y aller, si vous voulez.

– Entendu, dit Andréas, et nous dînerons ensemble. C'est la tour où Jeanne d'Arc subit la première étape de son calvaire, ajouta-t-il pour moi.

– Je ne peux guère, dit le marchand de vin, à cause de la petite ; il y a deux lieues de chemin jusque chez mon parent, nous arriverions trop tard.

Mais Andréas le convainquit d'accepter. On passa Chantilly avec ses barrières blanches, ses herbages nets et ses maisons confortables, Creil et ses usines, les grands champs coupés de bosquets, les aimables horizons de l'ÎledeFrance, l'Oise grise et tranquille, et on arriva.

Nous dînâmes à l'hôtel de la Cloche. Cuisine appétissante, commensaux accueillants, vin guilleret. Notre invité, ravi, parlait fort ; il renouait connaissance avec de vieux camarades. Andréas conviait tout le monde, offrait des cigares, plaisantait, sans perdre l'occasion de donner un conseil, ou une recette.

– Vous voyez, me dit-il à part, nous avons de la chance. Si on avait pris des secondes, on n'aurait pas rencontré cet homme qui a été vingt ans porteur dans la

banque de l'Israël dont nous parlions hier soir. Il me renseigne sans s'en douter.

– Je ne saisis pas du tout ce qu'une vieille tour peut avoir à faire avec la situation politique européenne, dis-je ; mais vous m'avez habitué aux plans incompréhensibles. Peut-être un fil ténu relie-t-il ce banquier, ce ténor, ces deux femmes. La politique, l'héroïne de Vaucouleurs, et les lieux où nous allons excursionner?

– Il y a quatre cent quatre-vingt et un ans presque jour pour jour que Jeanne d'Arc a été incarcérée là où nous irons tout à l'heure.... répondit Andréas.

Je ne compris guère davantage, mais je ne questionnai plus.

Après le dîner, Andréas trouva un prétexte pour prendre congé du marchand de vin, en lui promettant d'aller le voir bientôt.

– Comprends-tu, me dit-il, il fallait que je regarde si réellement Jeanne d'Arc avait bien été prisonnière dans cette tour. Il fallait que j'aie auprès de moi quelqu'un du pays, et cet homme est du pays, et depuis bien plus longtemps qu'il ne s'en doute. Maintenant, il faut que nous soyons seuls dans cette tour.

Nous revînmes dans la ville. Il était près de onze heures ; et nous nous dirigeâmes vers la maison que notre compagnon de route nous avait indiquée au passage.

Au moment où Andréas en ouvrait la porte, un chien aboya ; mais il le siffla très doucement et, dès que nous fûmes entrés, le gardien, séduit je suppose, vint nous faire mille caresses.

– Garde-le avec toi, me dit-il, cache-toi derrière ces barriques, ne t'endors pas, ne bouge sous aucun prétexte, quoique tu aperçoives ou que tu entendes, ne fume pas. Il n'y a d'ailleurs aucun danger.

Là-dessus, il monta dans la tour, puis tout rentra dans le silence. Les horloges, l'attelage d'un roulier, le sifflement d'un rapide troublaient seuls la nocturne quiétude. De temps à autre, une torpeur me tombait sur les yeux comme un coup de massue. Je me secouais alors, puisque j'avais promis de ne pas dormir. Une demi-heure passa ainsi.

Le chien s'était étendu entre mes jambes. Tout à coup je le sentis trembler. Cherchant autour de moi le motif de sa frayeur, je ne vis plus la maison, le poulailler, ni les hangars. Du sol de vieilles murailles de pierre avaient surgi ; des torches dans leurs gaines étaient fichées au portail ; des personnages allaient et venaient, en costumes du XVe siècle, des gens de robe, des chevaliers, de la valetaille. Ils parlaient un langage difficile à entendre ; j'y reconnus des intonations bourguignonnes et des mots anglais. Je compris ; Andréas renouvelait en plus difficile le fameux souper des morts de Cagliostro. Cet homme avait renversé, la roue des temps ; nous étions revenus quatre cent cinquante ans en arrière. Sans rites, sans préparation, sans aide, d'un geste formidable de volonté, il avait réussi l'évocation de Jeanne d'Arc.

En effet, quelques instants plus tard, la vision changea et dans une salle voûtée, j'aperçus Andréas debout parlant avec une jeune femme revêtue du costume que tous les peintres ont attribué à l'héroïne. Ce n'était cependant pas une vision, car je sentais sous ma main le froid des murailles, j'entendais les voix des interlocuteurs et je pris même part à la conversation.

Une heure plus tard, tout s'était évanoui. La maisonnette, la cour, le chien, tout était là de nouveau. Mais la première parole d'Andréas fut pour me faire

promettre le secret sur tout ce que j'avais entendu, et sur tout ce que je pourrais entendre ou voir le lendemain et le surlendemain.

Il ne fallait pas songer à chercher un hôtel dans la petite ville à deux heures du matin. Nous rentrâmes dans la forêt par de petits chemins, et nous primes quelque repos dans une carrière abandonnée qu'Andréas sut découvrir.

Au matin, nous trouvâmes assez vite une auberge où nous déjeunâmes. Andréas lia conversation avec les rares clients : un garde-chasse, un instituteur, un paysan, et je finis par comprendre qu'il cherchait à se faire indiquer l'emplacement des ruines d'un château que ne mentionne aucun guide.

En sortant de l'auberge, après nous être munis d'une provision d'allumettes, nous fîmes quelques crochets par les « chemins de terre », comme on dit dans le pays, pour dépister les curieux, et nous commençâmes nos explorations. Nous allâmes au prieuré cistercien de Saint-jean-aux-Bois, au cou, vent des Bénédictines, à la Renardière, le tout sans succès. Le lendemain nous visitâmes Pierrefonds ; mais Andréas déclara qu'il s'y trouvait trop de monde. Ce fut le surlendemain seulement, à la sortie du Chemin des Plaideurs, qu'il me laissa espérer aboutir bientôt. Un large plateau circulaire d'un kilomètre de long, semé de vieux frênes droits, hauts et silencieux, s'offrit devant nous au débusqué d'un raidillon. Le sol feutré de feuilles mortes humides amortissait le bruit de nos pas - la courte phrase du loriot, caché au loin sous la futaie, le cri coléreux du geai voletant parmi les moyennes branches, l'appel d'une pie juchée sur les frondaisons soulignaient par intervalles le silence. L'odeur agreste des morilles se mêlait au parfum tonique du bois gonflé de sève. Par les entre-colonnements des grands troncs lisses le bleu du ciel éclairait et les rayons bas du soleil crépusculaire jaillissaient comme des javelots d'or aux mains d'anges guerriers.

— Voilà, dit Andréas, l'assemblée des anciens du peuple forestier. Plus sages que les hommes, ceux-là parlent peu ; ils ont vu si longtemps des nains paraître et s'évanouir tout en bas, à leurs pieds, ils sont accueillants aux faibles créatures. Comme il arrive au sannyasin en mal de délivrance, assis là-bas dans la jungle bourdonnante, les oiseaux nichent dans leur chevelure emmêlée ; ils fournissent à ces petits le vivre et le couvert. Immergé dans la grande âme hospitalière du sol paternel, leur esprit contemple ; il regarde tourner les roues des générations. Les jours après les jours, les neiges après les étés, les autans après les zéphyr, les peuples après les peuples, tout cela circule autour d'eux. Ils connaissent la loi ; ils savent que tout obéit au grand dieu, le temps, ce temps qui les fit naître d'une semence misérable, ce temps qui les fait croître, et qui, à l'heure inscrite en son livre invisible, enverra fatalement le bûcheron meurtrier.

Il était midi. La forêt tout entière faisait la sieste. Tout à coup, Andréas me retint ; il avait distingué un mouvement insolite dans un taillis à trois cents mètres. J'aperçus bien quelque chose qui remuait :

— C'est un cerf et deux biches, souffla-t-il, à voix basse ; ils reviennent de boire, car c'est le cerf qui est en arrière ; ou bien quelque crainte les aura chassés du gîte. Allons donc là d'où ils viennent ; nous trouverons de l'eau, ou autre chose.

Et, en effet, quelques minutes plus tard, nous arrivions sur un petit ruisseau, qui s'élargissait en mare, pour reprendre ensuite un cours capricieux.

— Est-ce que tu aperçois un peu d'iris? me demanda mon maître.

- Oui, tenez, à gauche.
- Alors, j'ai mon antidote.

Et, deux minutes plus tard, il me donnait à garder dans ma sacoche quelques poignées de serpentes qu'il avait prises avec leurs racines.

– Maintenant, dit-il, il faut trouver les ruines. On ne voit rien dans ce sous-bois ; il faudrait trouver un point de vue. Tirons vers un chemin cavalier.

Et il prit à gauche, à pas lents, inspectant les arbres avec attention, frappant le sol de sa canne, ramassant de temps à autre un peu de terre.

– Vois-tu, nous cherchons des broussailles et des serpents donc terrain sec, sablonneux, ou rocheux, de la bruyère, de l'herbe coupante, peut-être du genévrier, du chêne, du bouleau. Ah ! tiens, sans doute, là, derrière ce plateau de fougères. D'ailleurs, il m'a semblé voir un canon de fusil luire devant nous... Et il pressa le pas.

En effet, un peu plus loin, par un sentier qui croisait le nôtre, déboucha un garde. Andréas, en répondant à son salut, lui dit :

- Avez-vous vu le cerf, près du ruisseau, tout à l'heure
- Non, fit l'homme.

– Il remontait de la petite mare, en tirant sur la gauche il avait deux biches.

– Ah ! oui, dit le garde ; il devait venir de loin, vous savez ; quelque braconnier a dû le déloger ce matin.

Andréas s'était détourné tout en causant, il fit quelques pas à reculons, et alla heurter, comme sans le faire exprès, quelques bottes de brindilles qui séchaient sur le bord du sentier. En rétablissant son équilibre, il s'écria :

Tiens, une vipère, en montrant au garde les fagots.

– Ah bah ! dit ce dernier. D'ordinaire, elles ne viennent pas jusqu'ici ; il y en a toute une colonie sur une pente, à un kilomètre d'ici. On ne peut pas voir à cause des hautes futaies ; mais il y a là un grand rond pierreux, embroussaillé ; c'était des carrières dans le temps ; mais, moi-même, je ne vais jamais par là.

– Oh ! bien, nous non plus. - Et Andréas s'assit, offrit du tabac au garde et, ayant allumé sa pipe à son tour, s'enquit de la route de Compiègne. Nous causâmes encore un peu, et l'homme, ayant touché son képi, nous quitta.

– Maintenant, à nous deux, dit Andréas, en se frottant les mains. Allons jusqu'à cette futaie.

Arrivés là, il prit le paquet d'herbes qu'il avait cueillies au bord du ruisseau, m'en donna la moitié et, ayant passé le bas du pantalon dans sa chaussure, il se fit une couronne autour des chevilles avec ses herbes, un peu pressées au préalable.

– Comme ça, dit-il, aucune vipère ne nous mordra. Cependant, marchez avec précaution, d'ailleurs, là-dedans, on ne peut pas aller bien vite.

Et, en effet, nous nous trouvions sur un tel enchevêtrement d'orties, d'aubépines, d'acacias, de ronces et de chardons qu'il semblait à chaque pas impossible d'en faire un autre. Des serpents de toutes tailles fuyaient sans cesse. Un soleil lourd et la chaleur montant du sol m'accablaient et les grands bois silencieux avaient l'air de bataillons aux lances immobiles. nous guettant par d'innombrables yeux.

Le corps massif d'Andréas allait et venait dans cette brousse, se frayant un chemin sans bruit. Et je suivais. déjà tout trempé de sueur, lorsqu'il fit un cri sourd. Le terrain descendait brusquement à pic et, au delà du ravin, nous aperçûmes des

ruines toutes parées de verdure.

– Suivons, me dit-il, au lieu de descendre, il doit bien y avoir un reste de poterne.

On dépensa trois quarts d'heure pour faire le tour et, presque revenus à notre point de départ, nous découvriâmes les restes des piles d'un pont-levis. Il nous fallut descendre par les pierres disjointes, puis remonter en effrayant nombre de lézards. Je m'assis. Andréas coupait des branches sèches et en fit plusieurs faisceaux :

– Ceci nous fera des torches, expliqua-t-il.

– Vous voulez donc descendre dans les caves? demandai-je avec quelque appréhension.

– Eh oui ! et même, si j'en crois l'odeur qui flotte alentour, nous allons découvrir quelque chose de bien rare. Mais tiens-toi bien, mon docteur. Allons à la recherche des escaliers. Suis-moi.

Il restait des pans d'énormes murailles, mais si bien enfouies dans l'humus. si bien couvertes de plantes grimpantes, tellement défendues par de vieux arbres, qu'il fallait les toucher pour les voir. Il y avait là toute une faune rare et une flore inattendue. D'énormes coléoptères ; de gros nids de guêpes ; des abeilles redevenues sauvages ; des digitales énormes'. des prairies de fougères aussi hautes que nous des euphorbes ; quelques chênes portaient du gui.

– Cela est rare, en France, me dit Andréas ; il n'y a plus, de gui de chêne que dans le Menez, en Bretagne, et les paysans le gardent avec un soin farouche.

J'étais trop attentif où mettre le pied pour entretenir une conversation ; mais lui allait et venait sans fatigue apparente, comme il se serait promené aux Tuileries.

– Voici la cour ; là le puits, que nous ne prendrons pas et le donjon doit être non pas au milieu, mais en face, sur la périphérie, et c'est par là qu'on devait descendre dans les oubliettes ; allons voir. - A mi-chemin des escaliers, Andréas prit un corridor étroit ménagé dans l'épaisseur de la muraille et nous nous trouvâmes dans une chapelle souterraine où nous nous assîmes.

Là une scène semblable à celle de la veille se produisit, mais beaucoup plus dramatique. Je ne puis rien en dire de plus. Tout ce qu'il m'est permis d'ajouter, c'est que, quelques années plus tard, l'Europe entra dans le plus effroyable cyclone que ses peuples aient jamais subi.

## NOËL

Il m'était arrivé de rendre à un jeune ménage du monde cosmopolite un de ces services banals dont l'ennuyeuse conséquence est qu'il faut accueillir d'un air ravi la gracieuseté qui les paie. Mes hôtes m'avaient donc prié pour la nuit de Noël dans un des endroits de Paris où le luxe est le plus net et du meilleur style. La savante délicatesse de la chère, l'élégance des soupeurs ne m'avaient cependant pas rendu cette cérémonie moins longue. L'heure du départ était enfin venue, lorsque, au moment de prendre congé, j'aperçus dans un groupe d'hommes qui sortaient, eux aussi, la puissante stature d'Andréas. Il était en tenue de soirée, et ses compagnons, parmi lesquels je reconnus quelques visages célèbres, semblaient lui rendre les menus soins dont on entoure un personnage considérable.

Il m'aperçut, vint à moi et, prenant congé de ses commensaux, me proposa de passer avec lui les deux ou trois heures qui nous séparaient du jour. Il lui fallait de grand matin visiter quelques malades intéressants, nous remonterions ensemble jusque chez lui et je pourrais l'accompagner ensuite. J'acceptai et nous nous mîmes en route.

Andréas avait maigri. Sa beauté, d'ordinaire comme recouverte par le halo de la vigueur corporelle, apparaissait plus à jour dans ce dépouillement dû à de trop longues fatigues. Ses cheveux, portés longs maintenant, accentuaient le caractère surhumain de ce visage dont les lignes et les méplats rayonnaient de plus en plus la puissance de la douceur. Les rides s'accroissaient sur ce front admirable, autour de ces yeux vigilants, de cette bouche à l'émouvant sourire. Mais le regard restait lumineux, limpide et magnifique. Selon sa coutume, il me questionnait par courtes phrases, dont le lien n'apparaissait pas immédiatement.

— Que dis-tu, docteur, de tout ce marécage où le monde entier patauge, que dit-on autour de toi?

— Rien que vous ne sachiez, assurément, répondis-je, si j'en juge par la diversité des conditions de ceux avec lesquels on vous rencontre. Tout le monde se plaint ou s'irrite, mais c'est le découragement, l'écoeurement des hommes de bonne volonté qui me paraît significatif et qui m'inquiète le plus.

— Il n'y a pourtant pas de quoi se décourager, répliquait Andréas, en allumant sa pipe ; à moins que les gens que tu appelles de bonne volonté ne soient pas des serviteurs du Ciel. Tu penses peut-être : qui est un vrai serviteur du Ciel? Oui, tu as raison de le demander : qui sert le Ciel? Et moi je me le demande aussi à moi-même : Suis-je un serviteur

Il y a tant à faire, tant à faire...

— Ainsi donc, remarquai-je, c'est vous qui dites les paroles les plus décourageantes ! Si vous estimez que le travail dépasse vos forces, vous, que dirons-nous, nous autres, que dirai-je, moi?

— Tu diras, répliqua Andréas en souriant, que je suis un vieux radoteur. Vois-tu, je sais bien que les choses paraissent mal marcher, et je m'en déssole. Mais je sais aussi que les choses marchent comme il faut qu'elles marchent ; comme il est bon qu'elles marchent ; et je garde confiance. Toi, tu es un être jeune et simple ; tu vois tout en blanc, ou tout en noir ; moi, je suis un vieux grognon compliqué.

— Il vous plaît à dire, fis-je, et tout ce que je pense de vous, c'est que vous êtes secourable et bon. Je crois, en effet, que je me forme des êtres et de la vie une

représentation trop simpliste. Je ne suis pas simple, je suis simpliste ; tandis que vous, vous êtes simple ; ce n'est pas du tout la même chose.

– En effet, la vie se développe en nuances innombrables. C'est pourquoi aucun système n'a encore été inventé qui embrasse tout le possible ; c'est pourquoi le sort d'aucune créature n'est définitif. Aucun des séides de l'Adversaire n'est enfoncé dans les Ténèbres au même degré. Aucun des serviteurs du Ciel ne possède exactement la même qualité de Lumière. La plupart même, le gros de chacune des deux armées n'est qu'une masse non cohérente, flottante, indécis dans les lueurs troubles d'un tiède crépuscule. C'est pourquoi, si tu veux te mêler de parler de Dieu aux hommes, il te faut d'abord de la prudence, ensuite, de la prudence, et enfin, de la prudence.

– Avec tant de prudence, est-ce que je ne finirai pas par rester tout simplement bien tranquille chez moi ?

Non, jamais, déclara Andréas avec énergie ; tu aurais tort. Il faut sortir. Crois-tu donc, reprit-il après une pause, crois-tu donc que, lorsque je m'occupe de quelqu'un, on ne me montre pas son avenir et ce qu'il fera de la Lumière que je lui donne ? Crois-tu donc que, sur cent individus qui viennent me demander du travail, je ne vois pas qu'un seul, deux peut-être feront jusqu'au bout ce travail ? Sachant cela, puis-je refuser leur petite Lumière aux quatre-vingt-dix-huit autres, ai-je le droit de la leur refuser ?

– Sans doute, dis-je, les trahisons ou, si vous préférez, les défections conscientes ne me surprennent ni ne m'émeuvent ; mais les lâchages involontaires, les abandons inconscients de ces coeurs qu'on chérit, à qui on voudrait tout donner, et qui ne peuvent pas recevoir, qui vont à gauche en croyant aller à droite, qui s'imaginent travailler alors qu'ils ne font que vivre du -travail des autres...

Qu'est-ce que cela peut bien te faire, mon bon docteur ? répondit Andréas. On te demande, tu donnes ; on s'offre, tu acceptes, on rejette ton cadeau, tu le ramasses soigneusement ; on s'en va, tu pries le bon Dieu pour l'aventureux voyageur. Si tu veux faire quelque chose pour tes frères, qu'aucune de leurs fantaisies ne te surprenne ; tu ne retiendras personne malgré lui, l'essentiel, c'est que, pendant qu'on t'écoute, tu prononces vraiment une parole de Vie. Ceux de tes amis qui veulent travailler, qu'ils travaillent deux fois : pour eux et pour les novices qui, se croyant tes amis, ne travaillent pas. Le courage des uns, l'indolence des autres, tout cela se retrouvera plus tard. Rien ne se perd. Tant qu'ils ne te quittent pas, ils restent, n'est-ce pas ? Alors, ne te tourmente de rien autre que de leur donner aujourd'hui ce que tous te demandent aujourd'hui. Demain, il fera jour encore, pour toi, pour eux et pour moi.

– J'accepte vos bonnes paroles, répondis-je, de tout mon coeur. Mais enfin, vous-même, permettez-moi cette demande indiscreète, vous ne vous trompez pourtant pas ainsi dans vos choix ? Vous savez à qui vous avez à faire ?

Toi aussi, dès le premier coup d'oeil, tu sais à qui tu as à faire ; tu ne te l'avoues pas à toi-même parce que le Ciel t'a donné de l'humilité ; mais tu sais. Moi aussi, je sais, ou plutôt, nous ne savons pas ; c'est la Lumière en nous qui nous donne le renseignement. Or, Jésus ne savait-il pas, dès le premier jour où il le rencontra, dans son enfance, que Judas le trahirait ? Ne l'a-t-il pas accepté tout de même ? Et Pierre ? Aussi ; n'est-ce pas ?

Nous étions arrivés auprès du vieux cimetière de Belleville. Quelques lueurs d'aurore perçaient l'obscurité bleue de la nuit finissante. Le froid était vif. Des chants

isolés montaient vers nous, qui nous semblaient inconvenants envers Celui qu'ils prétendaient commémorer. La ville immense, gardant encore tous ses feux allumés, flottait dans les ténèbres indécises comme un grand vaisseau plein de sourdes rumeurs parmi les brumes de l'océan septentrional. Mystérieux spectacle qui correspondait à mon irrésolution. La voix profonde d'Andréas en rompit l'enchantement :

— Oui, prononçait-elle, nous ne sommes qu'ignorance et des aveugles conduisant d'autres aveugles. Parfois l'omniscience nous transperce. Son bref éclair imprévu doit nous suffire ; il coïncide toujours avec une possibilité importante. N'attendons pas de notre labeur actuel une récolte régulière. Cependant, si rares que pourront être les épis mûrissants, leur valeur dépassera toujours nos peines. A considérer l'immense sollicitude du Père et le petit nombre des coeurs qui acceptent de la recevoir, ne semble-t-il pas, lui aussi, se tromper sans cesse? Cependant, il ne se trompe jamais. Ainsi, mon docteur, affermis, ton âme, consolide-la, fais-en un roc inébranlable. Les défections, les trahisons, ce n'est rien autre que des reculs pour un élan futur. Ne sommes nous pas quelques-uns qu'au fond aucun échec ne déconcerte? Les autres qui se dispersent reviendront sûrement un peu plus tard ; et le lien solide et souple qui les attache quand même à nous, c'est justement notre premier accueil que tu te reproches à tort comme un manque de clairvoyance ou de fermeté. Va, je t'atteste devant la Vérité que tu marches dans le bon chemin ; mais souviens-toi toujours qu'il est raboteux... Et. ajouta-t-il en reprenant son allure coutumière d'affectueuse bonhomie, allons à la maison demander à ma femme une bonne tasse de café.

## ANTIBES

Ce matin-là, un coup de mistral balayait les nuages pluvieux qui, depuis quelques jours, avaient versé l'eau bienfaisante sur les campagnes desséchées depuis des mois. A l'horizon septentrional, les cimes italiennes étendaient leurs neiges que le soleil levant ornait d'un rose précieux. Les collines s'éveillaient dans le brouillard d'améthyste montant de leurs vallées ; la mer, par contraste, approfondissait les bleus métalliques des jours de grand soleil et, dans le petit port, les tartanes appareillaient avec lenteur ; déployant leurs voiles rapiécées, bises et rouges, sous le regard des vieux pêcheurs immobiles.

A l'arrière d'une barcasse livournaise, un homme causait avec les matelots. Sa silhouette ne m'était pas inconnue. En me rapprochant, je vis avec surprise que c'était Andréas. Il me regarda comme je passai et, d'un clin d'oeil, me fit comprendre qu'il me rejoindrait tout à l'heure. Je l'attendis en flânant dans un chantier de canots. Puis, la barcasse largua ses amarres et, quelques minutes ensuite. Andréas vint à moi, de la même allure tranquille, avec le même sourire paternel, avec le même regard de puissance et de bonté.

Mais son visage vieilli portait les traces de fatigues accablantes et tout de suite. Je lui en exprimai mon inquiétude.

– Ce n'est rien, me répondit-il ; ce n'est rien ; ne te tourmente pas. Tu sais bien que, si je la Lui demandais, le Père. m'accorderait la victoire d'ici trois jours ; mais nous avons le temps de vaincre, comprends-tu? Nous ne sommes pas pressés d'en finir ; nous ne devons être pressés que de répandre la Lumière. Plus la lutte aura été longue, plus les êtres monteront haut.

– Ah ! répliquai-je, je vous retrouve bien pareil à vous-même, inamovible et comme debout sur le seuil de l'éternité.

Il fit un geste de souriante dénégation :

– Voyons. mon docteur, ne fais pas de littérature ; je suis un homme semblable aux autres. Ne te monte pas la tête ; la vie est bien assez compliquée comme cela. Nous avons chacun notre petit travail ; faisons-le tout simplement, mais tout à fond. Mais, et toi, que deviens-tu?

– Vous le savez de reste, dis-je. Je ne suis pas très satisfait...

Qui peut l'être? Tiens. regarde la barcasse, elle a bon vent, elle touchera Porto Maurizio en temps voulu. Tu vois, les choses s'arrangent toujours quand on garde confiance. Hier soir rien ne marchait ; demain tout ira parfaitement, s'il plaît à Dieu. Toi, mon docteur, tu es toujours le même ; tu te fais trop de souci. Patience, patience ; à chaque jour suffit sa peine. Quand tu seras un saint, c'est alors que commenceront les véritables difficultés ; pour le moment, la besogne est simple.

– La besogne est simple, interrompis-je, un peu surpris ; sans doute ; mais encore faut-il la faire les vingt-quatre heures de chaque jour., pour qu'elles soient parfaites, définitives. qu'il n'y ait plus à y revenir, comme je trouve cela difficile !

– Tu as grandement raison, rien n'est plus difficile. affirma Andréas, d'un ton grave. Le tort qu'on a, c'est de vivre aujourd'hui en pensant à après-demain. Je n'interdis pas la prévoyance, mais cette prévoyance d'aujourd'hui même, quoiqu'elle vise le mois suivant, elle appartient au travail d'aujourd'hui.

– Oui, être tout entier au travail actuel ! C'est possible pour vous, mais pour

nous?

– Pour tout le monde, mon docteur ; car, si j'ai un Ami, puisque tu es mon ami, toi aussi tu l'as, cet Ami ; et tes amis peuvent l'avoir aussi. Tous ceux de tes camarades qui ont traversé la guerre sans accident, c'est parce qu'ils ont su être simples; et, je te l'affirme, s'ils continuent à rester simples, ils pourront traverser la paix, ce que l'on appelle la paix ; ils n'ont qu'à ne pas faire de phrases, dans leur coeur, avec le bon Dieu. Vois-tu, tout est si simple ! Le Christ est simple ses ordres sont clairs, c'est nous qui compliquons...

– Cependant, hasardai-je, trouver de l'argent pour les pauvres, trouver des forces aux affligés, trouver la guérison aux malades, ce n'est pas tout de même si simple, il me semble? Et gagner son pain honnêtement, parmi toutes les cupidités, ce n'est pas commode?

– Mais si, c'est simple. Seulement, vous tous, vous. cherchez la simplicité au moyen de la complication. Il vaudrait mieux aller à la simplicité par la simplicité, c'est-à-dire en se faisant tout petit, tout petit. Regarde les grands littérateurs, les grands peintres ; il y en a ici, en ce moment ; nous irons les faire causer un de ces jours. Dans leurs débuts, ils ont tous fait des livres ou des tableaux très touffus, avec des tas de recherches, de procédés, de sous-entendus, de mots rares, de techniques savantes. Et puis, ils se sont aperçus qu'ils faisaient du métier, non pas de l'art. Ils ont raturé, ils ont restreint leur vocabulaire ou leur palette ; ils ont surtout ouvert leur sensibilité, agrandi leur compréhension, ennobli leur âme. Maintenant, ils sont presque simples. Ils auraient pu le devenir trente ans plus tôt, s'ils avaient lu l'Evangile. Toi, de même ; deviens simple dans ton coeur et puis, tu trouveras les procédés simples pour guérir et pour aider.

Ici Andréas fit mine de se plonger dans un de ces longs silences dont il avait l'habitude. Et, comme je craignais de le perdre de vue pour des mois peut-être, je lui demandai d'autres conseils pour parvenir à cet état de solidité intérieure qui favorise l'activité la plus intense tout en laissant l'essor le plus libre à nos désirs nobles et à nos enthousiasmes. Voici à peu près ce qu'il me répondit :

– Vois-tu, ceux qui croient que, parce qu'ils se sont voués au Christ, leur vie doit être tranquille et monotone, se trompent. Ceux qui croient que, parce qu'ils se sont voués au Christ, leur vie doit être un long martyre, se trompent encore. Les uns et les autres n'ont raison que sur ce point : de s'être voués au Christ. Mais, puisqu'ils se sont donnés à ce Christ, de la toute-puissance et de la toute-bonté de qui ils sont certains, de quoi s'inquiètent-ils donc? Puisqu'ils sont dans la, main du Père, qu'ils fassent à fond leur devoir, qu'ils demandent pour tout, cela suffit. S'il exauce, c'est bien, s'il refuse, c'est bien ; s'il envoie l'épreuve, c'est bien, s'il envoie quelque bonheur, c'est bien. Tiens-regarde, justement, ce vieux monsieur, . qui descend de son auto et qui vient ; tu le reconnais sans doute?

En effet, c'était un très grand personnage dont tout le monde alors connaissait le nom. Il s'était arrêté, attendant un geste d'Andréas, exactement comme moi, tout à l'heure, sur le port.

– Tu vois, tes camarades, en cinq ans, ont risqué dix mille fois la mort ; ils'vivent. Lui, depuis trois ans, il a été pourchassé par des milliers d'hommes, traqué, sans argent, sans refuge. On le croit dans une forteresse, ou enseveli sous la neige, quelque part vers l'Est. Le voilà ; il a su rester simple. Allons lui serrer la main puisque

tu le connais ; nous déjeunerons ensemble.

## LA BATAILLE

Une dépêche m'avait appelé à Nyon ; et je n'étais guère en avance à la gare. Comme je courais au guichet, quelqu'un se trouva devant moi qui, en saluant, me dit : Ne te presse pas, mon docteur, nous avons encore dix minutes à attendre, car je suppose que tu prends le train de Pontarlier? Leur machine ne va pas ; il faut qu'ils en changent.

C'était Andréas. Il ne me laissa pas me remettre de ma surprise :

– Je vais au télégraphe, continua-t-il. Prends une seconde, et attends-moi, tu veux bien que nous fassions route ensemble jusqu'à Dijon? Moi, je vais au Creusot.

Le train partit en effet avec le retard annoncé. Nous avons trouvé un compartiment vide. Andréas m'offrit un journal et me demanda la permission de travailler ; il en avait pour une petite heure et nous causerions ensuite. Je savais ce qu'il voulait dire. Je compris l'accident de notre locomotive et pourquoi, dans ce train bondé, nous avons la chance d'être seuls. Je m'installai à l'autre bout de la banquette et, me tournant vers la portière, je ne m'occupai plus de mon voisin. Quand, par grand hasard, Andréas ne « travaille » pas seul, il veut qu'on l'ignore absolument. J'eus tout le loisir de savourer l'heureuse rencontre. - Un soir, en me quittant, il avait fait un plongeon dans la foule et elle s'était refermée sur lui, comme la mer sur le bateau qui sombre. Combien de fois, depuis le cataclysme sanglant qui dévasta l'Europe, mon coeur n'était-il pas tristement revenu vers cet homme ? Que faisait-il durant l'immense cauchemar? Oublieux de la règle que le Christ impose à ses soldats, je m'étonnais de ne pas entendre la chronique secrète parler d'Andréas ; j'aurais voulu le voir aux conseils des grands chefs. Et il était là, soudain, aussi calme, aussi affectueux, avec son paternel sourire. Certainement, il n'avait pas ralenti ses mystérieuses activités ; je le sentais bien. Comme autrefois, l'air autour de lui vibrait de toutes sortes de présences ; je respirais de la force et de l'immutabilité. Il était le même, tout entier le même.

Un peu après Fontainebleau, il rompit le silence :

– Eh bien, mon docteur, que dis-tu de tout cela?

– Ah ! j'ai trop de questions, j'ai trop de requêtes. Vous voyez bien tout ce qui me manque, tout ce qui nous manque à tous. Que puis-je?

– Mais la France possède tous les éléments de la victoire. Le Ciel la lui donnera dès qu'il le voudra. En ce qui te concerne, tu es dans la tempête ; reste à ta place ; subis jusqu'à la fin ; il faut...

– Mais subir, ce n'est pas assez. Je ne fais rien, moi ; je suis un inutile.

– Personne n'est inutile, mon docteur, prends patience. Tu sais bien que je n'aime guère donner de conseils, cela augmente les difficultés, surtout pour nous autres qui sommes tenus en observation par les séides invisibles de l'Adversaire. Car c'est dans l'Invisible qu'a lieu la vraie bataille. Cette guerre-ci fut remarquable : à la fois militaire, politique, ethnographique et spirituelle. Les armées physiques s'y trouvèrent dans le prolongement exact des deux armées mystiques de la Lumière et de la Ténèbre. Heureux sommes-nous d'avoir vécu en une telle époque !

– Oui, ceux qui se sont battus ; mais les autres?

– Qu'ils se battent maintenant ; il y a la bataille civique. Tous vos écrivains l'ont signalée. Cependant on pourrait davantage.

– Quoi, dites-moi quoi?

– Pas d'autres choses, mais celles qu'on fait, les faire plus à fond : l'aide sociale, - la tenue morale, la propagande par la presse, par la conversation... ; bien des tentatives encore, car il y a d'autres sortes de combats, ajouta Andréas, après m'avoir lancé un coup d'oeil scrutateur.

Je me recueillis un instant, puis je me décidai :

– Ecoutez, dis-je, il est probable que vous ne voulez pas me donner d'ordre. Mais ce que vous me croyez capable d'entreprendre, expliquez-le moi ; je réfléchirai ensuite.

– Oui, continua Andréas, comme s'il ne m'avait pas entendu, les tranchées, les grenades, les obus, les gaz asphyxiants, les corps à corps, toutes ces horreurs effroyables ne sont que l'ombre de ce qui se passe au delà du voile. Or, si, pour les affronter, si pour simplement faire figure de bon citoyen, il faut être héroïque, qui sera capable de la guerre spirituelle? Quel homme peut demander cela? Quel homme peut commander cela?

– Mais le Christ cherche ces hommes. Il me demande. moi, je le sais bien ; et je sais bien que ce n'est pas sans motif que je vous ai retrouvé.

Après un court intervalle, Andréas reprit :

– Les actions éclatantes sont précieuses ; mais les actions que Dieu seul voit les dépassent. Les premières sont les fleurs ; les secondes sont les semences ; et le Christ en est le jardinier. Ceux-là seuls les accomplissent qui savent se taire. Tu connais des gens qui sachent se taire?

– Je connais des gens discrets.

– Oui, tout le monde est discret ; mais à condition que le voisin s'aperçoive qu'on détient un renseignement sensationnel. - Et Andréas rit un peu.

Il y aurait donc une discrétion intérieure, une taciturnité mentale? Il faudrait, non seulement se taire, mais encore ne pas laisser voir qu'on pourrait parler? Il faudrait « oublier » effectivement, et se souvenir à volonté? Que l'oeil le plus pénétrant ne puisse pas lire sur mon visage que je cache quelque chose? Que les démons subtils ne s'en doutent même pas?

– Voilà, mon docteur, telle est la première consigne. Tu sais que les consignes en campagne ont la mort pour sanction ; pour le soldat du Ciel, imagine ce qu'il risque. Et c'est justice, car l'acte ne porte pas en soi toute sa valeur, elle dépend pour une grande part de celui qui l'effectue. Inutile de te chercher des exemples, n'est-ce pas? Voilà pourquoi une chose aussi minime que ne pas médire est, pour nous, tellement importante. Autour de nous, des centaines d'êtres se règlent sur notre allure, et d'autres centaines nous guettent pour nous faire tomber.

– Oui, je me souviens ; vous me disiez cela autrefois. Mais on n'accorde jamais assez d'importance aux travaux simples. Aussi, à l'avenir...

Andréas m'arrêta :

– C'est bien, il suffit. Tu connais ton devoir, exécute-le jusqu'au bout, avec entêtement. Que tu meures de fatigue, qu'est-ce que cela fait?

– D'accord, répondis-je ; et puis, il y a la prière.

– Laquelle? la prière opportuniste? la prière économique, en tranches toutes prêtes? la prière pusillanime, l'égoïste? Ah ! non, docteur ; une prière perpétuelle, qui embrasse les plus petits détails et les plus vastes objets ; une prière de tendresse

débordante, et quand même impassible ; une prière nue, droite, sûre de Jésus, mais anéantie, voilà ce qu'il faut. D'un coeur incandescent retombe la pluie fraîche du bon Dieu sur le sol desséché par l'enfer. Devant notre Roi, rien n'est puéril, rien n'est irrémédiable. Devant toi, donc, que tout apparaisse comme une semence d'éternité. Pour celui qui, à cette heure, assume l'office de la prière, ni veille, ni sommeil, ni repos, ni lecture, ni délasserment ; mais de la prière et de la peine. Qu'il force son moi jusqu'à le briser. Que son corps se soumette ou qu'il tombe. Et, si le corps tombe, l'esprit continuera, de l'autre côté, le travail...

Telles furent, en substance, les paroles d'Andréas, dites sur le ton familier de la causerie. Mais toute une avalanche de forces roulait par-dessous cette voix tranquille. La certitude souveraine, la sagesse, les plus vastes conceptions s'y devinaient. L'enthousiasme instinctif que suscitent les fanatismes ne s'en dégageait point ; mais ma volonté montait vers un mode nouveau. Des lumières certainement se levaient en moi ; je me sentais devenu autre.

J'écoutais encore l'écho intérieur de ses dernières phrases, qu'Andréas reprit :

– En outre, il y a des réactions, c'est là le plus dur du travail de prier. Chez nos ennemis, il y a des hommes intelligents, des hommes à fort magnétisme. C'est évident, puisqu'ils servent le Prince de ce monde, celui qui gouverne entre autres choses les magnétismes. Les esprits de ces hommes attaquent nos esprits, et par la force et par la ruse. Un soldat du Christ demande, par exemple, qu'un concussionnaire soit arrêté ; aussitôt, les génies de tous les rouages administratifs où atteint cette concussion, les esprits des complices, ceux de l'ennemi, de toutes ses formations correspondantes, de ses sciences, de ses usines, de ses centres intellectuels, tous les faux anges de sa religion, tous les serviteurs de la Bête, en un mot, tout cela réagit et essaie d'accabler le serviteur du Ciel. L'Armée de la Matière contre l'Armée de l'Esprit., Que le soldat du Christ, voyant tous ses efforts provisoirement vains, se décourage, que son calme s'altère, qu'il s'irrite, ou qu'il critique, voilà, tout est à recommencer. Le général, au milieu de son état-major, dispose ses plans dans une tranquillité relative. Le soldat du Christ est à la fois combattant et stratège. Il lui faut souffrir, et rester lucide. En outre, il doit prendre une occupation matérielle quelconque.

– Je vois alors que personne ne peut dire : je serai un soldat.

– Non, mon docteur ; du moins, non... et oui.

– Bien, j'ai compris.

– En ce cas, marche, conclut Andréas ; et tâche que d'autres t'accompagnent.

Le Ciel aide les faibles. N'aie crainte, mon docteur, ajouta-t-il en souriant, - et il me fixait droit dans les yeux, d'un regard clair et fort, tandis qu'une sensation singulière de joie calme se répandait en moi, allégeant mon corps, et illuminant mes facultés.

– Il doit y avoir, demandai-je après quelques minutes de réflexion, dans les purifications morales, quelque chose spécialement propre à faire exaucer nos prières.

– Mais il y a d'abord la charité, l'acte de charité est le meilleur pour tout. En outre, si l'on ne craint pas sa peine, qu'on s'abstienne de médire, non seulement d'une personne, mais même d'un animal, même d'un objet, même du temps... Mais oui, ajouta Andréas devant mon air surpris ; un animal a de l'intelligence ; un objet, la pluie, tout cela, ce sont des êtres qui vivent. Tu m'as l'air d'oublier que le disciple du Christ se trouve en esprit dans la maison du Christ où tout est vie, intelligence et

amour?

– Oui, j'oubliais cela, en effet. murmurai-je.

– Tu n'oublieras pas toujours, va, dit-il en manière de consolation. Tu le sais bien, nous sommes des serviteurs du Christ, du Verbe... du Verbe, comprends-tu? Mais le vrai Verbe, c'est l'acte. C'est pourquoi, pendant la guerre, ce fut le troupier qui tint le premier rôle. Le civil, même un saint, même un homme de génie, ne se trouva qu'au second plan. Quant à ceux qui restent sur place, tant pis pour eux ; ils prolongent leur bail sur la terre de six mille ans, peut-être de davantage encore. Mais, tu vois, je dis aux autres de se taire, et moi, je bavarde. Au revoir, mon docteur, au revoir... Ne te dérange pas, reste assis.

Et, comme le train entra en gare de Dijon, Andréas s'apprêta.

Comme, ces heures avaient passé vite !

Et que de questions encore, et que de besoins à lui dire, que de souhaits à formuler ! Mais, inexorable malgré son bon sourire, Andréas était descendu. Tout en se dirigeant vers la sortie, il me faisait adieu de la main. Et, à mesure qu'il s'éloignait, je comprenais davantage tout ce qu'il m'avait dû, et combien en somme ce peu englobait tout l'unique Nécessaire.

## RÉSURRECTION

Les derniers épisodes que je viens de raconter avaient produit sur moi une impression définitive, que sans doute la maladresse de mon récit ne fera point partager au lecteur. Je me lançai avec ardeur dans la voie étroite qu'il me semblait bien, maintenant, avoir aperçue. Mais je ne tardai point à recueillir les fruits de mon inexpérience. Je voulus contrôler sur les faits la vérité des doctrines d'Andréas. Je soignai des malades gratuitement, je donnai mon argent et mon temps, je passai des nuits, je subis les caprices de mes amis, je retranchai mes plaisirs d'art et de littérature, je vendis mes livres. Alors on se moqua un peu de moi, puis on plaignit ma faiblesse de caractère. Les consultations fructueuses s'espacèrent. Mes correspondants, comme je ne flattais plus leurs manies de magisme, de divination et de phénomènes, me jugèrent timoré ; ma réputation diminua dans les cercles d'illumination. Des cas désespérés que je ne pus guérir firent renaître en moi des doutes qui augmentèrent graduellement jusqu'à un morne désespoir.

Peu à peu, le courage m'abandonna. Tout me devint insipide et fastidieux. Je pris des drogues pour dormir, pour ne plus penser ; sortir m'était odieux ; rester chez moi était un supplice, lire m'ennuyait. Le me donnais tout juste la peine de me nourrir.

Au bout de trois mois de cette mélancolie, quand j'étais résigné à attendre la fin sans plus faire un mouvement, quand il me sembla bien évident que l'univers et moi-même n'avaient pas de sens ni de but, on vint me chercher un soir. Une jeune femme du voisinage se mourait de la phtisie depuis un an. Elle était à toute extrémité. Aucun médecin ne voulait se déranger ; et son mari, au désespoir, m'expliquait qu'il ne comptait plus la voir guérir, mais qu'elle étouffait, qu'il fallait la soulager au moins une heure, le temps de l'agonie. J'étais trop indifférent à tout pour songer à lui refuser.

Je partis avec lui. Il était deux heures du matin. Or, dans la rue, devant nous, un homme parut, venant à notre rencontre. Il était de haute stature, mais si bien proportionné que je ne me rendis compte de sa taille que quand nous fûmes tout proches de lui. Rien dans son costume ne le faisait remarquer ; mais il avait l'allure d'un grand seigneur. En nous croisant, je levai les yeux vers lui machinalement, et je reçus son regard comme une flamme de lumière douce. Il nous avait dépassés. Je me retournai vers lui ; il se retourna en même temps. Alors, sans réfléchir, j'allai à lui ; il mit son chapeau à la main et me dit :

– Docteur, je crois vous connaître ; pardonnez-moi mon indiscretion, n'êtes-vous pas un ami d'Andréas?

Je m'étais également découvert, assez interloqué.

Oui, lui répondis-je. Et, comme je cherchais mes mots :

-Vous allez voir un malade, je parie, continua-t-il, peut-être pourrai-je vous être utile, si vous voulez bien me permettre de vous accompagner.

Et, tout à coup, je compris. C'était Théophile ; c'était lui. Mon cœur se mit à battre par bonds ; désespoirs, rancœurs, rancunes, amertumes, dégoûts, je sentais tout cela se dissiper en lourdes volutes rampantes, en même temps que j'expliquais à mon client :

– C'est un docteur de mes amis, un spécialiste ; nous allons l'emmener voir

votre femme.

L'homme, perdu dans sa douleur, ne répondit rien et nous arrivâmes bientôt chez lui.

C'était le ménage pauvre et touchant de l'employé, avec son décor banal de fausse aisance. La mère de la malade était là, sans plus de larmes, les traits figés dans une sorte d'hébétude. Elle dit à son gendre, d'une voix absente :

– Il est trop tard ; elle est morte.

Je me penchai sur le lit de la malade. Aucun bruit du coeur, aucun souffle ; le nez délicat s'était déjà aminci ; le visage avait recouvert ce calme immobile qui ne trompe point, un peu de chaleur persistait seule au creux de l'estomac ; mais le pauvre corps, si terriblement décharné avec, aux articulations, de gros renflements, semblait supplier qu'on le laissât désormais tranquille dans la ténèbre paisible du cercueil.

– Croyez-vous qu'elle soit morte? dit tout à coup Théophane. Et sa voix sonnait chantante dans le silence.

Je fis un geste d'affirmation.

-Vous l'aimez, n'est-ce pas? vous avez des enfants? demanda-t-il coup sur coup au mari. Et, sans attendre de réponse, il continua :

– Si donc elle revient à la vie, si on la réveille tout à l'heure d'entre les morts, vous vous montrerez reconnaissant envers le Ciel, et vous resterez avec elle, vous ne la quitterez pas, ni de coeur, ni de corps?

Le pauvre homme, interloqué, n'osant comprendre, nous regardait sans pouvoir rien dire.

– Soyez calme, lui dit Théophane, très doucement ; ne vous faites pas de chagrin, répondez-moi en conscience.

– Est-ce possible? balbutiait le mari. Mais il ne se peut pas que vous vous moquiez..., oui, si vous dites cela, elle peut revivre... Je vous promets... Et il s'abattit, tout secoué de sanglots, tandis que la vieille mère, effondrée, embrassait éperdument le corps déjà froid de sa fille.

Et Théophane, s'approchant du cadavre, en prit les deux mains dans sa main gauche et, soulevant la tête inerte dans sa main droite, il lui dit tendrement, tout bas, à l'oreille - mais nous entendîmes tous - : « Mon enfant, ma fille, viens, reviens, cela te sera compté ; ils ont besoin de toi ! ».

Et, sans que nous ayons eu de frisson - c'était tout naturel, la morte devait ressusciter -, la femme ouvrit les yeux, se redressa, regarda la chambre.

– J'ai rêvé, soupira-t-elle.

Sa mère et son mari à genoux lui embrassaient les mains ; et elle, blottie sur la poitrine de Théophane, se prit à pleurer silencieusement.

– Allumez une seconde lampe, dit Théophane.

La mère se releva, chancelante, et revint avec une lampe que l'on disposa pour bien éclairer la malade.

Vous voyez, nous dit-il, elle reprend. - Et, en effet, au bout d'un quart d'heure, les chairs étaient un peu revenues autour des os ; la figure était plus pleine, plus colorée. Transporté de joie, le mari se jeta aux pieds de Théophane, mais celui-ci le releva comme j'aurais fait d'un enfant..

– Non, non, lui dit-il, c'est le Ciel qu'il faut remercier. Et il ajouta, en faisant

un pas en arrière :

— Souvenez-vous de ce que vous avez promis. Il y a un livre où sont écrites des histoires de morts revenus à la vie ; faites ce qu'enseigne ce livre. Allons, au-revoir ! - Et, tout rayonnant d'affectueuse bonhomie, il embrassa la femme, la mère et le mari, et sortit avec moi.

Je croyais rêver. Cependant la rue où nous marchions, je la reconnaissais. Ici, une palissade ; plus loin, un terrain vague ; là, en bas, le fournil du boulanger ; à gauche, le bar où criaient des noctambules de bas étage. Oui, j'étais toujours sur la terre, à Paris ; je marchais à côté d'un inconnu ; et c'était lui, Théophile, l'illuminateur, le guide tant espéré dont la seule présence dissipait mes ténèbres, chassait mes doutes, reconfortait ma fatigue.

Il m'expliqua qu'il devait prendre à quatre heures du matin le rapide de Brindisi, qu'il ne pouvait différer son voyage, ce train ne circulant qu'une fois par semaine, que, d'autre part, il avait beaucoup à me dire, et que, si j'étais libre, il me demandait de vouloir bien venir avec lui jusqu'à Modane. Dans son coupé retenu, nous serions tout à fait chez nous. J'étais enchanté. Nous arrivâmes tranquillement à la gare de Lyon ; et, pendant dix grandes heures, il continua de m'instruire, tout en fumant. Car il paraissait, comme Andréas, vivre à la mode ordinaire.

Il parlait sans hâte, par courtes phrases simples, sans viser à l'effet. De tout ce dont il m'entretint il semblait avoir été spectateur. Il m'expliqua moi-même à moi-même, me démontant les rouages les plus cachés de ma conscience ; son regard perçait l'obscurité opaque des siècles disparus. Je ne puis redire ici tout ce qu'il m'apprit cette nuit-là ; toutes sortes de raisons s'y opposent ; mais imaginez la plus grande concentration mentale fonctionnant de concert avec une limpidité parfaite de l'intelligence ; imaginez une compréhension immédiate et toujours juste des rapports de causes à effets, une mémoire nette des plus petits détails ; une sensibilité exquise s'étendant à des êtres actuels, comme à des êtres éloignés dans le temps et dans l'espace. Une joie très intime, très calme, très limpide, tel fut mon état d'âme, cette nuit-là, si bien que fatigue, fièvre, lourdeur et somnolence furent oubliées. Mais les mots ne peuvent toutefois rendre l'exquise, l'idéale fraîcheur, la vigoureuse vitalité, la sereine confiance qui baignèrent à flots pressés mon esprit affaibli.

Ce bonheur, et ceux qui suivirent, j'estime ne jamais pouvoir les payer, dussé-je souffrir sans cesse dans tout mon être, toute mon existence. Ma seule peine aujourd'hui, c'est que tant d'hommes passent tout près de ce Ciel sans le connaître, non parce qu'il est caché, mais parce que, ne sortant pas d'eux-mêmes, ils ne veulent ni ne peuvent l'apercevoir, puisqu'ils ne regardent pas.